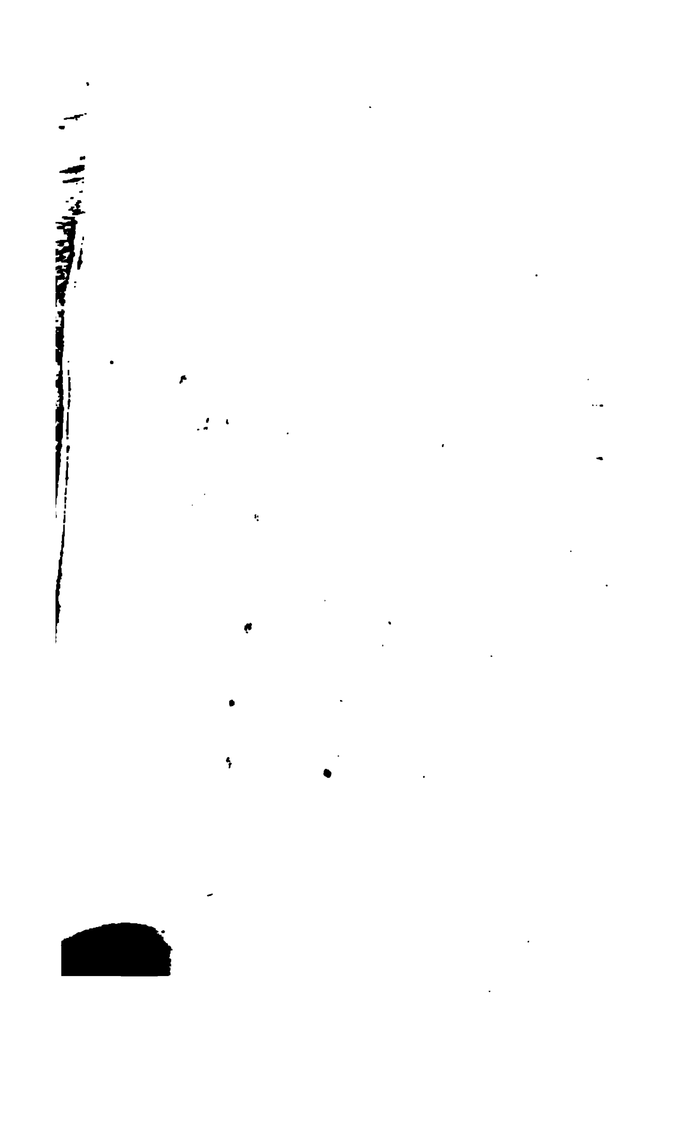


[illegible]

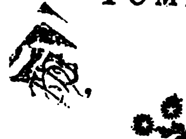
Friedr. Herschel, [illegible]



LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

NOUVELLE ÉDITION, revûe & corrigée.

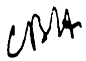
TOME PREMIER.

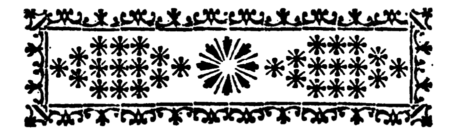




A PARIS;
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LX.





PRÉFACE.

MON deſſein, dans cette Traduction, n'eſt pas d'inſtruire les Sçavans, mais d'amuſer ceux qui n'ont pas eu le loiſir de le devenir. Comme je n'aſpire point à donner des modéles aux uns, je crois pouvoir faire des copies pour les autres. On auroit donc grand tort, ſi l'on me reprochoit que je n'ai pas rendu toutes les graces de mon original. Je ſerai trop content, ſi j'en ai groſſierement ébauché les traits.

Plus j'ai lû Pline le jeune, plus il m'a paru que trois qualités principales, quoiqu'en différents dégrés, le caractériſent. Beau-

coup de finesse dans les pensées ; assez d'enjoüement dans le stile, infiniment de noblesse dans les sentiments. Je sçai bien que son esprit n'a pas été du goût de tout le monde. L'un de nos auteurs modernes, qui s'est acquis le plus de réputation dans le même genre d'écrire, trouve que les expressions de Pline sont trop concertées, & que sa maniere de penser n'est point assez naturelle. Il se déchaîne contre lui, le met fort au dessous de Pline le Naturaliste son oncle, & le traite (ou peu s'en faut) d'écolier.

Seroit-ce un préjugé apporté du College ? Personne n'ignore qu'en un Pays où la seule latinité fait le mérite des Auteurs, & où l'on étudie bien plus les phrases de Ciceron, que ses pensées, Pline doit avoir peu de crédit. L'on ne parloit plus à Rome sous Trajan avec la même pureté que sous Auguste,

Mais parceque les Cenſeurs de Voiture lui ont reproché que ſon ſçavoir étoit au deſſous du médiocre ; faudra-t-il le ſoupçonner d'avoir jugé Pline, ou ſans l'entendre, ou ſur le rapport de ceux qui ne lui peuvent pardonner de n'avoir pas vécu dans le beau ſiécle de la Langue Latine ?

Je ſuis bien éloigné d'avoir ſi mauvaiſe opinion de Voiture. Il ne ſeroit pas permis à un homme qui ne connoîtroit point les Anciens, ou qui n'auroit pas eu grande familiarité avec eux, d'uſer de leurs biens comme il en uſe, ſouvent mieux qu'ils n'ont fait eux mêmes. Tant d'heureuſes applications, tant d'agrement répandu dans ſes Ouvrages me perſuadent aiſément, que s'il n'avoit pas rapporté du Pays des Belles-Lettres les meilleurs fruits, il y avoit au moins ceüilli les plus belles fleurs.

Que l'on faſſe attention ſur ſon ſtile vif & coupé, ſur le peu de paroles où il enchâſſe ſes idées ; ſur cet air riant & badin qu'il donne à tout ce qu'il écrit ; ſur la délicateſſe avec laquelle il penſe, on ſera bien plûtôt tenté de croire qu'il avoit oublié ce qu'il devoit à Pline, ou qu'il vouloit le faire oublier aux autres

Je l'avouërai pourtant, il ſe trouve de la différence entr'eux. L'enjouëment fait le fond des Lettres de Voiture, & l'ornement de celles de Pline.

Le premier eſt plus hardi ; le ſecond plus retenu dans ſes plaiſanteries. Jamais Pline n'eût hazardé la Lettre du Clou à une grande Princeſſe, ni celle des Chevaux de poſte à une Dame qu'il eût reſpectée. Celui-là n'écrit que pour rire ; celui-ci ne rit que pour égayer ce qu'il é-

crit. Tous deux réjoüiſſent quand ils badinent : mais l'un ne prend point le ſérieux que les Lecteurs n'y perdent ; l'autre qu'ils n'y gagnent. Enfin, l'imagination peut trouver plus ſon compte avec Voiture ; le cœur avec Pline.

On ne peut jetter les yeux ſur ſes Lettres, ſans y reconnoître la ſource de cette ſorte de politeſſe, qui, par des paroles obligeantes, multiplie le bienfait, & donne des graces même au refus. Il a des premiers enrichi le commerce des hommes de cette agréable flatterie qui plait ſans nuire, & qui s'éloigne également de la baſſeſſe des Coutiſans & de la dureté des Philophes.

Il eſt ſurprenant que Montagne l'accuſe de vanité. Si Pline, dans des diſcours publics, eût continuellement ramené ſon mérite & ſes ſervices ; ſi dans des traités de Philoſophie il eût à

tout propos vanté la Nobleſſe de ſa race, les équipages de ſes Ayeux, & le nombre de ſes domeſtiques, l'accuſation auroit peut-être ſes apparences. Mais il parle de lui dans ſes Lettres : pouvoit-il s'en diſpenſer ? L'amitié qui met les amis en ſociété des biens & des maux, ne les oblige-t-elle pas à ſe rendre compte de leur bonne & de leur mauvaiſe fortune ? Leur eſt-il permis de retrancher de ce compte leurs proſperités, pour n'y faire entrer que leurs diſgraces ? La même loi qui veut que l'ami malheureux répande une partie de ſa douleur dans le ſein de ſon ami, veut auſſi, par un juſte retour, que l'ami heureux y verſe une partie de ſa joye.

C'eſt-là proprement l'office des Lettres. Ailleurs, c'eſt orgueil de parler de ſoi ; dans les Lettres, c'eſt néceſſité. Nous y ſommes le

plus ſouvent hiſtoriens de nous-mêmes : mais cette hiſtoire, faite pour demeurer inconnuë, ne peut être raiſonnablement ſuſpecte d'une oſtentation recherchée. Perſonne n'en fut jamais plus éloigné que Pline. L'avidité de gloire ſeroit peut-être pardonnable à un Philoſophe, qui ne connoiſſoit gueres d'autre récompenſe de la vertu. Cependant on ne peut s'imaginer juſqu'où notre Auteur porte ſa délicateſſe ſur ce point. Il découvre dans une de ſes Lettres * le fond de ſon ame, à l'occaſion d'un diſcours, où il avoit été obligé de dire du bien de ſes ayeux & de lui-même. Il fait voir tant de timidité, de modeſtie & de ſageſſe, que Montagne eût mieux parlé, s'il eût bien lû cette Letre.

Pour moi, puiſqu'il faut que je paye le tribut de préférence,

* Lettre 8, Liv. 1.

que tout Traducteur doit à ſon original (car de quel droit m'en affranchir) , je ne ſeindrai point de le dire : Peut-être qu'ailleurs on trouvera un génie plus naturel & plus facile ; mais nulle autre part , l'on ne rencontrera tant de mœurs.

Si ce n'eſt pas ce que la plûpart des Lecteurs cherchent dans des Lettres , c'eſt du moins ce qu'ils devroient y chercher. Les leçons de morale débitées dans les livres , où les vertus ſont traitées par chapitres , & démontrées par regles , ont ordinairement le ſort , ou de dégouter par la ſécheresse du dogme , ou de ne toucher que légerement des eſprits qui ſe tiennent ſur leurs gardes.

Les Lettres ſeules ont le privilege d'inſinuer dans le cœur , avant même qu'il s'en apperçoive , les ſentiments qu'elles expoſent. On s'y familiariſe inſenſiblement avec

les vertus que l'on y voit chacune à ſa place, chacune appliquée à ſon uſage. Charmés de les retrouver dans l'exercice continuel des plus communs devoirs de la vie civile, nous revenons de l'erreur qui nous les repréſentoit auparavant comme les idées & les chimeres des ſages, ou comme les irréconciliables ennemies de la nature. Le peu qu'elles paroiſſent avoir coûté, inſpirent la hardieſſe d'y prétendre & l'eſperance d'y parvenir. On ne ſe contente plus d'admirer ce que l'on croyoit inimitable : on ſe ſent piqué d'une noble émulation d'imiter ce qu'on admire.

Tel eſt l'effet le plus ordinaire des Lettres de Pline. On ne peut, quand on les lit, ne le pas eſtimer, ne le pas aimer. On ſent un déſir ſecret de lui reſſembler. Vous ne voyez partout que candeur, que déſintereſſement, que recon-

noiſſance, que frugalité, que modeſtie, que fidelité pour ſes amis à l'épreuve de la diſgrace & de la mort même ; enfin qu'horreur pour le vice, & paſſion pour la vertu.

J'ai donc crû que l'on ne pouvoit trop mettre entre les mains de tout le monde, ce qui peut être utile à tout le monde. Pline dans les premiers rangs du Barreau, de la Magiſtrature & de la Cour, nous montre que l'on peut être habile Avocat, & fort poli ; grand Magiſtrat, & fort affable : délié Courtiſan, & fort ſincere. En un mot, que tous les défauts appartiennent aux hommes, & non pas à leurs profeſſions. Avec lui, l'on apprend à exercer les plus illuſtres emplois, & mieux encore à s'en paſſer. Aux uns ; il enſeigne à ſe poſſeder dans la vie tumultueuſe. Aux autres, à jouir de la vie privée, à

ne point chercher la gloire dans l'approbation des hommes, mais dans le témoignage de la conſcience; & pour tout dire, à ne point connoître de mérite ſans probité.

Comme je ne veux point de querelle, je ne prétends point m'en faire ici, avec ceux qui ne trouvent ni moins d'agrément, ni moins d'utilité dans les Lettres de Ciceron, & qui leur adjugent même la préference.

Cette queſtion demanderoit plus d'étenduë que n'en ſouffre une Préface. D'ailleurs, je ne m'oublie pas juſqu'à croire qu'il m'appartienne de décider. Chacun peut donc en juger ce qu'il lui plaira. Mais ſi ceux pour qui j'ai déclaré avoir entrepris ma Traduction me preſſent de leur dire mon avis, il me paroît plus de génie dans les Lettres de Ciceron, plus d'art dans celles de Pline. Le premier ſe pardonne quelque-

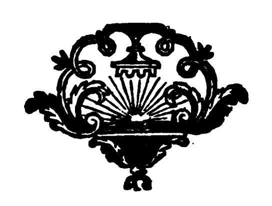
fois plus de négligence ; le ſecond, ſouvent laiſſe voir trop d'étude. On lit dans Ciceron grand nombre de Lettres, dont il ſemble que la poſterité ſe ſeroit bien paſſée ; il en eſt peu dans Pline dont elle ne puiſſe profiter. Plus de grands événements, plus de politique dans les unes ; plus de ſentiments, plus de morale dans les autres. L'un eſt peut-être un meilleur modéle de bien écrire, l'autre de bien vivre. Enfin les Lettres de Ciceron nous apprennent, mieux que toutes les hiſtoires, à connoître les hommes de ſon ſiécle, & les reſſorts qui les remuoient : les Lettres de Pline, mieux que tous les préceptes, apprennent aux hommes de tous les ſiécles à ſe connoître & à ſe regler eux-mêmes.

Voilà, ſelon moi, ce que l'on peut rapporter de plus précieux du commerce de Pline. Voilà l'u-

nique objet de ma Traduction Je puis n'avoir pas attrapé ses tours heureux, ses expressions vives & serrées; j'ai pu ne pas donner assez de jour à tant de réflexions judicieuses qu'il fait sur l'éloquence. Mais je crois avoir exprimé ses sentiments avec assez de fidelité. Que ceux donc qui ne demandent que des sentiments lisent hardiment cet Ouvrage. Que les autres le négligent; ou, s'ils font tant que de le lire, qu'ils me pardonnent de ne les avoir pas satisfaits. J'en dis autant à ceux qui n'aiment rien d'avantage dans la lecture des Anciens, que le nom des poissons qu'ils mangeoient, des mets que l'on servoit sur leur table, des piéces qui composoient leurs appartements; & que le rapport de l'ancienne Géographie avec la moderne. Ils peuvent, s'ils croyent cette decouverte si importante, avoir recours à ces sça-

vants Interpretes, pour qui l'antiquité n'a rien d'obscur.

Persuadé que sur ces sortes de questions, on pouvoit impunément se tromper ; je me suis imaginé que cette recherche ne vaut pas toujours ce qu'elle coûte. Sans trop m'embarrasser dans ces discussions curieuses, je m'en tiens à l'explication qui me paroît la plus commune, ou la plus naturelle ; bien résolu de ne point défendre mon opinion contre ceux qui pourroient m'en proposer une meilleure.





LA VIE
DE
PLINE LE JEUNE.



PLINE le jeune naquit à Côme, Ville d'Italie, dont les Citoyens jouissoient des mêmes privileges que ceux qui étoient nés à Rome. On ne sçait pas trop quels emplois avoit exercés C. Cecilius son pere ; mais on ne peut douter que son rang & sa fortune ne fussent considérables, puisqu'il avoit épousé la Sœur de Pline le Naturaliste, homme très riche,

& qui avoit paſſé par de grandes Charges ; qu'il fit élever Pline le jeune, comme on élevoit la plus illuſtre Nobleſſe Romaine de ce temps-là, & qu'il lui laiſſa de grands biens.

Quoique l'éloquence & la vertu commençaſſent à être négligées, dans un Etat où elles ne conduiſoient plus aux honneurs ; cependant ce qui reſtoit de vrais Romains, avoient peine à s'en détacher. On ne s'étoit point alors aviſé qu'il fut honteux à un homme de condition de trop ſçavoir ; une profeſſion ouverte de vice & de débauche, n'anobliſſoit encore perſonne. On ſe ſouvenoit, que le premier des Ceſars n'avoit pas été moins ſçavant que brave. Enfin ſi le mérite n'avoit pas le crédit d'élever, du moins on n'étoit point parvenu juſqu'à le mépriſer. La ſervitude & la flaterie, qui traînent toujours à leur ſuite l'ignorance &



les plus honteux déreglements, se répandoit déja : mais arrêtées de temps en temps par quelques Heros, comme par de puissantes digues, elles n'inonderent tout-à-fait l'Empire, que sous les Regnes suivants.

Il ne faut donc pas s'étonner des soins extraordinaires que l'on eut de cultiver l'esprit de Pline par la connoissance de toute sorte de science, & de former ses mœurs par les leçons de la plus saine philosophie.

Il y apporta des dispositions heureuses, & il y fit bien-tôt un si grand progrès, qu'à l'âge de quatorze ans il composa une Tragédie Grecque.

Dès que le temps de s'appliquer aux études les plus sérieuses fut venu, on le mit entre les mains de Quintilien. C'étoit le premier Professeur d'Eloquence de son siécle. Son génie n'avoit pas moins de for-

ce que de fineſſe. Son goût étoit exquis, ſon érudition profonde; mais ſurtout il poſſédoit ſouverainement cet heureux talent, de communiquer ſes idées les plus déliées, par des images & par des expreſſions, qui étoient également à la portée des différentes perſonnes à qui il devoit ſe faire entendre.

Auſſi, ſans craindre de paſſer pour vain, ni pour téméraire, il oſa bien entreprendre un ouvrage, ſur lequel il ne ſembloit pas qu'Ariſtote & Ciceron euſſent rien laiſſé à déſirer. Il traça des regles pour l'Orateur, qu'il prend ſoin de former dès le berceau; & le fait avec tant de ſuccès, que ſon livre eſt regardé, comme l'un des plus precieux tréſors que nous tenions de l'antiquité.

Ce fut ſous ce grand maître que Pline le jeune apprit l'art de parler, de perſuader & de plaire. Ce fut à ſes préceptes qu'il dût ce fameux

Panegyrique, que tous les ſiécles ont regardé comme un chef-d'œuvre.

Il crut pourtant devoir entendre auſſi Nicete de Smyrne, le plus célebre Rhéteur qui fut alors à Rome. Enſuite on l'envoya en Syrie, ou il ſervit pendant quelques années à la tête d'une Legion. Là, tout le temps que ſon devoir lui laiſſoit, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate. Ce Philoſophe, auſſi recommandable par l'étenduë de ſes lumieres que par la pureté de ſes mœurs, crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la ſuite. Il en fit des pronoſtics ſi avantageux, qu'ils ne pouvoient manquer d'être ſuſpects de flatterie, ſi Pline n'eût pris de bonne heure le ſoin de les juſtifier. Pline le Naturaliſte ſon oncle, qui n'avoit point d'enfants, fut charmé de trouver dans ſon neveu, toutes les quali-

tés qu'il auroit pu désirer dans un fils, si le Ciel lui en eût donné un au gré de ses désirs. Il l'adopta.

Un faveur si glorieuse n'éblouït point Pline le jeune. Il en connut tout le prix : mais aussi il en sentit tout le poids. Persuadé que les grands noms deshonorent ceux qui les traînent, s'il n'oublia rien des plus tendres devoirs que la reconnoissance & le respect demandoient de lui pour son bienfaicteur, il ne négligea rien aussi de ce qui lui parut propre à se rendre digne du bienfait. A la vûë de cette haute réputation qu'avoit acquise celui dont il prenoit le nom ; à la vûë de tout ce qu'il avoit fait pour y arriver, de tout ce qu'il faisoit chaque jour pour s'y maintenir ; il ne cessoit de se reprocher sa paresse & sa langueur, au milieu du travail le plus pénible & le plus assidu. Pline le naturaliste ne sembloit pas seulement être devenu son pere. C'étoit son

maître, son modéle, son guide. Pline le jeune le suivoit par tout; il recueilloit ses moindres discours; il étudioit toutes ses actions.

C'est ainsi qu'à son retour de Syrie il s'occupoit à Rome dans ses premieres années, lorsque son oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la Flotte que les romains avoit à Misene. Pline le jeune l'y accompagna, & le perdit par la plus tragique de toutes les avantures.

Un nuage extraordinaire que l'on découvroit de Misene, fit juger à Pline le Naturaliste, que le Mont-Vesuve, plus embrasé qu'à l'ordinaire, causoit aux environs quelque désordre. Il voulut s'en éclaircir de plus près, soit pour y remedier, s'il avoit deviné juste, soit pour satisfaire sa curiosité, si ce n'étoit qu'un jeu de la nature. Il monte sur une Frégate; il tire vers

le lieu d'où le nuage venoit, & reconnoît bien-tôt que le plus affreux débordement de feu dont jamais on eût entendu parler, jettoit par tout l'épouvante & la consternation. Loin de se retirer, il ne songea qu'à rassurer les autres par son exemple, & à s'instruire plus exactement lui même par ses propres yeux. Mais dans ce dessein, s'étant trop avancé, la fumée le suffoqua.

Cette horrible désolation ne se fit pas moins sentir à Misene, ou Pline le jeune étoit demeuré; & il n'y montra pas moins de courage Il n'avoit alors que dix-huit ans. A cet âge il est aussi naturel d'aimer la vie, que de s'allarmer dans le danger. Cependant au fort du tremblement de terre; il poussa la constance, jusqu'à lire tranquillement Tite-Live: comme si dans une pareille conjoncture, il n'avoit eu rien de plus à craindre que de

perdre

perdre du temps. Mais ce qui fut encore plus glorieux pour lui, c'eſt que ni les prieres ni les larmes de ſa mere, ne le pûrent obliger de la quitter; & qu'il aima mieux ſe livrer à toutes les horreurs d'une mort qui paroiſſoit inévitable, que d'aller chercher un azile où il ne voyoit pas ſa mere en état de le ſuivre.

Enfin les flammes s'arrêterent; les noires vapeurs commencerent à ſe diſſiper, le ſeul tremblement de terre continua, mais beaucoup moins violent: & Pline, que le péril avoit obligé de ſe ſauver dans la campagne avec ſa mere, rentra dans Miſene.

Il y attendoit avec impatience des nouvelles de ſon oncle. Dès qu'il en eut appris le triſte ſort, & qu'il eut donné à ſa douleur, & à de juſtes devoirs, tout ce qu'ils lui demandoient, il retourna à Rome.

Cette perte le toucha plus qu'on ne peut dire ; mais il n'en fut point accablé. Destitué d'un tel appui, il ne songea plus qu'à s'en faire un, qui ne pût jamais lui manquer. Des inclinations naturellement douces, & un amour excessif pour les lettres, sembloient l'engager à la retraite & au repos; la vertu & la gloire l'emporterent. Il croyoit que la vie n'est point à nous ; que nous la devons à la Patrie ; que nés dans une societé dont nous voulons partager les douceurs & les avantages, nous sommes obligés d'y contribuer comme les autres ; que nous ne pouvons sans injustice rejetter sur eux tous les travaux d'où dépe - dent la sûreté & la tranquillité publique, & garder pour nous tout le plaisir d'en joüir. Il croyoit honteux de se reposer avant que d'avoir travaillé ; il regardoit le repos comme une récompense qu'il

falloit avoir méritée, & où la nature défendoit de prétendre avant le temps qu'elle a prefcrit.

Plein de ces idées, il fe tourna tout entier du côté des affaires publiques, & plaida fa premiere caufe à dix-neuf ans. Il continua depuis avec une approbation auffi univerfelle, que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens ni d'envieux.

Comme il avoit naturellement du feu, de l'élévation, & de l'agrément dans l'efprit, & que la premiere regle qu'il tenoit de fon excellent maître, c'étoit de fuivre fon propre génie, & de s'y accommoder; la fymétrie exacte, les penfées brillantes, les tours hardis regnerent par tout, & peut-être un peu trop dans fes ouvrages. Ce n'eft pas qu'il allât à grands frais les chercher loin de fon fujet; mais la facilité qu'il avoit à les trouver, lui faifoit croire qu'ils en for-

toient, pendant que ceux à qui un génie différent les cachoit, les regardoient comme des ornemens affectés, étrangers, & qui coûtent beaucoup. Aussi la raison n'y perdit jamais rien. Elle en fut plus belle, plus à la mode du siécle où il vivoit, mais non pas moins forte. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs, qui l'attendoient, quand il devoit plaider. Il falloit qu'il passât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il parloit quelquefois sept heures; & il en étoit seul fatigué. Comme il ne s'écartoit jamais de son sujet; comme ce qu'il disoit étoit toûjours juste & nouveau; qu'il sçavoit interesser l'esprit & le cœur tout à la fois; le temps couloit rapidement; la chaleur la plus violente devenoit supportable; & toutes les incommo-

dités inséparables d'un nombreux Auditoire s'évanouissoient, tant qu'on avoit le plaisir de l'entendre. Souvent les Juges, au milieu de son action, oublians ce qu'ils devoient à leur caractere, & comme transportés hors d'eux, se levoient de leurs siéges, & mêloient leurs applaudissemens à ceux du Public. C'est ce qui fait dire à Quintilien *, le plus grand admirateur que Ciceron ait eu, qu'il voyoit de son temps des Orateurs comparables aux anciens, & propres à former de dignes successeurs.

L'éloquence alors vénale ouvroit une voye sûre aux richesses. Plusieurs y allerent par cette route avec tant d'ardeur, que pour

* *Habebunt, qui post nos de oratoribus scribent, magnam, eos qui nunc vigent, materiam verè laudandi. Sunt enim summa hodie, quibus illustratur forum, ingenia; namque & consummati jam patroni veteribus æmulantur, & eos juvenum ad optima tendentium imitatur ac sequitur industria.* Quintil. lib. Instit. orat. 10.

la moderer, il fallut renouveller les anciens Décrets du Sénat, faits sur ce sujet, & fixer le prix d'un travail qui n'en devroit point avoir.

Ce nouveau Décret fut honorable pour Pline. Jamais il n'avoit plaidé que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé ; & il s'étoit toujours si religieusement abstenu d'en recevoir les plus légers présens, que ceux qui aimoient à rire, disoient quand le Décret parut, les uns, qu'il étoit Devin *, & qu'il avoit prévû le Décret ; les autres qu'on avoit voulu arrêter le cours de ses rapines.

Les occasions où il se signala davantage, furent contre Bœbius Massa Gouverneur de la Bétique, accusé de concussion, & contre qui le Sénat le chargea de plai-

* Allusion à la dignité d'Augure, dont il étoit revêtu.

der du vivant même de Domitien, dont l'accuſé avoit plus d'une fois ſervi la cruauté, contre Cécilius Claſſicus Gouverneur de la même Province, & contre Marius Priſcus Gouverneur d'Afrique. Il plaida contre ce dernier, non-ſeulement en plein Sénat comme les deux autres, mais même en préſence de l'Empereur Trajan, & parla cinq heures de ſuite. Ce Prince en fut ſi charmé, qu'il ne pût s'empêcher de le marquer publiquement, par l'inquiétude où il parut qu'un ſi grand effort n'altérât la ſanté de Pline. Cette inquiétude alla ſi loin, qu'il avertit lui-même pluſieurs fois un Affranchi qui étoit derriere Pline, de lui dire de ménager ſes forces, témoignant ainſi combien le diſcours lui étoit agréable, & l'Orateur précieux.

Pline eut même la ſatisfaction que donne le ſuccès. Ceux qu'il

accusa, furent condamnés. Mais rien ne lui fit tant d'honneur, que ce qu'il entreprit pour venger Helvidius son ami. C'étoit le fils de cet illustre Helvidius, le Caton de son siécle, à qui des vertus austéres, & une liberté Romaine, coûterent la vie sous l'Empire de Vespasien. Domitien fils de cet Empereur, & l'un des plus cruels Princes qui ait jamais eté, ne se trouva gueres moins importuné de l'innocence des mœurs d'Helvidius le jeune, que Vespasien l'avoit été de la haute estime que l'ancien Helvidius s'étoit acquise. Le jeune Helvidius fut donc condamné à la mort sur la dénonciation de Certus ; & l'on exila toute sa famille.

Quelque temps après, Domitien fut tué. Nerva son successeur rappella tous ceux qui avoient été injustement bannis. Sous ce nouveau Prince, que le mérite seul

avoit élevé, la haine publique éclata contre les Délateurs, dont les calomnies avoient rempli de deuil les plus illustres familles. Ils furent vivement poursuivis par les parens de ceux qu'ils avoient fait périr, & livrés à la sévérité des loix.

Certus seul échappoit. Soutenu par de grandes alliances, & par de puissans amis, élevé lui-même à la place de Préfet du Trésor Public, & Consul désigné pour l'année suivante, il pouvoit en sûreté braver le ressentiment de la femme d'Helvidius, & de deux autres femmes que des raisons d'alliance engageoient dans la même querelle. Ces femmes, chargées seules d'une si juste vengeance, au retour d'un exil, étoient trop timides pour rien entreprendre, & trop foibles pour rien exécuter.

Mais l'amitié de Pline pour Hel-

vidius, & ſon horreur pour l'infamie de Certus, y ſuppléa. Il ne fut point retenu par toutes les conſidérations qui pouvoient rendre le ſuccès douteux. L'entrepriſe étoit périlleuſe pour un jeune homme, que ſa réputation & ſa fortune naiſſante engageoient à ne ſe point faire d'ennemis. Cependant il ne voulut pas même s'appuyer de la colere commune : il en laiſſa éteindre le premier feu, & crut que le ſacrifice qu'il vouloit faire à la mémoire de ſon ami, lui ſeroit beaucoup plus glorieux, s'il n'étoit fait qu'à lui, & par les mains de la ſeule juſtice, au milieu du Sénat tranquille.

Ce deſſein ne fut communiqué à perſonne, pas même à Corellius, l'un des hommes de ſon ſiécle le plus ſage, & ſans l'avis de qui Pline n'entreprenoit rien d'important. Les ſeules perſonnes intéreſſées furent de la confidence.

Il en arriva ce que Pline avoit prévû. Dès qu'il eut demandé au Sénat la permission d'accuser Certus, qu'il ne fit que désigner, il souleva tout le monde. Les Partisans de Certus s'écrierent, & voulurent que la proposition fût rejettée. Les amis de Pline furent effrayés du péril où il s'exposoit. Le Consul lui-même parut contraire, & remit à l'entendre, quand son tour d'opiner sur d'autres affaires seroit venu. Pendant que les autres qui devoient parler avant lui disoient leur avis, il n'y eut rien que l'on ne mit en usage pour l'obliger à se désister de cette poursuite. Mais tout fut inutile; jusques-là qu'un de ses amis lui ayant remontré, que par cette conduite il se rendroit redoutable aux Empereurs à venir, il eut la fermeté de lui répondre; *Tant mieux, pourvû que ce soit aux méchants Empereurs.* Enfin son tour de parler vint;

& il parla avec tant de force & tant de véhémence, que si la clémence du nouvel Empereur sauva la peine à Certus, sa justice du moins nota l'indignité de ce scélérat, par l'exclusion du Consulat où il avoit été nommé.

On ne peut dire combien cette action augmenta l'estime que l'on avoit déja pour Pline : il n'y eut plus personne à Rome qui ne voulût être ou paroître de ses amis. Les uns aimoient sa fermeté, les autres la craignoient : tous se sentoient intérieurement forcés de l'admirer. Mais il ne borna pas là les témoignages de son amitié pour Helvidius. Après l'avoir vengé, il s'efforça de l'immortaliser par trois livres, où il n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre son ami recommandable, & qu'il intitula, *De la vengeance d'Helvidius.* Son éloquence n'éclata pas seulement à poursuivre le crime, mais aussi

à défendre l'innocence. Il plaida pour Julius Baſſus, homme qui étoit célébre par ſes diſgraces, & qu'au retour du Gouvernement de Bithinie les peuples de cette Province avoient accuſé. Et il ſçût ſi bien mettre en jour l'eſprit de la loi, que malgré la rigueur de ſes termes, il le fit abſoudre.

Il défendit avec un pareil ſuccès Varenus, ſucceſſeur de Julius Baſſus dans ce Gouvernement, & qui depuis avoit été chargé d'une ſemblable accuſation. Toutes ces cauſes furent plaidées dans le Sénat; mais Pline ne ſe fit pas moins admirer dans les autres Tribunaux, & principalement devant les Centumvirs. Quoiqu'il ne nous reſte aucun de ces plaidoyers, il eſt aiſé pourtant d'en faire un jugement certain, en le reglant ſur le Panégyrique de Trajan. Un Auteur célebre qui vivoit dans un temps où l'on conſervoit encore &

ces plaidoyers & le ſouvenir de leur ſuccès, nous en donne en un mot l'idée la plus haute. Il écrit à un de ſes amis, que Pline remporta plus de gloire de ſon plaidoyer pour Accia Variola, qu'il n'avoit fait du Panégyrique de l'Empereur Trajan *; c'eſt en dire aſſez pour n'y pouvoir rien ajoûter.

Ce fut par ces dégrés que bientôt Pline monta juſqu'aux premieres Charges de l'Etat; il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé.

Dès le temps de Domitien, il avoit été Préteur. Ce Prince farouche, qui regardoit comme une cenſure délicate l'innocence des mœurs, & comme une révolte déclarée tous les diſcours qui tendoient à rendre le vice odieux, chaſſa de Rome & de l'Italie tous les Philoſophes. Il n'étoit pas ſûr

* *Sidonius Apollinaris, liv. 6. Lett. à Ruſticus.*

de les aſſiſter dans leur retraite. Pline le devoit faire beaucoup moins qu'un autre. Sa place l'expoſoit au grand jour ; & ſes moindres démarches étoient importantes, ſous un Empereur qui ne cherchoit que des prétextes pour condamner, & qui ſouvent s'en paſſoit. Toute la Ville étoit remplie de dénonciateurs. Trois des amis de Pline venoient de périr, Senecion, Ruſticus & Helvidius. Quatre avoient été bannis, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. Cependant la générofité de Pline pour les Philoſophes exilés, lui ferme les yeux ſur le danger. Il ne ſe contente pas de les favoriſer ſous main : il va trouver Artemidore, l'un des plus célebres d'entr'eux, juſques dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la Ville ; & pendant que de riches & puiſſans amis veulent ignorer le beſoin que ce Philoſophe avoit

de groſſes ſommes, pour acquittes des dettes honorables, Pline emprunte ces ſommes & les lui donne.

Il ne faut pas douter, qu'une vertu ſi peu timide dans une Cour auſſi corrompue, ne lui eût été funeſte; mais la mort imprévûe de Domitien mit en ſûreté ce qui reſtoit de gens de bien à Rome. Pline étoit trop redoutable aux délateurs pour leur échapper : on trouva une accuſation toute prête contre lui parmi les papiers de Domitien; & Pline n'évita le coup, que par celui qui tomba ſur ce Prince.

Auſſi les révolutions étoient ſi étranges & ſi fréquentes en ces temps-là, que l'on voyoit ſubitement l'Empire paſſer des mains les plus pures dans les plus infâmes. La même vertu qui avoit conduit aux honneurs, pouſſoit tout à coup dans le précipice. Pline l'éprouva

plus qu'un autre ; & c'eſt ce qui lui fit dire, *que les Belles-lettres l'avoient élevé ; que les Belles-lettres l'avoient abaiſſé ; & qu'enfin les Belles-lettres l'avoient relevé.*

Il ne s'acquitta pas moins dignement des autres charges ſous de meilleurs regnes. Il fut Tribun du Peuple, Préfet du Tréſor Public, Conſul, Gouverneur de Bithinie & de Pont, Commiſſaire de la Voye Emiliene, & enfin Augure, eſpece de Dignité Sacerdotale, qui ne ſe perdoit qu'avec la vie.

C'étoit depuis long-temps la coûtume, que le Conſul, à l'entrée de ſon Conſulat, après avoir remercié le Prince, proposât au Sénat de lui décerner quelque nouvel honneur. Moins les Empereurs de ce temps-là en étoient dignes, plus ils en étoient avides. Pline crut que ces honneurs, tant de fois profanés par la flaterie, étoient

au-dessous de Trajan. Persuadé que cet Empereur pouvoit confier le soin de sa gloire à ses actions, & que rien n'étoit plus propre à la rehausser, que de faire voir qu'elle se pouvoit passer des titres où les autres avoient mis toute la leur, il ne lui en décerna point. Mais Trajan n'y perdit rien. La harangue où Pline les lui refuse, a duré plus que le marbre, & que le bronze, où tant d'inscriptions pompeuses avoient été gravées. Elle charme encore aujourd'hui; & en la lisant, on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du Prince qui a pû mériter de tels éloges, ou de l'Orateur qui sçût les donner.

Après son Consulat, il fut fait Gouverneur de Bithinie. C'étoit une des plus grandes Provinces de l'Empire, & composée de deux puissans Royaumes, dont l'un avoit été conquis sur Pharnaces fils de

Mitridate, fameux par les guerres qu'il ſoûtint ſi long-temps contre les Romains ; l'autre leur avoit été donné par Attale fils de Pruſias l'un de ſes Rois, & qui ſe diſoit l'Affranchi de la République. Pline ne prit pas moins de ſoin d'embellir les Villes de cette Province, que d'en ſoulager les Peuples. Il fit élever un magnifique Théâtre à Nicée ; des Aqueducs à Nicomedie, & à Sinope Colonie Romaine. Il bâtit des bains publics à Pruſe ; & joignit, par un grand Canal, le Lac de Nicomedie à la mer.

Mais pendant qu'il s'appliquoit tant aux embelliſſemens extérieurs, il ne négligeoit pas le dedans. Il liquida les dettes des Villes ; il en modéra les dépenſes par de ſages réglemens, & mit un ſi bon ordre à la police, que rien ne manquât à la ſûreté & à la commodité publique. Il maintint les Ju-

ges dans le devoir par ſes exemples, & les Peuples dans la tranquillité par ſes jugemens. Il ne ſongea point à s'en attirer le reſpect par le faſte de ſes équipages, par la difficulté de ſon accès, par ſon dédain à écouter, par ſa dureté à répondre : mais une ſimplicité majeſtueuſe, un accès toujours libre, toujours ouvert ; une affabilité qui conſoloit des refus néceſſaires ; une modération qui ne ſe démentit jamais, lui concilierent tous les cœurs. Enfin il prit pour lui les conſeils, que dans une de ſes lettres il donne à ſon ami Maxime, envoyé pour gouverner l'Achaïe, & pour en réformer les déſordres.

Si quelquefois une affaire, plus difficile ou plus importante, ſembloit demander les lumieres & la déciſion du Souverain, il la lui renvoyoit. Mais alors, en [illegible] qui cherchoit ſincerement la [illegible]

ce, & non pas la confirmation de ſon avis, il ne ſe contentoit pas d'en faire un ſimple rapport. Dans la défiance où il étoit, que malgré ſa droiture, ce rapport ne tint toujours de la premiere impreſſion qu'il avoit priſe & ne tendît à la communiquer, il envoyoit les mémoires même des parties, & leurs titres; afin que le Prince, libre de toute prévention étrangere, & pleinement inſtruit, pût juger comme s'il les avoit entendues.

Revenu à Rome, il reprit les affaires & ſes emplois. Juge, quand les loix l'y engageoient; Avocat, quand l'intérêt public, le beſoin de ſes amis, ou l'honneur le demandoient; ſouvent appellé au Conſeil du Prince; aſſidu au Sénat; il remplit toujours fidelement toute la meſure des devoirs que la Patrie a droit d'exiger d'un bon Citoyen.

Tant de vertus lui acquirent la bienveillance de Trajan. Il étoit ſûr d'en obtenir toutes les graces qu'il lui demandoit ; & il n'en demanda que pour les autres. Un homme qui ne connoiſſoit rien de plus précieux, que de faire du bien, n'étoit point gêné par cette baſſe politique de la plûpart des Courtiſans, qui craignent d'uſer leur crédit, dès qu'il le faut employer pour autrui. Jamais plus éloquent, jamais plus vif que dans ces occaſions, s'il falloit ſolliciter un Gouvernement, une Charge, une grace pour quelqu'un de ſes amis ; on eût dit que, du ſuccès de la ſollicitation, dépendoit toute ſa fortune. Les ſeules faveurs qu'il ſe réſerva de demander pour lui, ce fut de pouvoir offrir lui-même, en qualité d'Augure, des ſacrifices pour un Prince qu'il aimoit ſincerement, & de jouir du droit de ceux qui ont trois en-

ſans, après deux mariages, qui ne lui en avoient point donné.

On ne ſait rien de ſa premiere femme, ſi ce n'eſt qu'elle venoit de mourir, lorſqu'il entreprit de venger la mémoire d'Helvidius.

Sa ſeconde femme s'appelloit Calphurnie. Comme elle étoit fort jeune, quand il l'épouſa, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût des Belles-lettres. Elle en fit toute ſa paſſion; mais elle la concilia toujours ſi bien avec l'attachement qu'elle avoit pour ſon mari, que l'on ne pouvoit dire, ſi elle aimoit Pline pour les Belles-lettres, ou les Belles-lettres pour Pline.

S'il plaidoit quelque cauſe importante, & que gênée par la bienſéance elle ne put l'entendre, elle chargeoit toûjours pluſieurs perſonnes de venir lui apprendre les premieres nouvelles du ſuccès; & l'agitation où la mettoit cette

attente, ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque Harangue, ou quelqu'autre piece dans une assemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derriere un rideau, ou voilée, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages qu'il avoit composés; & sans le secours d'autre maître que de son amour, elle composoit sur sa lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Une femme de ce caractère méritoit bien d'être aimée. Elle le fut; mais avec des sentimens si tendres, que lors qu'on les retrouve dans les Lettres que Pline lui écrivoit, on n'y sent guéres moins le mérite & les charmes de celle qui fait penser de la sorte, que l'esprit & la douceur de celui qui sçait si délicatement s'exprimer.

Il ne manquoit à ce mariage, pour le rendre parfaitement heureux, que des enfans. Pline se croyoit à la veille de jouir d'un bien qu'il désiroit si fort, lorsque sa femme se blessa. Il se consola par les espérances qu'il fondoit sur cet accident même. Les suites en furent pourtant plus tristes qu'il ne l'avoit appréhendé. Elle guérit à la vérité, & vécut assez longtemps; mais elle ne lui laissa point de postérité.

Il eut pour amis tout ce qu'il y avoit de grands hommes dans son siécle. Entre ceux que leurs rares vertus distinguoient, Virginius Rufus, qui refusa l'Empire; Corellius, que l'on regardoit comme un prodige de sagesse & de probité; Helvidius, dont nous avons déja parlé; Rusticus Arulenus & Senecion, que Domitien fit mourir. Entre ceux que les Belles-lettres ont rendus illustres,

Quintilien, qui avoit été son maître ; Corneille Tacite & Suétone, célébres, l'un par ses Annales, l'autre par ses Vies des Empereurs ; Frontinus, Ariston, Neratius, fameux Jurisconsultes ; Silius Italicus & Martial, Poëtes.

Son amitié fut aussi douce que solide. Il n'avoit rien qui ne fût à ses amis. Biens, crédit, talens, tout leur étoit prodigué, souvent sans qu'ils eussent la peine de le demander, quelquefois sans qu'ils le sçûssent. On eut dit qu'au milieu des affaires qui l'assiégeoient, & des études où il se plongeoit, il n'avoit d'attention qu'aux avantages de ceux qu'il aimoit. Toujours éclairé sur leurs bonnes qualités qu'il vantoit sans cesse, il ne sentoit point leurs défauts ; & s'il les voyoit, ce n'étoit que pour les trouver infiniment moindres que les siens. Ce n'est pas qu'il ait jamais trahi ses sentimens, ou qu'il

ait négligé de remettre dans la voye ceux qui s'égaroient ; mais, sincere sans chagrin quand il falloit reprendre, il étoit complaisant sans molesse quand il falloit supporter. Il distinguoit un foible d'un vice, une saillie d'humeur d'une expression du cœur ; & n'exigeoit point des autres qu'ils missent dans le commerce une perfection qu'il croyoit ne pouvoir y porter. Comme il ne s'attachoit qu'au mérite, il n'aimoit pas les personnes selon le dégré de leur noblesse & de leur élévation. Si en public il suivoit sur cela les bienséances, en particulier son inclination & leurs vertus regloient seules les rangs. Enfin la mort & l'adversité, qu'on voit rompre ordinairement tous les nœuds qui lient les hommes, serroient plus étroitement ceux de son amitié. Elle se tournoit en Religion, dès que ses amis étoient morts, ou malheureux. Aussi per-

ſonne n'eut jamais plus de reſpect pour la volonté des morts : elle étoit pour lui une loi ſupérieure à toutes les autres. S'il s'y trouvoit de l'obſcurité, c'étoit toûjours contre lui, & de la maniere qui convenoit le plus à leurs deſſeins & à leur réputation, qu'elle étoit expliquée. Si les formes la condamnoient, ſa fidélité les faiſoit taire & la confirmoit.

Il n'y eut pas juſqu'à ſes affranchis, & à ſes eſclaves, qui n'éprouvaſſent ſa douceur & ſa modération. Loin des ſentimens de la plûpart des maîtres, qui regardent leurs domeſtiques avec plus de mépris que s'ils étoient, non pas d'une condition, mais d'une eſpece différente de la leur ; il ne voyoit en eux que des hommes d'autant plus dignes de bonté, qu'ils étoient plus malheureux. Il vivoit au milieu d'eux, avec la noble familiarité d'un pere qui ſe communique

à ses enfans, & qui cherche bien moins à s'en faire craindre, qu'à s'en faire aimer. Il croyoit que le nom de Pere de famille, que les loix donnent aux Maîtres, l'avertissoit sans cesse de ses devoirs ; & que ces devoirs devoient s'étendre également sur tous ceux qui composoient la famille. Toûjours prêt à les excuser, s'ils avoient manqué ; toûjours prêt à leur pardonner, dès qu'ils se repentoient, il ne croyoit point que parce que les domestiques sont plus mal élevés & plus foibles, les maîtres eussent droit d'en attendre plus de lumiere & de sagesse qu'ils n'en ont eux-même. Leurs maux le touchoient ; tous leurs besoins le trouvoient attentif ; leur perte l'affligeoit. Enfin il traitoit à table ses affranchis comme il se traitoit lui-même ; & pour s'excuser à ceux qui lui en faisoient la guerre, il disoit avec son enjouement ordinaire, *que ses*

affranchis ne bûvoient pas du même vin que lui ; mais qu'il bûvoit du même vin que ſes affranchis.

Dans une fortune médiocre pour un homme de ſa condition, il trouva le ſecret d'être exceſſivement liberal ; non pas en prenant ſur les uns ce qu'il donnoit aux autres, mais en prenant ſur lui tout ce que la modeſtie & la frugalité lui conſeilloient de ſe refuſer. Ainſi voyant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de ſon bien, ſur le point de renoncer à la ſucceſſion de Calvinus ſon pere, dans la crainte que les biens qu'il laiſſoit ne fuſſent pas ſuffiſans pour payer les ſommes dûes à Pline ; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de ſon ami ; & pour la déterminer, lui envoya une quittance generale.

Dans une autre occaſion, il donna trois cens mille ſeſterces * à

* Environ 30000 liv. monnoye de France.

Romanus, pour le mettre en état d'entrer dans l'Ordre des Chevaliers Romains, sans lui demander autre chose, sinon d'user de cette dignité en homme qui se souvenoit qu'il ne la pouvoit dèshonnorer sans dèshonorer Pline lui-même. Il acheta une Ferme cent mille sesterces * pour y établir sa nourrice. Il fit présent de cinquante mille sesterces ** à la fille de Quintilien, lors qu'elle se maria; & la lettre polie dont il accompagna son présent, pour ménager la peine que cela pouvoit faire à un homme de ce caractère, valut infiniment mieux que le don même.

Mais où sa générosité éclata davantage, ce fut dans un marché qu'il fit avec Corellia. C'étoit la sœur de Corellius Rufus, qui, après avoir été pendant sa vie l'Oracle de Pline, étoit encore après

*Environ 10000 liv. de notre monnoye.
** Environ 5000 liv. de notre monnoye.

ſa mort l'objet de ſa vénération. Elle eut envie d'avoir quelques Terres aux environs de Coſme. Pline lui offrit à choiſir entre pluſieurs qu'il y avoit, à l'exception de ce qu'il tenoit de ſon pere ou de ſa mere. Dans cette conjoncture, il recueillit une ſucceſſion dont les principales Terres étoient en ce pays là : il mande à ſon affranchi de les vendre à Corellia pour le prix qu'elle voudroit. Elle s'informe de leur valeur ; on lui dit qu'elles valent ſept cens mille ſeſterces * : elle les offre à l'affranchi : il lui en paſſe la vente, & reçoit l'argent. Peu de temps après Corellia mieux inſtruite du juſte prix de ce qu'elle avoit acheté de Pline, apprend que ces Terres valent neuf cens mille ſeſterces. ** Elle le preſſe avec les dernieres inſtances de recevoir un ſupplé-

* Environ 70000 liv. de notre monnoye.

** Environ 90000 liv. de notre monnoye.

ment de cette somme qu'elle lui envoye ; mais Pline le refuse, & lui écrit qu'il la supplie de ne pas considérer seulement ce qui est digne d'elle, mais aussi ce qui est digne de lui ; & de souffrir que l'extrême soumission qu'il a toûjours euë pour ses moindres ordres, se démente en cette occasion par la même raison qui lui sert de principe dans toutes les autres.

Les particuliers ne furent pas les seuls qui se ressentirent de sa libéralité ; le public y eut sa part. Il fit établir des Ecoles à Cosme sa patrie, & contribua du tiers à fonder les appointemens des Maîtres ; mais avec tant de désintéressement, qu'il en laissa le choix au suffrage des parens. Il ne borna pas là son bienfait : il y fonda une Bibliothéque, avec des pensions annuelles, pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit re-

fuſé les ſecours néceſſaires pour étudier. Mais ſur tout il eut grand ſoin de marquer ſa reconnoiſſance aux Dieux, qu'il regardoit comme les auteurs de tous les biens dont il jouiſſoit. Il leur éleva des Autels, & leur bâtit un Temple dans une de ſes Terres. *

Ce reſpect pour les Dieux de ſes peres ne le rendit ni cruel ni injuſte envers les Chrétiens. Né dans le ſein du Paganiſme, il les regardoit comme des malheureux, ſéduits par les charmes d'une fauſſe & vaine ſuperſtition, & les plaignoit. Pendant que ſes plus chers amis Corneille Tacite & Suetone, en parloient comme d'une ſecte impie & déteſtable, comme d'une peſte publique, & qu'ils les traitoient ainſi dans leurs hiſtoires; pendant que l'eſprit de la Cour où il vivoit, étoit de les pourſuivre & de les exterminer par tout,

* Près de Tifernum Tiburinum.

la droiture de ſon cœur corrigea les égaremens de ſon eſprit. Il oſa bien non ſeulement apporter dans l'inſtruction de leurs procès tous les adouciſſemens que la ſévérité des loix lui permirent d'imaginer ; mais il alla même juſqu'à écrire à Trajan en leur faveur, & à rendre témoignage à leur innocence ; non qu'il reconnût la ſainteté du culte qu'ils profeſſoient, mais il rendoit juſtice à la pureté de leurs mœurs.

C'en fut aſſez pour moderer le feu de la perſécution, ſous un Empereur, qui, tout Payen qu'il étoit, avoit des principes d'équité naturelle. Il ordonna que l'on ne recherchât point les Chrétiens, & que l'on ſe contentât de les punir lors qu'ils ſeroient dénoncés, & qu'ils perſévereroient.

Ceux qui ne peuvent s'empêcher de canoniſer la vertu par-tout où ils la trouvent, auroient crû commettre un crime, s'ils euſſent laiſſé

échaper une ſi belle occaſion, de faire de Pline un Chrétien, & même un Martyr, en le confondant avec un Secundus qu'ils trouvent dans la Légende. Mais ceux dont le zéle ſe regle ſelon la lumiere, aſſurent qu'il ne fut ni l'un ni l'autre ; & qu'un événement de cette importance n'eût jamais échapé à la vigilance & à l'attention des Auteurs Chrétiens de ce ſiécle-là & des ſuivans. Non-ſeulement ces Auteurs n'en font aucune mention, mais ils parlent d'une maniere qui ne permet pas ſeulement de le ſoupçonner.

Auſſi ne peut-on douter, que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Pour elle, les plus durs travaux lui paroiſſoient pleins de charmes ; par elle, le ſommeil lui devenoit comme inutile. Veilles, repos, divertiſſemens, études, il y rapportoit tout ; il y excitoit ſans ceſſe ſes amis ; il reprochoit aux

gens de ſon ſiécle, que depuis que l'on s'abſtenoit des actions louables, on mépriſoit la louange. Il avoit pour maxime, que la ſeule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choſes dignes d'être écrites, ou d'écrire des choſes dignes d'être lûes. Il ne diſſimuloit point que l'approbation des bons Juges du mérite le touchoit ; il ne cachoit point la paſſion qu'il avoit de plaire à la poſterité ; il lui faiſoit publiquement ſa cour dans ſes écrits : il avouoit qu'il ſeroit bien-aiſe d'obtenir une place dans l'hiſtoire. En un mot, il alloit à viſage découvert à l'immortalité.

Cet amour de la réputation l'a fait accuſer de vanité. Si c'eſt avec raiſon, chacun en jugera. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne courut à la gloire que ſur les pas de la vertu. S'il chercha le plus grand jour, il n'y porta qu'une conſcien-

ce pure & nette : s'il brigua les louanges, il prit ſoin de les mériter.

On lui reproche de parler ſouvent de lui ; mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Loin d'avoir fondé ſa réputation ſur le mépris des autres, jamais homme ne prit plus de plaiſir à vanter le mérite d'autrui ; il en ſaiſiſſoit les moindres occaſions, & il le publioit avec une abondance de paroles, que l'eſprit ne fournit point, & qui ne peut couler que du cœur. Il ne mit pas la délicateſſe du goût à ne trouver rien de bon. Sa colere s'allumoit, quand il rencontroit des gens de ce caractere, à la lecture des Piéces où il étoit invité. Comme l'admiration lui paroiſſoit un bien commun, & dont le fonds étoit inépuiſable, il ne croyoit pas que l'on prit rien du ſien, quand on diſtribuoit aux au-

tres la part qui leur en étoit dûe ; & ils avoient toujours ſujet d'être contens du partage qu'il leur en faiſoit. Sans craindre d'être devancé, il animoit généreuſement ceux qui couroient la même carriere. Perſonne ne ſoûtenoit plus que lui les jeunes Avocats de ſon temps dans l'exercice de leur miniſtere ; perſonne n'encourageoit davantage les Auteurs, & ne revoyoit leurs écrits avec une envie plus ſincere de les porter à la derniere perfection. En un mot, amoureux de la gloire, jamais il n'en fut jaloux ; & il traita ſes rivaux en freres, & non pas en ennemis.

Son inclination & ſon attachement à l'étude, paſſe ce qu'on en pourroit dire. Il y employoit tout ce qui lui reſtoit de temps, après que les devoirs publics étoient remplis. Dès que les affaires le permettoient, il fuyoit à la cam-

pagne non pour ſe délaſſer, mais pour compoſer, pour étudier plus librement & ſans interruption. Là, comme il étoit maître de lui, rien n'étoit plus rangé, plus ordonné que ſa vie. Il ne s'occupoit que du ſoin de la prolonger, ſoit par le bon uſage qu'il en faiſoit, ſoit en travaillant à des ouvrages, qui pûſſent le faire vivre d'une maniere plus noble & plus glorieuſe dans les ſiécles à venir. S'il ſe promenoit, c'étoit avec un livre, ou avec des perſonnes dont les converſations valoient des livres. S'il étoit à table, on liſoit pendant le repas, ou bien l'on recitoit des vers. Le temps même de la chaſſe n'étoit pas exempt de méditations & de reflexions ſolides. Enfin, toutes ſes heures étoient remplies, tous ſes moments mis à profit.

Il vantoit fort le plaiſir de ne rien faire; & jamais homme ne le goûta moins. Le changement de

travail étoit ſon unique repos. Tantôt il compoſoit des Plaidoyers & des Harangues ; tantôt il écrivoit quelque morceau d'hiſtoire : Quelquefois il traduiſoit ; ſouvent il s'amuſoit à faire des vers. Il aimoit à lire devant des gens de lettres aſſemblés ce qu'il avoit compoſé, moins pour y recevoir des applaudiſſemens que pour en rendre ſes ouvrages dignes.

Quoiqu'il en ait fait un très-grand nombre, il ne nous reſte que ſes Lettres & ſon Panégyrique de l'Empereur Trajan. On ne peut trop regretter ceux que l'on n'a plus, ſi l'on en juge par ceux que l'on a.

On ne connoît ni le temps, ni les particularités de la mort de Pline. Tout ce qu'on peut aſſûrer, c'eſt que les hommes de ce caractere vivent toujours trop peu ; & que ce qu'on ſçait de ſa vie, ſuffit à quiconque ne cherche

ſincérement qu'à bien regler la ſienne.





LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

A Septitius Clarus.

Vous m'avez ſouvent preſſé de raſſembler & de donner au Public les Lettres que je pouvois avoir écrites avec un peu d'application. Je vous en préſente un recueil. Je ne me ſuis point arrêté aux dates, car

je ne prétends pas faire une histoire ; mais je les ai placées dans le même ordre qu'elles se sont trouvées sous ma main. Je souhaite que nous ne nous repentions, ni vous de votre conseil, ni moi de ma déférence : j'en serai plus attentif, & à rechercher celles qui m'ont échappé, & à conserver celles qu'à l'avenir j'aurai occasion d'écrire. Adieu.

LETTRE II.

A Arien.

COMME je prévois que vous ne reviendrez pas si-tôt, je vous envoye l'Ouvrage que mes dernieres Lettres vous avoient annoncé. Lisez-le, je vous en supplie ; & sur tout n'épargnez pas la rature selon votre louable coutume. J'en ai d'autant plus de besoin, que je me suis imaginé n'avoir encore rien écrit avec tant d'envie d'atteindre aux grands modéles *. Car j'ai eu dessein d'imiter tout-à-la-fois Demosthene, dont vous

* J'ai préféré ici la leçon qui dit ζήλῳ, à celle qui porte *Stylo*, comme plus liée à ce qui suit.

vous avez toûjours fait vos délices, & Calvus dont je fais depuis peu les miennes. Quand je dis imiter, je parle des figures du discours. Je sçai qu'il n'appartient qu'aux favoris des Dieux de parvenir à ce dégré de force, qui se fait admirer dans ces hommes incomparables. Mais (je crains bien de passer ici pour fanfaron) mon sujet favorisoit mon dessein. Il étoit par tout susceptible de véhémence & de mouvemens. Il n'en falloit pas moins, pour réveiller une paresse tournée en habitude ; si tant est que telle paresse puisse être réveillée. Je ne me suis pas cependant si fort entêté de l'austérité de mes modéles, que je ne me sois quelquefois amusé à cueillir des fleurs à la façon de Cicéron, quand j'en ai vû qui ne m'éloignoient pas trop de mon chemin. Je souhaitois d'avoir de la force ; mais je ne voulois pas manquer de grace. Vous croyez que par-là je demande quartier à votre critique : au contraire, pour vous faire voir que je ne cherche qu'à l'irriter davantage, sçachez que nos amis & moi, nous nous sommes à tel point infatués de cet Ouvrage, que nous ferons la folie de le publier, pour peu que vous l'approuviez. Il faut bien mettre au jour quelque chose ; & si cela est, donnons la préférence à ce qui est

tout fait. Vous reconnoiſſez-là votre pareſſeux. Mais pourquoi ſe faire Auteur, dites-vous ? Par plus d'une raiſon. La plus importante, c'eſt que nos Libraires nous jurent, que ceux de mes Ouvrages qui ont paru, ſont encore recherchés, quoiqu'ils ayent perdu la grace de la nouveauté. Peut-être les Libraires nous en font-ils accroire ; mais puiſſent-ils toujours nous tromper, ſi leurs flatteries nous donnent plus de goût pour nos études. Adieu.

LETTRE III.

A Caninius.

QUE fait-on à Côme, cette ville délicieuſe, que nous aimons tant l'un & l'autre ? Cette belle maiſon que vous avez dans le fauxbourg eſt-elle toujours auſſi riante ? Cette galerie où l'on trouve toujours le printems, n'a-t-elle rien perdu de ſes charmes ? Vos planes conſervent-ils la fraîcheur de leur ombrage ? elles Le canal qui ſe plie & replie en tant de façons différentes, a-t-il toujours ſa bordure auſſi verte, & ſes eaux auſſi pures ? Ne m'apprendrez-vous rien de ce vaſte

baſſin, qui ſemble fait exprès pour les recevoir ? Quelles nouvelles de cette longue allée, dont le terrein eſt ferme ſans être rude ? de ce bain délicieux où le grand ſoleil donne à toutes les heures du jour ? En quel état ſont ces ſalles où vous tenez table ouverte, & celles qui ne ſont deſtinées qu'à vos amis particuliers ? Nos appartemens de jour & de nuit ; ces lieux charmants vous poſſédent-ils tour à tour ? Ou le ſoin de faire valoir vos revenus, vous met-il à l'ordinaire dans un mouvement continuel ? Vous êtes le plus heureux des hommes, ſi vous joüiſſez de tant de biens ; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, ſi vous n'en joüiſſez pas. Que ne renvoyez-vous ces baſſes occupations à des gens qui en ſoient plus dignes que vous ? & qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des Belles-Lettres dans ce paiſible ſéjour ? C'eſt la ſeule occupation, c'eſt la ſeule oiſiveté honnête pour vous. Rapportez-là votre travail, votre repos, vos veilles, votre ſommeil même. Travaillez à vous aſſurer une ſorte de bien, que le temps ne puiſſe vous ôter. Tous les autres dans la ſuite des ſiécles changeront mille & mille fois de maître ; mais les ouvrages de votre eſprit ne ceſſeront jamais d'être

à vous. Je sçais à qui je parle. Je connois la grandeur de votre courage, l'étendue de votre génie. Tâchez seulement d'avoir meilleure opinion de vous; faites-vous justice, & les autres vous la feront. Adieu.

LETTRE IV.

A Pompeïa.

JE n'ai plus besoin de vos Lettres pour connoître les commodités & l'agréable abondance qu'offrent vos maisons d'Otricoli, d'Arsuli, de Perouse, & de Narni, où l'on trouve un bain si commode. La seule Lettre que je vous écrivis il y a déja quelque temps, quoique fort courte, suffit pour faire voir que j'en suis parfaitement instruit. Mais ce qui m'en plaît davantage, c'est d'y éprouver que mon bien n'est pas plus à moi que le vôtre. J'y vois pourtant une différence: vos gens me servent mieux chez vous, que les miens ne me servent chez moi: Peut-être aurez-vous même fortune dans les maisons qui m'appartiennent, si vous me faites l'honneur d'y aller. Courez-en le risque, je vous

en ſupplie. Vous me ferez deux plaiſirs à la fois. L'un, d'uſer de mon bien, comme j'uſe du vôtre. L'autre, de réveiller un peu l'aſſoupiſſement de mes valets, qui m'attendent toujours avec une eſpéce de tranquillité, qui reſſemble fort à la négligence. C'eſt le ſort des maîtres trop indulgents. On s'accoûtume aiſément à n'en avoir pas grand peur. Les nouveaux objets raniment le zéle des domeſtiques. Ils aiment mieux obtenir l'approbation de leurs maîtres par le ſuffrage d'un étranger, que par les ſervices qu'ils leur rendent. Adieu.

LETTRE V.

A Voconius.

VISTES-vous jamais d'homme plus lâche & plus rampant que Régulus, depuis la mort de Domitien? Vous ſçavez que ſous ſon Empire, Régulus, quoiqu'il ſauvât mieux les apparences, ne fut pas plus honnête homme, qu'il l'avoit été à la Cour de Néron. Il s'eſt aviſé de craindre, que je n'euſſe du reſſentiment contre lui. Il n'a pas grand tort. Non content d'avoir fomenté la

persécution faite à Rusticus Arulenus, il avoit triomphé de sa mort jusqu'à reciter en public, & à répandre un livre injurieux; où il le traite *de singe des Stoïciens*, & *d'homme qui porte les stigmates de Vitellius*. Vous reconnoissez l'éloquence de Régulus, il déchire avec tant d'emportement Herennius Senecion, que Metius Carus son rival dans le noble métier de délateur, n'a pû s'empêcher de lui dire, *Quel droit avez-vous sur mes morts? Me voit-on remuer les cendres de Crassus ou de Camerinus?* C'étoient des personnes illustres, que, du temps de Néron, Régulus avoit accusées. Il lût en public son dernier livre. Il ne m'invita point, persuadé que je n'avois rien oublié de toutes ses indignités. Il se souvenoit d'ailleurs qu'il m'avoit mis moi-même en un terrible danger devant les Centumvirs. Je parlois, à la recommandation de Rusticus Arulenus, pour Arionille femme de Timon, & j'avois contre moi Régulus. Je fondois en partie mon droit & mes espérances sur une sentence de Metius Modestus, très-homme de bien, mais que Domitien avoit alors exilé. Ce fut un prétexte à Régulus de me faire cette demande: *Pline, que pensez-vous de Modestus?* Vous voyez quel péril je courois, si j'eusse rendu

un fidéle témoignage à la vérité ; & de quel opprobre je me couvrois, si je l'eusse trahie. Je ne puis dire autre chose, sinon que les Dieux m'inspirerent dans cette occasion. *Je répondrai* (lui dis-je) *à votre question, quand les Centumvirs auront à la juger.* Il ne se rendit point. *Je vous demande* (poursuit-il) *quel jugement vous faites de Metius Modestus ?* Je lui repliquai que l'on ne demandoit témoignage que contre des accusés, & jamais contre un homme condamné. *Eh bien*, continua-t-il, *je ne vous demande plus ce que vous pensez de Modestus, mais quelle opinion avez-vous de son attachement pour le Prince ? Vous voulez* (dis-je) *sçavoir ce que j'en pense ; mais moi, je croi qu'il n'est pas même permis de mettre en question ce qui est une fois jugé.* Là, mon homme demeura muet. Vous ne pouvez vous imaginer quels éloges & quels applaudissemens suivirent cette réponse, qui, sans blesser ma réputation par aucune flatterie utile peut-être, mais honteuse, me tira d'un piége si artificieusement tendu. Aujourd'hui Regulus troublé par les justes reproches de sa conscience, s'adresse à Cecilius Celer, & ensuite à Fabius Justus, & les presse de vouloir bien faire sa paix avec moi. Il ne s'en tient pas là. Il court chez Spurinna, &

comme il eſt le plus rampant de tous les hommes, lorſqu'il craint, il le ſupplie avec les dernieres baſſeſſes, de me venir voir le lendemain matin, mais de grand matin (car je ne puis plus vivre, dit-il, dans l'inquiétude où je ſuis); & d'obtenir de moi, à quelque prix que ce ſoit, d'étouffer mon reſſentiment. J'étois à peine éveillé, qu'un valet me vint prier de la part de Spurinna de l'attendre. Je lui réponds, que je vais le trouver. Et comme nous allions l'un au-devant de l'autre, nous nous rencontrons ſous la galerie de Livie. Il m'expoſe le ſujet de ſon ambaſſade. Il me prie, me preſſe, m'en fait des excuſes, comme il convenoit à un ſi honnête homme, engagé de ſolliciter pour un perſonnage qui lui reſſemble ſi mal. *Vous verrez vous-même* (lui dis-je) *ce qu'il faut répondre à Regulus. Voici la ſituation où je me trouve. J'attends Mauricus* (*car il n'étoit pas encore revenu de ſon exil*)*; je ferai tout ce qu'il voudra. Il me ſiéroit mal de me déterminer ſans lui. C'eſt à lui à me guider; c'eſt à moi à le ſuivre.* Régulus, peu de jours après, me vint trouver dans la ſalle du Préteur. Là, après m'avoir ſuivi quelque tems, il me tire à l'écart. *Je crains* (dit-il) *que vous ne ſoyez choqué de ce que je dis dans la Chambre des Centumvirs.* Je plaidois contre vous

& contre Satrius Rufus. Ce mot m'échappa : *Satrius, & cet Orateur, qui, dégoûté de l'éloquence de notre siécle, se pique d'imiter Ciceron.* Je lui répondis, que son aveu seul m'ouvroit l'esprit ; que jusqu'alors je n'y avois pas entendu malice ; & qu'il avoit été très-aisé de donner à ses paroles un sens fort obligeant. *J'ai en effet* (poursuivis-je) *une grande passion d'imiter Ciceron ; & j'estime fort peu l'éloquence de notre tems. Je trouve ridicule, s'il faut se choisir des modéles, de ne pas prendre les plus excellens. Mais vous* (lui dis-je) *qui vous souvenez si bien de ce qui se passa dans cette cause, comment avez-vous oublié les questions que vous eûtes la bonté de me faire dans une autre, où vous me pressâtes tant de dire ce que je pensois de l'attachement de Metius Modestus pour le Prince ?* La pâleur ordinaire de l'homme augmenta plus de deux nuances. Il me dit enfin d'une voix tremblante : *Ce n'étoit pas à vous que j'en voulois ; mais à Metius Modestus.* Remarquez, je vous prie, le caractere cruel de cet homme, qui ne feignoit pas d'avouer qu'il avoit voulu accabler un malheureux exilé. La raison qu'il me donna pour justifier cet indigne procedé vous divertira. *On a lû* (dit-il) *à Domitien une Lettre, où Modestus me traite du plus*

méchant de tous les hommes ; comme si Modeſtus avoit eu grand tort. Notre converſation n'alla guères plus loin ; car je voulois me réſerver la liberté entiere d'agir comme il me plairoit quand Mauricus ſeroit de retour. Ce n'eſt pas que j'ignore qu'il eſt aſſez difficile de perdre Régulus. Il eſt riche, il eſt intriguant ; bien des gens le conſiderent ; beaucoup d'autres en plus grand nombre le craignent ; & la crainte ſouvent a plus de pouvoir que l'amitié. Mais après tout, il n'eſt rien que de violentes ſecouſſes ne puiſſent abbattre. La fortune n'eſt pas plus fidelle aux ſcélérats, qu'ils le ſont aux autres. Mais je vous le répéte encore, j'attends Mauricus. C'eſt un homme de poids, d'expérience, & que ſes malheurs paſſés éclairent ſur l'avenir. Je ne puis manquer de trouver dans ſes conſeils des raiſons, ou pour agir, ou pour demeurer en repos. J'ai crû devoir ce récit à l'amitié qui nous unit. Elle ne me permet pas de vous laiſſer ignorer mes démarches, mes diſcours, ni même mes deſſeins. Adieu.



LETTRE VI.

A Corneille Tacite.

VOUS allez rire ; & je vous le permets : riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez, a pris trois sangliers, mais très-grands. Quoi ! lui-même, dites-vous ? Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près des toiles ; je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard, mais des tablettes ; je rêvois, j'écrivois, & je me préparois la consolation de remporter mes feuilles pleines, si je m'en retournois les mains vuides. Ne méprisez pas cette maniere d'étudier. Vous ne sçauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit ; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude, & ce profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi croyez-moi, quand vous irez chasser, portez votre pannetiere & votre bouteille ; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît autant sur les montagnes que Diane. Adieu.

LETTRE VII.

A Octavius Rufus.

SÇAVEZ-vous bien à quel dégré de puiſſance vous m'élevez, quand vous m'appliquez ce qu'Homere dit de Jupiter.

Le Pere accorda l'un ; mais il refuſa l'autre.

Ne puis-je donc pas aujourd'hui faire le Jupiter avec vous, vous accorder l'un & vous refuſer l'autre. S'il m'eſt permis, pour vous obéir, de refuſer mon miniſtere à l'Andalouſie contre un particulier qu'elle accuſe, ne dois-je pas avoir auſſi la liberté de ne point me charger de la défenſe de cet homme ? Après avoir prodigué mes veilles ; après avoir hazardé ma fortune en faveur de cette Province opprimée, que penſeriez-vous de la fidélité ſcrupuleuſe dont je fais profeſſion, & de cette uniformité de conduite que vous aimez ſi fort en moi, ſi je me démentois juſqu'à me déclarer contre mes anciens clients ? Je prendrai donc un milieu dans la priere que vous me faites. De deux graces que vous me deman-

dez, je vous accorde celle qui peut en même-temps remplir une partie de vos désirs, & toute l'opinion que vous avez de moi. Car, afin que vous ne vous y trompiez pas, je n'ai pas tant à me régler, sur ce que veut aujourd'hui un homme de votre caractère, que sur ce qu'il voudra toujours. J'espére me rendre à Rome vers le quinziéme d'Octobre. J'y réitérerai à Gallus en personne la promesse que je vous fais; & je lui engagerai ma parole & la vôtre. Vous pouvez par avance lui répondre de moi.

Il dit; & d'un clin d'œil, fait signe qu'il exauce.

Et pourquoi ne citerois-je pas aussi les vers d'Homere, puisque vous ne voulez pas que je puisse citer les vôtres? Dans la passion que j'ai de les voir, les pauvres peuples d'Andalousie ne seroient pas trop en sûreté, si l'on tentoit à ce prix de me corrompre; & je ne voudrois pas jurer que je ne plaidasse contre eux. J'oubliois le meilleur: j'ai reçû vos dattes; & quelles dattes? Elles sont si bonnes, qu'il faudroit être bien hardi pour entreprendre de régler les rangs entr'elles, les figues & les morilles que vous m'aviez auparavant envoyées. Adieu.

LETTRE VIII.

A Pompeïus Saturninus.

VOTRE Lettre ne pouvoit m'être rendue plus à propos. Elle me demande quelque ouvrage de ma façon ; justement dans le tems que je me disposois à vous prier d'en recevoir un. C'est me presser de me satisfaire. Je n'ai donc plus à craindre, ni les excuses de votre paresse, ni les scrupules de ma discrétion. J'aurois aussi mauvaise grace de me croire importun, que vous de me traiter de fâcheux, quand je ne fais que répondre à votre impatience. Cependant vous ne devez attendre rien de nouveau d'un paresseux. Vous avez déja vû le discours dont j'accompagnai la fondation que j'ai faite d'une Bibliothéque en faveur de mes Compatriotes. Ne pourrois-je point obtenir qu'il repasse encore une fois sous votre lime ? Votre critique la premiere fois ne s'attacha qu'au dessein. J'en voudrois aujourd'hui une qui ne fit pas de quartier même aux syllabes. Encore après cet examen, il nous sera permis de donner notre ouvrage, ou de le garder. Peut-être

même que cette exacte revûe aidera beaucoup à nous déterminer? Car en retouchant souvent cette piéce, ou nous la trouverons indigne, ou nous la rendrons digne de paroître. Ce n'est pas qu'à vous parler sincérement, ce qui me fait balancer ne tombe pas tant sur la composition que sur le sujet. N'y entre-t-il point un peu trop de vanité? Quelque simple que soit mon stile, il sera difficile, que contraint à parler de la libéralité de mes ayeux & de la mienne, je paroisse assez modeste. Le pas est glissant, lors même que la plus juste nécessité nous y engage. Si les louanges que nous donnons aux autres ne dégoûtent déjà que trop, comment se promettre d'assaisonner assez délicatement notre propre éloge? La vertu, qui toute seule fait des envieux, nous en attire bien davantage quand la gloire la suit. Vous exposez à la malignité les plus belles actions, à mesure que vous les tirez de l'obscurité. Plein de ces pensées, je me demande souvent, si j'ai prétendu par ma harangue travailler pour le public, ou seulement pour moi. Je sens bien même, que les accompagnemens les plus nécessaires à une action d'éclat, ne conservent pas après l'action & leur prix & leur grace. Sans aller plus loin chercher des exemples, peut-on douter qu'il ne

fût très-important d'expliquer les motifs de mon dessein. J'y trouvois tout à la fois trois avantages. Je me remplissois l'esprit de sages réflexions. Plus je les repassois en moi-même, plus j'en découvrois les beautés ; & je me précautionnois contre le repentir, qui ne manque guères de suivre les libéralités précipitées. Par-là je m'aguerrissois au mépris des richesses. Car pendant que la nature attache tous les hommes à des biens vils & périssables, l'amour d'une libéralité bien entendue me dégageoit de ces honteux liens. Délibérer dans ces occasions, c'est assurer au bienfait toute sa gloire. L'aveugle penchant d'un heureux naturel, les saillies de l'humeur n'y peuvent plus avoir de part. Une derniere considération me déterminoit encore. Je ne proposois point des spectacles ou des combats de Gladiateurs, mais des pensions, qui assurassent à de jeunes gens d'honnête famille les secours que la fortune leur refusoit. S'il faut parler quand on propose des plaisirs, qui charment les yeux ou les oreilles, ce ne doit être, que pour en modérer les transports. Faut-il engager quelqu'un à se livrer aux fatigues & aux dégoûts, que traîne à sa suite l'éducation des jeunes gens ? on n'a pas trop & des charmes de l'intérêt, & de tous les agrémens de l'élo-

quence. Les Médecins eſſayent par leurs diſcours de répandre ſur des alimens inſipides, mais ſalutaires, la ſaveur qui leur manque : & quand nous ferons à nos Citoyens un préſent auſſi utile que peu agréable, négligerons-nous de lui donner tout l'aſſaiſonnement qu'il peut emprunter de la parole? On garderoit à contre-tems un ſilence modeſte, quand il faut faire approuver à ceux qui n'ont plus d'enfans une inſtitution qui n'eſt faite qu'en faveur de ceux qui en ont; & obtenir de ceux qui n'en ont point encore, qu'ils attendent avec patience le tems de participer à ce bienfait. Mais comme alors en rendant compte de mes intentions, j'étois plus occupé de l'utilité publique, que de ma gloire particuliere; je crains aujourd'hui en publiant ma harangue, de paroître plus occupé de ma gloire particuliere, que de l'utilité publique. Je n'ai pas oublié, qu'une grande ame eſt plus touchée du témoignage ſécret de la conſcience, que des témoignages éclatans de la Renommée. Ce n'eſt pas à nos actions à courir après la gloire; c'eſt à la gloire à les ſuivre. Et s'il arrive que par un ſort bizarre elle nous échappe, il ne faut pas croire que ce qui l'a méritée, perde rien de ſon prix. Il eſt difficile de vanter le bien qu'on a fait, ſans donner

lieu de juger que l'on ne s'en vante pas, parce qu'on l'a fait; mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Notre action, que l'on admire quand d'autres en parlent, est méprisée dès que nous en parlons. Les hommes sont ainsi faits : ils décrient comme vaine, l'action qu'ils ne peuvent décrier comme mauvaise. Quel parti prendre? Ne faisons-nous rien qui mérite que l'on parle de nous? on nous le reproche. Avons-nous mérité que l'on en parle? on ne nous pardonne pas d'en parler nous-mêmes. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que je n'ai pas harangué en public, mais dans l'assemblée des Décurions. Je crains donc que moi, qui, lorsque je haranguois dans une salle particuliere, croyois à peine ma modestie en sûreté contre les applaudissemens du peuple, qui pouvoit les devoir à ma libéralité, je ne semble aujourd'hui mandier l'approbation de ceux-mêmes qui n'ont d'autre intérêt à mon action, que celui de l'exemple qu'elle donne. Vous voilà instruit de tous mes doutes; décidez. Je ne veux pour raison que votre avis. Adieu.



LETTRE IX.

A Minutius Fundanus.

C'EST une chofe étonnante de voir comment le tems fe paffe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne foit remplie : raffemblez-les toutes ; vous êtes furpris de les trouver fi vuides. Demandez à quelqu'un : qu'avez-vous fait aujourd'hui ? J'ai affifté (vous dira-t-il) à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à fon fils. J'ai été prié à des fiançailles, ou à des nôces. L'on m'a demandé pour la fignature d'un teftament. Celui-ci m'a chargé de fa caufe. Celui-là m'a fait appeller à une confultation. Chacune de ces chofes, le jour qu'on l'a faite, a paru néceffaire. Toutes enfemble, quand vous venez à fonger qu'elles ont pris tout votre tems, paroiffent inutiles ; & le paroiffent bien davantage, quand on les repaffe dans une agréable folitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de vous dire : A quelles bagatelles ai-je perdu mon tems ? C'eft ce que je répete fans ceffe dans ma maifon de Laurentin, foit que je life, foit que j'é-

crive, ſoit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne diſpoſition influe tant ſur les opérations de l'eſprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir entendu & d'avoir dit. Perſonne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais diſcours. Je ne trouve à redire à perſonne, ſinon à moi-même, quand ce que je compoſe n'eſt pas à mon gré. Sans déſirs, ſans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiéte. Je ne m'entretiens qu'avec moi & avec mes livres. O l'agréable ! ô l'innocente vie ! Que cette oiſiveté eſt aimable ! qu'elle eſt honnête ! qu'elle eſt préférable même aux plus illuſtres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inſpirez de nobles, d'heureuſes penſées ! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus ; fuyez les embarras de la Ville. Rompez au plûtôt cet enchaînement de ſoins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous à l'étude ou au repos ; & ſongez que ce qu'a dit ſi ſpirituellement & ſi plaiſamment notre ami Attilius, n'eſt que trop vrai : *Il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens.* Adieu.

LETTRE X.

A Atrius Clemens.

SI jamais les Belles-lettres ont été floriſſantes à Rome, c'eſt aſſurément aujourd'hui. Il ne tiendroit qu'à moi de vous en citer pluſieurs exemples. Vous en ſerez quitte pour un ſeul. Je ne vous parlerai que du Philoſophe Euphrate. Je commençai à le connoître en Syrie dans ma jeuneſſe & dans mes premieres campagnes. Les entrées que j'avois chez lui me donnerent lieu de l'étudier à fond. Je pris ſoin de m'en faire aimer; & il n'en falloit pas beaucoup prendre. Il eſt acceſſible, prévenant, & ſoutient bien par ſa conduite les leçons d'affabilité qu'il donne. Que je ſerois content, ſi j'avois pû remplir l'eſpérance qu'il avoit conçûe de moi, comme il a ſurpaſſé celle qu'on avoit déja de lui! Peut-être qu'aujourd'hui je n'admire davantage ſes vertus, que parce que je les connois mieux; quoiqu'à vrai dire, je ne les connoiſſe pas encore aſſez. Il n'appartient qu'aux Maîtres de bien juger des fineſſes d'un art; & il faut avoir fait de grands pro-

grès dans la ſageſſe, pour ſentir tout le mérite d'un Sage. Mais autant que je puis m'y connoître, tant de rares qualités brillent dans Euphrate, qu'elles frappent les moins clairvoyants. Il eſt ſubtil, ſolide & fleuri dans la diſpute; & quand il lui plaît, perſonne n'atteint mieux au ſublime de Platon, & n'en fait mieux revivre le vaſte génie. On voit regner dans ſes diſcours la richeſſe des expreſſions, la variété des tours, & ſur-tout, une douce violence qui ébranle & qui emporte les plus opiniâtres. Son extérieur ne dément point le reſte: il eſt de belle taille; il a le viſage agréable, les cheveux longs, & une très-longue barbe toute blanche. Vous ne pouvez vous imaginer combien ces dehors, tout indifférents qu'ils paroiſſent, lui attirent de vénération. Ses habits ſont propres, ſans affectation. Son air eſt ſérieux, ſans être chagrin. Son abord inſpire le reſpect, ſans imprimer la crainte. Son extrême politeſſe égale la pureté de ſes mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramene ceux qui s'égarent, & ne leur inſulte point. On eſt ſi charmé de l'entendre, qu'après même qu'il vous a perſuadé, vous voudriez qu'il eût à vous perſuader encore. Trois enfants compoſent ſa famille. Il a deux fils, &

il n'oublie rien pour leur éducation. Julien ſon beau-pere tient le premier rang dans ſa Province. C'eſt un homme recommandable par mille endroits ; & principalement par la préférence que, dans le choix d'un gendre, il a donnée à la ſeule vertu ſur la naiſſance & ſur la fortune. Mais il faut que je n'aime guére mon repos, quand je m'étends ſi fort ſur les louanges d'un ami, qui eſt comme perdu pour moi. Ai-je donc peur de ne point ſentir aſſez ma perte ? Malheureuſe victime d'un emploi, qui, tout important qu'il eſt, me paroît encore plus fâcheux, je paſſe ma vie à écouter, à juger des Plaideurs, à répondre des Requêtes, à faire des Réglements, à écrire un grand nombre de Lettres, mais où les Belles-lettres n'ont guére de part. Je m'en plains quelquefois fort ſérieuſement à Euphrate ; c'eſt tout ce que je puis. Il eſſaye de me conſoler. Il m'aſſûre que la plus noble fonction de la Philoſophie, c'eſt de conſacrer ſes travaux aux intérêts publics ; c'eſt de faire regner la juſtice & la paix parmi les hommes ; & que c'eſt là mettre en œuvre les maximes des Philoſophes. Je vous l'avoue, c'eſt le ſeul point où ſon éloquence ne me perſuade pas. Je ſuis encore à comprendre, que de ſemblables occupations puiſſent valoir le

plaisir de l'écouter continuellement, & de l'étudier. Voulez-vous que je vous parle en ami? Vous qui en avez le temps, revenez promptement à Rome; & dès que vous y serez, hâtez-vous de mettre votre esprit sous une si douce lime. Vous voyez que je ne ressemble pas à la plupart des hommes, qui envient aux autres les avantages qu'ils ne peuvent avoir eux-mêmes. Au contraire, je crois jouir des biens que je n'ai pas, quand je sçais que mes amis en jouissent. Adieu.

LETTRE XI.

A Fabius Justus.

DEPUIS long-temps je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire, dites-vous: eh bien, écrivez-le-moi, que vous n'avez rien à m'écrire. Du moins écrivez-moi ce que vos ancêtres avoient coutume de mettre au commencement de leurs Lettres: *Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise; quant à moi, je me porte fort bien.* Je vous quitte du reste, car cela dit tout. Vous croyez que je badine: non, je parle très-sérieusement. Mandez-moi com-

ment vous paſſez votre temps; je ſouffre trop à ne le pas ſçavoir. Adieu.

LETTRE XII.

A Caleſtrius.

J'AI fait une cruelle perte, ſi c'eſt aſſez dire pour exprimer le malheur qui nous enleve un ſi grand homme. Corellius Rufus eſt mort; & ce qui m'accable davantage, il n'eſt mort que parce qu'il l'a voulu. Ce genre de mort que l'on ne peut reprocher, ni à l'ordre de la nature, ni aux caprices de la fortune, me ſemble le plus affligeant de tous. Lorſque le cours d'une maladie emporte nos amis, ils nous laiſſent au moins un ſujet de conſolation, dans cette inévitable néceſſité qui menace tous les hommes. Mais ceux qui ſe livrent eux-mêmes à la mort, ne nous laiſſent que l'éternel regret de penſer qu'ils auroient pû vivre long-temps. Une ſouveraine raiſon qui tient lieu de deſtin aux ſages, a déterminé Corellius Rufus. Mille avantages concouroient à lui faire aimer la vie. Le témoignage d'une bonne conſcience, une haute réputation, un crédit des mieux établis, une

femme, une fille, un petit-fils, des sœurs très-aimables; & ce qui est encore plus précieux, de véritables amis. Mais ses maux duroient depuis si long-temps, & étoient devenus si insupportables, que les raisons de mourir l'emporterent sur tant d'avantages qu'il trouvoit à vivre. A trente-trois ans, il fut attaqué de la goûte. Je lui ai oui dire plusieurs fois qu'il l'avoit héritée de son pere: car les maux comme les biens nous viennent souvent par succession. Tant qu'il fut jeune, il trouva des remédes dans le régime & dans la continence: plus avancé en âge & plus accablé, il se soutint par sa vertu & par son courage. Un jour que les douleurs les plus aigues, n'attaquoient plus les pieds seuls comme auparavant, mais se répandoient sur tout le corps, j'allai le voir à sa maison près de Rome: c'étoit du temps de Domitien. Dès que je parus, les valets de Corellius se retirerent. Il avoit établi cet ordre chez lui, que quand un ami de confiance entroit dans sa chambre, tout en sortoit, jusqu'à sa femme, quoique d'ailleurs très-capable d'un secret. Après avoir jetté les yeux de tous côtés: *Sçavez-vous bien* (dit-il) *pourquoi je me suis obstiné à vivre si long-temps, malgré des maux insupportables? C'est pour survivre au moins un jour à ce brigand; &*

j'en aurois eu le plaisir, si mes forces n'eussent pas démenti mon courage. Ses vœux furent pourtant exaucés. Il eut la satisfaction d'expirer libre & tranquille ; & de n'avoir plus à rompre que les autres liens en grand nombre, mais beaucoup plus foibles, qui l'attachoient à la vie. Ses douleurs redoublerent ; il essaya de les adoucir par la diette. Elles continuerent : il se lassa d'être si long-temps leur jouet. Il y avoit déja quatre jours qu'il n'avoit pris de nourriture, quand Hispula sa femme envoya notre ami commun C. Geminius m'apporter la triste nouvelle, que Corellius avoit résolu de mourir ; que les larmes de sa femme, les supplications de sa fille, ne gagnoient rien sur lui ; & que j'étois le seul qui pouvois le rappeller à la vie. J'y cours. J'arrivois, lorsque Julius Atticus, de nouveau dépêché vers moi par Hispula, me rencontre, & m'annonce que l'on avoit perdu toute espérance, même celle que l'on avoit en moi : tant Corellius paroissoit affermi dans sa résolution. Ce qui désespéroit, c'étoit la réponse qu'il avoit faite à son Médecin qui le pressoit de prendre des aliments : *J'en ai prononcé l'Arrêt* (dit-il.) Parole qui me remplit tout à la fois d'admiration & de douleur. Je ne cesse de penser quel homme, quel ami

j'ai perdu. Il avoit passé soixante & sept ans, terme assez long, même pour les plus robustes. Il est délivré de toutes les douleurs d'une maladie continuelle. Il a eu le bonheur de laisser florissantes & sa famille & la République, qui lui étoit plus chere encore que sa famille. Je me le dis; je le sçais; je le sens; cependant je le regrette comme s'il m'eût été ravi dans la fleur de son âge; & dans la plus brillante santé. Mais, (dussiez-vous m'accuser de foiblesse) je le regrette, particuliérement pour l'amour de moi. Ah ! mon cher, j'ai perdu le témoin, le guide, le juge de ma conduite. Vous ferai-je un aveu que j'ai déja fait à notre ami Calvisius dans les premiers transports de ma douleur ? Je crains bien que cette perte ne me coûte quelque relâchement. Vous voyez quel besoin j'ai que vous me consoliez. Il ne s'agit pas de me représenter que Corellius étoit vieux, qu'il étoit infirme. Il me faut d'autres consolations; il me faut de ces raisons, que je n'aye point encore trouvées, ni dans le commerce du monde, ni dans les livres. Tout ce que j'ai entendu dire, tout ce que j'ai lû, me revient assez dans l'esprit. Mais mon affliction n'est pas d'une nature à se rendre aux réflexions communes. Adieu.

LETTRE

LETTRE XIII.

A Sosius Senecion.

CETTE année nous avons des Poëtes à foiſon. Il n'y a pas eu un ſeul jour du mois d'Avril, qui n'ait eu ſon Poëme & ſon Poëte pour le déclamer. Je ſuis charmé que l'on cultive les ſciences, & qu'elles excitent cette noble émulation, malgré le peu d'empreſſement qu'ont nos Romains d'aller entendre les piéces nouvelles. La plupart, aſſis dans les places publiques, s'amuſent à écouter des ſornettes; & ſe font informer de temps en temps, ſi l'auteur eſt entré, ſi la Préface eſt expédiée, s'il eſt bien avancé dans la lecture de ſa piéce. Alors vous les voyez venir gravement, & d'un pas qui viſiblement ſe reſſent de la violence qu'ils ſe font. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller. L'un ſe dérobe adroitement; l'autre moins honteux ſort ſans façon & la tête levée. Qu'eſt devenu le temps que nos Peres nous ont tant vanté? Nous nous ſouvenons de leur avoir oui dire, qu'un jour que l'Empereur Claude ſe promenoit dans ſon Palais, il

entendit un grand bruit. Il en demanda la cause. On lui dit que Nonianus lisoit publiquement un de ses ouvrages. Ce Prince quitte tout, & par sa présence vient surprendre agréablement l'assemblée. Aujourd'hui l'homme le plus fainéant, bien averti, convié, prié, supplié, dédaigne de venir ; ou s'il vient, ce n'est que pour se plaindre d'avoir perdu un jour, parce qu'il ne l'a pas perdu. Je vous l'avoue ; cette nonchalance & ce dédain de la part des Auditeurs, rehaussent beaucoup dans mon idée le courage des Auteurs, puisqu'ils ne dégoûtent pas de l'étude. Pour moi, je n'ai manqué presque personne ; & à dire vrai, la plûpart étoient mes amis : car c'est tout un, ou peu s'en faut, d'aimer les Belles-Lettres, & d'aimer Pline. Voilà ce qui m'a retenu ici plus long-temps que je ne voulois. Enfin, je suis libre. Je puis revoir ma retraite, & y composer, sans dessein d'avoir à mon tour de quoi entretenir le Public. Gardons-nous bien de faire croire à nos déclamateurs, que je ne leur ai pas donné, mais seulement prêté mon attention. Car dans ce genre d'obligation, comme dans tous les autres, le bienfait cesse, dès qu'on le redemande. Adieu.

LETTRE XIV.

A Junius Mauricus.

VOus me priez de chercher un parti pour la fille de votre frere. C'eſt avec raiſon que vous me donnez cette commiſſion plûtôt qu'à tout autre. Vous ſçavez juſqu'où je portois mon attachement & ma vénération pour ce grand homme. Par quels ſages conſeils n'a-t-il point ſoûtenu ma jeuneſſe ? Par quelles avances de louanges ne m'a-t-il point engagé à en mériter ? Vous ne pouviez donc me charger d'une commiſſion plus importante, & qui me fit tout à la fois & plus de plaiſir & plus d'honneur, que celle de choiſir un homme digne de faire revivre Ruſticus Arulenus dans ſes deſcendans. Ce choix m'embarraſſeroit fort, ſi Minutius Acilianus n'étoit tout propre pour cette alliance, & comme fait exprès. C'eſt un jeune homme qui m'aime comme l'on aime les gens de ſon âge, car je n'ai que quelques années plus que lui ; & qui n'a guéres moins de reſpect pour moi que pour un barbon. Il me demande ; & je lui montre les routes de la

ſcience & de la vertu, que vous m'avez autrefois enſeignées. Il eſt né à Breſſe, ville de ce canton d'Italie, où l'on conſerve encore des reſtes de la modeſtie, de la frugalité, de la franchiſe de nos Ancêtres. Minutius Macrinus ſon pere n'eût d'autre rang, que celui de premier des Chevaliers, parce qu'il refuſa de monter plus haut. Veſpaſien lui offrit une place parmi ceux qui avoient exercé la Préture. Mais il eut la conſtance de préférer une honnête oiſiveté aux illuſtres embarras, que peut-être notre ſeule ambition pare du nom de grandes charges. Serrana Procula, ayeule maternelle de ce jeune homme, eſt née à Padoue. Le naturel auſtere des Padoüans ne vous eſt pas inconnu; ils la propoſent eux-mêmes comme un modéle. Il a un oncle que l'on nomme P. Acilius. C'eſt un homme d'une ſageſſe, d'une prudence, d'une intégrité ſinguliere. En un mot, vous ne trouverez dans toute cette famille, rien qui ne vous plaiſe autant que dans la vôtre. Revenons à Minutius Acilianus. Modeſte autant qu'on le peut être, il n'en a ni moins de courage, ni moins de capacité. Il a paſſé avec approbation par les charges de Queſteur, de Tribun, de Préteur; & par avance il vous a épargné la peine de les briguer pour lui. Sa phiſionomie eſt

heureuſe, ſes couleurs vives. Il eſt parfaitement bien fait. Il a l'air noble, & toute la majeſté d'un Sénateur. Loin de croire qu'il faille négliger ces avantages, je ſuis au contraire perſuadé qu'il faut les chercher, comme la récompenſe que l'on doit aux mœurs innocentes d'une jeune perſonne. Je ne ſçai ſi je dois ajoûter, que le pere eſt fort riche. Quand je me repréſente le caractere de ceux qui veulent un gendre de ma main, je n'oſe parler de ſes biens; mais ils ne me ſemblent pas à mépriſer, quand je conſulte l'uſage établi, & même nos Loix, qui meſurent les hommes principalement par leurs revenus. Et franchement on ne peut jetter les yeux ſur les ſuites du mariage, ſans mettre les biens au nombre des choſes néceſſaires pour ſa félicité. Vous croyez peut-être que mon cœur a conduit mon pinceau, dans le portrait que j'ai fait d'Acilianus. Ne vous fiez jamais à moi, s'il ne vous tient plus que je ne vous ai promis. Je vous avoue que je l'aime, comme il le mérite, c'eſt-à-dire, de tout mon cœur. Mais, ſelon moi, le meilleur office que puiſſe rendre un ami, c'eſt de ne pas donner à celui qu'il aime, plus de louanges qu'il n'en peut porter. Adieu.

LETTRE XV.

A Septitius Clarus.

VRAYMENT, vous l'entendez. Vous me mettez en dépenſe pour vous donner à ſouper, & vous me manquez ? Il y a bonne juſtice à Rome. Vous me le payerez juſqu'à la derniére obole ; & cela va plus loin que vous ne penſez. J'avois préparé à chacun ſa laituë, trois eſcargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé & de la neige ; car je vous compterai juſqu'à la neige, & avec plus de raiſon encore que le reſte, puiſqu'elle ne ſert jamais plus d'une fois. Nous avions des olives d'Andalouſie, des courges, des échalottes, & mille autres mets auſſi délicats. Vous auriez eu à choiſir d'un Comédien, d'un Lecteur, ou d'un Muſicien ; ou même, admirez ma profuſion, vous les auriez eu tous enſemble. Mais vous avez mieux aimé, chez je ne ſçai qui, des huitres, des viandes exquiſes *, des poiſſons rares, & des danſes Eſpagnoles. Je ſçaurai vous en punir ; je ne vous dis pas comment. Vous m'avez bien mor-

* Le texte dit, des freſſures de porc.

tifié ; vous vous êtes fait à vous-même plus de tort que vous ne penſez : au moins, vous ne m'en pouviez aſſurément faire davantage, ni en vérité à vous non plus. Que nous euſſions badiné, plaiſanté, moraliſé ! Vous trouverez ailleurs des repas plus magnifiques : mais n'en cherchez point où regnent davantage la joye, la propreté, la liberté. Faites-en l'épreuve : & après cela, ſi vous ne quittez toute autre table pour la mienne, je conſens que vous quittiez la mienne pour toute autre. Adieu.

LETTRE XVI.

A Euricius.

JE chériſſois déja Pompée Saturnin : je parle de notre ami. Je vantois ſon eſprit, même avant que j'en connuſſe bien la fécondité, le tour, l'étenduë. Aujourd'hui j'en ſuis tout rempli. Il me ſuit par tout ; il m'occupe tout entier. Je l'ai oui plaider avec autant de vivacité que de force ; & je ne l'ai trouvé ni moins juſte ni moins fleuri dans ſes repliques imprévûes, que dans ſes diſcours étudiés. Son ſtile eſt ſoutenu par tout de

réflexions ſolides : ſa compoſition eſt belle & majeſtueuſe : ſes expreſſions harmonieuſes & marquées au coin de l'antiquité. Toutes ces beautés qui vous tranſportent quand la déclamation les anime, vous charment encore, lorſque vous les retrouvez ſans vie ſur le papier. Vous ſerez de mon avis, dès que vous aurez jetté les yeux ſur ſes piéces d'Eloquence. Vous n'héſiterez pas à les comparer aux plus belles que les Anciens nous ont laiſſées ; & vous avouerez qu'il égale ſes modéles. Mais vous ſerez encore plus content de lui, ſi vous liſez ſes hiſtoires. Ses narrations vous paroîtront tout à la fois ſerrées, claires, coulantes, lumineuſes, & même ſublimes. Il n'a pas moins de force dans ſes harangues, que dans ſes plaidoyers : mais il y eſt plus concis, plus ramaſſé, plus preſſant. Ce n'eſt pas tout : il fait des vers, qui valent ceux de Catulle ou de Calvus que j'aime tant. Quel agrément, quelle douceur, quel ſel, quelle tendreſſe ! Il en méle quelquefois exprès de plus lâches, de plus négligés, de plus durs ; & cela, Catulle ou Calvus ne le font pas mieux. Ces jours paſſés, il me lût des Lettres qu'il diſoit être de ſa femme. Je crus lire Plaute ou Terence en Proſe. Pour moi, ſoit qu'il ſoit l'auteur de ces Lettres, qu'il ne veut

pas reconnoître ; soit que sa femme, à qui il les donne, les ait écrites : je le trouve également estimable d'avoir sçû les composer lui-même, ou d'en avoir si bien appris l'art à sa femme, qui n'étoit encore qu'un enfant lorsqu'il l'épousa. Je ne le quitte donc plus. Je le lis à toute heure, avant que de prendre la plume, quand je la quitte, quand je me délasse : & je crois en vérité le lire toûjours pour la premiere fois. Croyez-moi, faites-en autant ; & n'allez pas vous en dégoûter, parce qu'il est votre contemporain. Quoi! S'il avoit vécu parmi des gens que nous n'eussions jamais vû, nous courrions après ses Livres, nous rechercherions jusqu'à ses Portraits ; & quand nous l'avons au milieu de nous, nous n'aurons que du dégoût pour son mérite, à cause de la facilité que nous avons d'en jouir ? Les hommes selon moi ne font rien de plus indigne, rien de plus injuste, que de refuser leur admiration à un homme, parce qu'il n'est pas mort ; parce qu'il leur est permis, non-seulement de le louer, mais de le voir, de l'entendre, de l'entretenir, de l'embrasser, de l'aimer. Adieu.

LETTRE XVII.

A Cornelius Titianus.

IL reſte encore de l'honneur & de la probité parmi les hommes. Il s'en trouve dont l'amitié ſurvit à leurs amis. Titinius Capiton vient d'obtenir de l'Empereur la permiſſion d'élever une ſtatue dans la Place publique à Lucius Sillanus. Qu'il eſt glorieux d'employer à cet uſage ſa faveur, & d'eſſayer ſon crédit à illuſtrer la vertu des autres ! Véritablement Capiton eſt dans l'habitude d'honorer les grands hommes. Il eſt étonnant de voir, avec quelle affection, avec quel reſpect il conſerve dans ſa maiſon les Portraits des Brutus, des Caſſius, des Catons. Il ne s'en tient pas là. Il eſt peu de perſonnes diſtinguées, que ſes excellentes poëſies ne célébrent. Croyez-moi, l'on n'aime point tant le mérite d'autrui ſans en avoir beaucoup. On a fait juſtice à Sillanus : mais lorſque Capiton lui aſſure l'immortalité, il ſe la donne à lui-même. Il n'eſt pas ſelon moi plus glorieux de mériter une ſtatue dans Rome, que de la faire dreſſer à celui qui la mérite. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Suetone.

VOUS m'écrivez qu'un songe vous effraye; que vous craignez qu'un accident fâcheux ne traverse le succès de votre plaidoyer. Vous me priez de faire remettre pour quelques jours la cause; ou du moins de la faire renvoyer à un autre jour, qu'à celui qui étoit marqué. Cela n'est pas aisé : j'y ferai pourtant de mon mieux; car

Le songe assez souvent est un avis des Dieux. *

Mais il n'est pas indifférent de sçavoir, si ordinairement vos songes disent vrai. Pour moi quand je me rappelle un songe que je fis, sur le point de plaider la cause de Julius Pastor, j'augure bien de celui qui vous fait tant de peur. Je rêvai que ma belle-mere à mes genoux me conjuroit avec les dernieres instances, de ne point plaider ce jour-là. J'étois fort jeune; il me falloit parler en quatre différens tribunaux. J'avois contre moi tout ce qui étoit de plus acrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit

* Vers d'Homere.

de sa faveur. Il n'y avoit pas une de ces circonstances, qui jointe à mon songe, ne dût me détourner de mon entreprise. Je plaidai pourtant, rassûré par cette reflexion, que

Défendre sa patrie est un très-bon augure. *

Ma parole que j'avois engagée me tenoit lieu de patrie, & même s'il est possible, de quelque chose de plus cher encore. Je m'en trouvai fort bien. C'est cette action qui la premiere me fit connoître, qui la premiere fit parler de moi dans le monde. Voyez donc si cet exemple ne vous engagera point à mieux augurer de votre songe; ou si vous trouvez plus de sûreté dans ce conseil des Sages, *Ne faites rien avec répugnance.* Mandez-le-moi. J'imaginerai quelque honnête prétexte. Je plaiderai pour vous faire obtenir de ne plaider que quand il vous plaira. Après tout, vous êtes dans une situation différente de celle où je me trouvois. L'audience des Centumvirs ne souffre point de remise. Celle où vous devez parler ne se remet pas aisément: mais enfin elle se peut remettre. Adieu.

* Vers d'Homere.

LETTRE XIX.

A Romanus.

NÉs dans un même lieu, instruits en même école, nous n'avons depuis notre enfance presque habité que la même maison. Votre pere étoit lié d'une étroite amitié avec ma mere, avec mon oncle, avec moi, autant que le pouvoit permettre la différence de nos âges. Que de raisons à la fois pour m'intéresser dans votre élévation, & pour y concourir! Il est certain que vous avez * cent mille sesterces de revenu, puisque vous êtes Décurion dans notre Province. Je veux achever ce qui vous manque, pour monter jusqu'à l'ordre des Chevaliers : & pour cela j'ai trois cens mille sesterces ** à votre service. Je vous prie de tout mon cœur de les accepter. Retranchez les protestations de votre reconnoissance : notre ancienne amitié m'en répond assez. Je ne veux pas même vous avertir de ce que je devrois vous recommander, si je n'étois persuadé que vous vous y porterez

* Environ 10000 livres de notre monnoye.

** Environ 300000 livres de notre monnoye.

harangues même que je lui oppose, étoient plus courtes, lorsqu'elles ont été prononcées. Je ne puis être de ce sentiment : je me fonde sur un bon nombre de harangues de divers Orateurs ; par exemple, sur celle de Ciceron pour Murena, pour Varenus. L'Orateur y traite quelque chef d'accusation si superficiellement, qu'il semble ne faire qu'y dénoncer les crimes, sans dessein d'en établir la preuve. De-là on doit juger qu'en prononçant, il s'étoit étendu sur bien des choses, qu'il a supprimées en écrivant. Il dit lui-même, que selon l'ancien usage, qui dans une cause ne donnoit qu'un Avocat à chaque Client, il plaida seul pour Cluentius, & pendant quatre Audiences pour Cornelius. Par-là, il fait assez entendre, que ce qu'il avoit été obligé d'étendre bien davantage en plaidant pendant plusieurs jours, il l'avoit depuis, en l'écrivant, à force de retrancher & de corriger, réduit dans un seul discours, long à la vérité, mais unique. Mais il y a bien de la différence entre la licence que l'action permet, & la justesse que la composition exige. C'est l'opinion de bien des gens, je le sçai. La mienne (peut-être que je me trompe), c'est qu'il se peut bien faire que ce qui a paru bon quand il a été déclamé, se trouve mau-

vais quand il eſt lû ; mais qu'il n'eſt pas poſſible que ce qui eſt bon quand on le lit, paroiſſe mauvais quand on le déclame. Car enfin la harangue ſur le papier eſt l'original & le modéle du diſcours qui doit être prononcé. De-là vient, que celles que nous avons ſe trouvent toutes pleines de ces figures, qui ont l'air ſi peu médité : je dis les harangues même que l'on ſçait n'avoir jamais été récitées. C'eſt ainſi que dans une des harangues contre Verrès, nous liſons : *Un Ouvrier .... comment s'appelloit-il ? Vous m'aidez fort à propos ; c'eſt Policlete.* On ne peut donc en diſconvenir : pour plaider parfaitement, il faut parfaitement écrire, & n'être point reſſerré dans un eſpace de temps trop court. Que ſi l'on vous y renferme, ce n'eſt plus la faute de l'Avocat, c'eſt celle du Juge. Les Loix s'expliquent en ma faveur : elles ne ſont point avares du temps pour l'Orateur. Ce n'eſt point la briéveté, mais l'attention à ne rien obmettre, qu'elles lui recommandent : & comment s'acquitter de ce devoir, ſi l'on ſe pique d'être court ? C'eſt tout ce qu'on pourroit faire dans les cauſes d'une très-petite importance. J'ajoûte ce que je tiens d'un long uſage, le plus ſûr de tous les Maîtres : J'ai ſouvent rempli les fonctions d'Avocat & de Juge ; on m'a conſulté

ſouvent; & j'ai toûjours éprouvé que celui-ci étoit frappé d'une raiſon, & celui-là d'une autre : que ce qui paroît un rien, avoit quelquefois de grandes ſuites. Les diſpoſitions de l'eſprit, les affections du cœur ſont ſi différentes dans les hommes, qu'il eſt ordinaire de les voir de différens avis ſur une queſtion que l'on vient d'agiter devant eux; & s'il leur arrive de s'accorder, c'eſt preſque toûjours par différens motifs. D'ailleurs, on s'entête de ce qu'on a ſoi-même penſé; & lorſque la raiſon qu'on a prévûe eſt propoſée par un autre, on y attache irrévocablement la déciſion. Il faut donc donner à chacun quelque choſe qui ſoit de ſa portée & de ſon goût. Un jour que Regulus & moi défendions le même Client, il me dit : *Vous vous imaginez qu'il faut tout relever, tout faire valoir dans une cauſe; moi, je prends d'abord mon ennemi à la gorge, je l'étrangle.* Il preſſe effectivement l'endroit qu'il ſaiſit : mais il ſe trompe ſouvent dans le choix qu'il fait. Ne pourroit-il point arriver, lui répondis-je, que vous priſſiez quelquefois le genou, la jambe, ou même le talon, pour la gorge? Moi, qui ne ſuis pas ſi sûr de ſaiſir la gorge, je ſaiſis tout ce qui ſe préſente, de peur de m'y tromper. Je mets tout en œuvre : je fais valoir ma cauſe, comme on

fait valoir une ferme. On n'en cultive pas ſeulement les vignes; on y prend ſoin des moindres arbriſſeaux, on en laboure les terres. Dans ces terres, on ne ſe contente pas de ſemer du froment; on y ſeme de l'orge, des fêves, & de toute ſorte d'autres légumes. Je jette auſſi à pleines mains dans ma cauſe des faits, des raiſonnemens de toute eſpéce, pour en recueillir ce qui pourra venir à bien. Il n'y a pas plus de fonds à faire ſur la certitude des jugemens, que ſur la conſtance des ſaiſons, & ſur la fertilité des terres. Je me ſouviens toûjours qu'Eupolis, dans une de ſes Comédies, donne cette louange à Periclès:

La Déeſſe des Orateurs
Sur ſes lévres fait ſa demeure;
Et par lui laiſſe dans les cœurs
L'aiguillon, dont un autre à peine les effleure.

Mais ſans cette heureuſe abondance qui me charme, Periclès eût-il exercé cet empire ſouverain ſur les cœurs, ſoit par la rapidité, ſoit par la briéveté de ſon diſcours (car il ne faut pas les confondre), ou par toutes les deux enſemble? Plaire & convaincre, s'inſinuer dans les eſprits & s'en rendre maître, ce n'eſt pas

l'ouvrage d'une parole & d'un moment. Mais comment y laisser l'aiguillon, si l'on pique sans enfoncer? Un autre Poëte Comique *, lorsqu'il parle du même Orateur, dit :

Il tonnoit, foudroyoit, & renversoit la Grece.

Quand il faut mêler le feu des éclairs aux éclats du tonnerre, ébranler, renverser, détruire; il n'appartient pas à un discours concis & serré, de faire comparaison avec un discours soutenu, majestueux, & sublime. Il y a pourtant une juste mesure, je l'avoue. Mais à votre avis, celui qui ne la remplit pas, est-il plus estimable que celui qui la passe? Vaut-il mieux ne pas dire assez, que de trop dire? On reproche tous les jours à cet Orateur d'être stérile & languissant; on reproche à cet autre d'être fertile & vif à l'excès. On dit de celui-ci qu'il s'emporte au-delà de son sujet; on dit de celui-là qu'il n'y peut atteindre. Tous deux péchent également; mais l'un a trop de force, & l'autre en manque. Si cette fécondité ne marque pas tant de justesse, elle marque en récompense beaucoup plus d'étendue dans l'esprit. Quand je parle ainsi, je n'approuve pas ce discoureur sans fin, que peint Homere; mais plûtôt celui dont

* Aristophane.

les paroles ſe précipitent en abondance,

Telles qu'en plein hyver on voit tomber la neige.

Ce n'eſt pas que je n'aye tout le goût imaginable pour l'autre,

Qui, concis dans ſon ſtile, eſt énergique & vif.

Mais vous en remettez-vous à mon choix ? Je me déclarerai pour cette profuſion de paroles, qui tombent comme la neige en hyver; je veux dire, pour cette éloquence impétueuſe, abondante, étendue. En un mot, c'eſt elle qui me paroît toute céleſte & preſque divine. Mais, dites-vous, un diſcours moins long plaît davantage à la plûpart des Auditeurs; dites aux pareſſeux, dont il ſeroit ridicule de prendre pour regle la délicateſſe & l'indolence. Si vous les conſultez, non-ſeulement vous parlerez peu, mais vous ne parlerez point. Voilà mon ſentiment, que j'offre d'abandonner pour le vôtre. Toute la faveur que je vous demande, ſi vous me condamnez, c'eſt de m'en expliquer les raiſons. Ce n'eſt pas que je ne ſçache quelle ſoumiſſion je dois à votre autorité : mais dans une occaſion de cette importance, il eſt encore plus sûr de déférer à la raiſon. Quand même je ne me ſerois point trompé, ne laiſſez pas de me l'écrire, en auſſi peu de mots qu'il vous

plaira. Cela me fortifiera toûjours dans mon opinion. Que si je suis dans l'erreur, prenez la peine de m'en convaincre, & de n'y pas épargner le papier. N'est-ce point vous corrompre, que de vous en quitter pour une petite Lettre, si vous m'êtes favorable; & d'en exiger de vous une longue, si vous m'êtes contraire? Adieu.

LETTRE XXI.

A Plinius Paternus.

JE ne me fie pas moins à vos yeux qu'à votre discernement. Non que je vous croye fort habile (car il ne faut pas vous donner de vanité), mais je crois que vous l'êtes autant que moi; c'est encore beaucoup dire. Raillerie à part, les Esclaves que vous m'avez fait acheter, me paroissent d'assez bonne mine. Il ne reste qu'à sçavoir s'ils sont de bonnes mœurs; & c'est de quoi il vaut mieux se rapporter à leur réputation qu'à leur phisionomie. Adieu.



LETTRE XXII.

A Catilius Severus.

UN accident fâcheux me retient depuis long-temps à Rome. La longue & opiniâtre maladie de Titus Ariston, pour qui je n'ai pas moins d'admiration que de tendresse, me jette dans un trouble étrange. Rien ne surpasse sa sagesse, son intégrité, son sçavoir; & je m'imagine voir expirer avec lui les Sciences, les Arts, & les Belles-lettres. Egalement versé dans le Droit Public & dans le Droit Particulier, il a toûjours en main les maximes, les exemples, l'histoire de l'antiquité la plus éloignée. Voulez-vous apprendre quelque chose que vous ignoriez? à coup sûr adressez-vous à lui. C'est pour moi un trésor, où je trouve toûjours tout ce qui me manque. Quelle sincérité dans ses discours! De quel poids ne sont-ils pas! Que de modestie dans sa lenteur à se déterminer! Cet homme, qui du premier coup d'œil découvre la vérité que vous cherchez, ne laisse pas d'hésiter fort souvent, combattu par les raisons opposées, que son vaste génie va

reprendre jusques dans leur principe. Il voit, il examine, il décide. Vous vanterai-je la frugalité de sa table, la simplicité de ses habits ? Je vous l'avoue, je n'entre iamais dans sa chambre, je ne jette jamais les yeux sur son lit, que je ne croye revoir les mœurs de nos Peres. Il rehausse cette simplicité par une grandeur d'ame, qui n'accorde rien à l'ostentation, qui donne tout au secret témoignage de la conscience, & n'attache point la récompense d'une bonne action, aux louanges qu'elle s'attire, mais à la seule satisfaction intérieure qui la suit. En un mot, il n'est pas aisé de trouver ; même entre nos Philosophes déclarés, quelqu'un digne de lui être comparé. Vous ne le voyez point courir d'école en école, pour nourrir par de longues disputes l'oisiveté des autres & la sienne. Les affaires, le Barreau l'occupent tout entier. Il plaide pour l'un; il donne des conseils à l'autre : & malgré tant de soins, il pratique si bien les leçons de la Philosophie, qu'aucun de ceux qui en font profession publique ne lui peut disputer la gloire de la modestie, de la bonté, de la justice, de la magnanimité. Vous seriez surpris de voir avec quelle patience il supporte la maladie, comment il lutte contre la douleur, comment il résiste à la soif, avec quelle

tranquillité

tranquillité il souffre les plus cruelles ardeurs de la fiévre. Ces jours passés il nous fit appeller quelques - uns de ses plus intimes amis & moi. Il nous pria de consulter sérieusement ses Médecins, & nous dit, qu'il vouloit prendre son parti : quitter au plûtôt une vie douloureuse, si la maladie étoit incurable; attendre patiemment la guérison, si elle pouvoit venir avec le temps. Qu'il ne se défendoit point, d'être sensible aux prieres de sa femme, aux larmes de sa fille & à l'inquiétude de ses amis; qu'il vouloit bien ne pas trahir leurs espérances, par une mort volontaire, pourvû qu'elles ne fussent pas une illusion de leur tendresse. Voilà ce que je crois aussi difficile dans l'exécution, que grand dans le dessein. Vous trouverez assez de gens, qui ont la force de courir sans réflexion & en aveugles à la mort. Mais il n'appartient qu'aux ames héroïques, de peser la mort & la vie ; & de se déterminer entre l'une ou l'autre, selon qu'une sérieuse raison fait pencher la balance. Les Médecins nous font tout espérer. Il reste, qu'une divinité secourable favorise leurs soins, & me délivre de cette mortelle inquiétude. Aussi-tôt l'on me verra voler à ma maison de Laurentin, avec impatience de reprendre mon porte-feuilles & mes li-

vres, & de me plonger dans une ſçavante oiſiveté. En l'état où je ſuis, tout occupé de mon ami tant que je le vois; inquiet dès que je le perds de vûe, il ne m'eſt pas poſſible ni de lire, ni d'écrire. Vous voilà informé de mes allarmes, de mes vœux, de mes deſſeins. Apprenez-moi à votre tour, mais d'un ſtile moins triſte, ce que vous avez fait, ce que vous faites, & ce que vous vous propoſez de faire. Ce ne ſera pas un petit ſoulagement à ma peine, de ſçavoir que vous n'avez rien qui vous en faſſe.

LETTRE XXIII.

A Pompée Falcon.

VOUS me demandez, s'il vous convient de plaider pendant que vous êtes Tribun. Pour ſe bien déterminer, il eſt bon de ſçavoir quelle idée vous vous faites de cette dignité. Ne la regardez-vous que comme un phantôme d'honneur, comme un vain titre? Ou la croyez-vous une puiſſance ſacrée, une autorité reſpectable à tout le monde, même à celui qui en eſt revêtu? Pour moi, tant que j'ai exercé cette charge, je me ſuis

trompé peut-être, par l'opinion d'être devenu un homme d'importance : mais comme si cette opinion eût été vraie, je ne me suis chargé d'aucune cause. Je me faisois sur cela plus d'une peine. Je croyois qu'il étoit contre la bienséance que le Magistrat, à qui la premiére place est dûe en tout lieu, devant qui tout le monde devoit être debout, se tînt lui-même debout, pendant que tout le monde seroit assis; que lui, qui a droit d'imposer silence à qui il lui plaît, fût obligé de se taire quand il plaît à l'horloge; que lui, qu'il n'est pas permis d'interrompre, fût exposé à s'entendre dire des injures, traité de lâche s'il les souffre, de superbe s'il s'en venge. J'y voyois un autre embarras. Que faire, si l'une des parties venoit à réclamer ma protection ? Aurois-je usé de mon pouvoir ? Serois-je demeuré muet, sans action ? Et, comme si je me fusse dégradé moi-même, me serois-je réduit à la condition d'un simple particulier ? J'ai donc mieux aimé être le Tribun de tous nos Citoyens, que l'Avocat de quelques-uns. Pour vous, je vous le répéte, tout dépend de sçavoir ce que vous pensez du rang que vous tenez, quel rôle vous avez résolu de choisir, & de ne pas oublier qu'un homme sage le doit prendre tel qu'il le puisse soutenir jusqu'au bout. Adieu.

LETTRE XXIV.

A Bebius.

SUETONE, qui loge avec moi, a dessein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut. C'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre imprudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chere), tente mon ami par plus d'un endroit. Son peu de distance de Rome ; la commodité des chemins ; la médiocrité des bâtimens ; les dépendances, plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot, il ne faut à ces Messieurs les Sçavans, absorbés comme lui dans l'étude, que le terrain nécessaire pour délasser leur esprit & réjouir leurs yeux : il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connoître tous les seps, que des arbres dont ils sçachent le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, & toutes celles que lui & moi vous aurons, s'il achete, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu.



LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE SECOND.

LETTRE PREMIERE.

A Voconius Romanus.

La pompe funébre de Virginius Rufus, également distingué par son mérite & par sa fortune, vient de donner aux Romains un specta-

cle des plus beaux & des plus mémorables, qu'ils ayent eu depuis long-temps. Il a joui trente années de sa gloire. Il a eu le plaisir de lire des Poëmes & des Histoires à sa louange, & de se voir revivre avant que de mourir. Trois fois Consul, il se vit élevé au plus haut rang où pouvoit monter un particulier qui n'avoit pas voulu être Souverain. Suspect, ou même odieux par ses vertus aux Empereurs, il s'étoit sauvé de leur jalousie & de leur haine; & mourant, il a eu la satisfaction de laisser la République entre les mains du meilleur de tous les Princes, & qui d'ailleurs l'honoroit d'une amitié particuliere. Il semble que les Destins eussent réservé un si grand Empereur, pour faire les honneurs des funérailles d'un si grand homme *. Il a vécu quatre-vingt-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. Sa santé fut parfaite; & il n'eût d'autre incommodité, qu'un tremblement de mains sans aucune douleur. Il est vrai que sa mort a été longue & douloureuse : mais cela même n'a fait que rehausser sa gloire. Comme il exerçoit sa voix pour se préparer à remercier publiquement l'Empereur, du Consulat où il

* J'ai suivi la leçon qui dit, *reservatum*, & non celle qui porte *reservatus*, & qui ne m'a pas paru si belle.

l'avoit élevé ; un livre assez grand qu'il tenoit, échape par son propre poids à un homme de cet âge, & qui étoit debout. Il veut le retenir, & se presse de le ramasser ; le plancher étoit glissant, le pied lui manque : il tombe & se rompt une cuisse. Elle fut si mal remise, que les os ne purent reprendre, la vieillesse s'opposant aux efforts de la nature. Les obséques que l'on vient de faire répandent un nouvel éclat sur l'Empereur, sur notre siécle, sur le Barreau même. Corneille Tacite Consul, a prononcé l'Oraison funébre. La fortune, toujours fidelle à Virginius, gardoit pour derniére grace, un tel Orateur à de telles vertus. Quoiqu'il soit mort chargé d'années, comblé d'honneurs, même de ceux qu'il a refusés ; nous n'en devons pas moins regretter ce modéle des anciennes mœurs. Mais personne ne le doit plus que moi, qui ne l'aimois, qui ne l'admirois pas moins dans le commerce familier, que dans les emplois publics. Nous étions originaires du même pays. Nous étions nés dans des villes voisines l'une de l'autre. Nos terres se touchoient. Il m'avoit été laissé pour Tuteur, & avoit eu pour moi la tendresse d'un pere. Je n'ai point obtenu de charge, qu'il ne l'ait briguée publiquement pour moi ; & qu'il n'ait accouru du

fond de sa retraite pour m'appuyer de sa présence & de son crédit, quoique depuis long-temps il eut renoncé à ces sortes de devoirs. Enfin le jour que les Prêtres ont coutume de nommer ceux qu'ils croyent les plus dignes du sacerdoce, jamais il ne manqua de me donner son suffrage. Cette vive affection ne se démentit point pendant sa derniere maladie. Dans la crainte d'être élu l'un des cinq Commissaires, que le Sénat a chargé du soin de retrancher les dépenses publiques; il me choisit à l'âge où vous me voyez, pour porter ses excuses, par préférence à tant d'amis & vieux & Consulaires. Mais de quelles paroles obligeantes n'accompagna-t-il point cette faveur ? *Quand j'aurois un fils*, dit-il, *je vous préférerois encore à lui*. Jugez si j'ai raison de verser dans votre sein les larmes que je donne à sa mort; & de les verser comme si je n'avois pas dû m'y attendre : quoiqu'il ne soit peut-être pas trop permis de la pleurer, ou d'appeller mort le passage qu'il a fait d'une vie courte, à une vie qui ne finira jamais. Car enfin il vit, & ne cessera plus de vivre; jamais si présent à l'esprit des hommes, jamais plus mêlé dans leurs discours, que depuis qu'il ne paroît plus à leurs yeux. J'avois mille autres choses à vous mander. Mais mon esprit ne peut se détacher de Virginius; je

ne puis penser qu'à Virginius ; son idée me revient sans cesse. Je crois l'entendre, l'entretetenir, l'embrasser. Nous avons & nous aurons peut-être encore des Citoyens, qui sçauront atteindre à ses vertus : mais je ne crois pas qu'aucun arrive jamais au comble de sa gloire. Adieu.

LETTRE II.

A Paulin.

JE suis en colere, & tout de bon. Je n'ai pas encore trop bien démêlé si c'est avec raison. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que je suis fort en colere. Vous sçavez que l'amour est quelquefois injuste, souvent emporté, toujours querelleur. Mon chagrin est très-grand ; peut-être n'est-il pas trop juste : mais je ne me fâche ni plus ni moins, que s'il étoit aussi juste que grand. Quoi ! si longtemps sans me donner de vos nouvelles ! Je ne sache plus qu'un moyen de m'appaiser. C'est de m'écrire à l'avenir fort souvent, & de très-longues lettres. Je ne reçois que cette seule excuse. Je traiterai toutes les autres de chansons. Je ne me payerai pas de toutes ces défaites, *Je n'é-*

rois point à Rome ; j'étois accablé d'affaires. Car pour l'excuse, *j'étois malade*, aux Dieux ne plaise que vous puissiez vous en servir ! Moi je me partage ici entre l'étude & la paresse, enfans de l'oisiveté.

LETTRE III.

A Nepos.

LA Renommée publioit des merveilles d'Iséus avant qu'il parût ; & la Renommée n'en disoit pas encore assez. Rien n'égale la facilité, la variété, la richesse de ses expressions. Jamais il ne se prépare, & il parle toujours en homme préparé. Il se sert de la langue Grecque, ou plutôt de l'Attique. Ses exordes sont polis, déliés, insinuans, quelquefois nobles & majestueux. Il demande plusieurs sujets de problêmes. Il en laisse le choix aux auditeurs, & prend le parti qu'il leur plaît. Il se leve, il se compose, il commence, tout se trouve sous sa main. Ses pensées sont profondes ; les paroles (mais quelles paroles !) les plus propres & les plus choisies, semblent courir & voler au-devant de ses pensées. Il paroît, dans

ses discours les moins étudiés, qu'il a lu beaucoup, & beaucoup composé. Il entre avec dignité dans son sujet; il narre avec clarté; il presse vivement; il récapitule avec force, & seme par-tout des fleurs. En un mot il instruit, il plaît, il remue, & (ce que vous aurez peine à croire) il ramene sans cesse de courtes réflexions, & des raisonnements si justes & si serrés, que même la plume à la main, on auroit peine à leur donner plus d'agrément & plus d'énergie. Sa mémoire est un prodige. Il reprend dès le commencement un discours fait sur le champ, & n'y manque pas d'un mot. L'étude & l'exercice lui ont acquis ce merveilleux talent. Car ce qu'il fait, ce qu'il entend, ce qu'il dit, tout se rapporte là. Il passe soixante ans, & il s'exerce encore dans les Ecoles. C'est chez des hommes de son caractere, que l'on trouve de la bonté, de la franchise, de la droiture dans toute sa pureté. Nous autres qui passons notre vie dans les contestations réelles & sérieuses, & dans le tumulte du Barreau, nous apprenons, même contre notre intention, plus de chicane que nous ne voulons. Les Ecoles au contraire, où tout n'est que fiction, que fable, ne nous offrent aussi que des sujets où l'imagination se joue, où l'esprit s'amuse innocemment, sur-tout lorsque

l'on eſt déja ſur l'âge. Car quel plaiſir plus innocent pour la vieilleſſe, que ce qui fait le plus doux amuſement d'une jeuneſſe réglée ? Je ne crois donc pas ſeulement Iſéus le plus éloquent, mais encore le plus heureux homme du monde ; & je vous crois le plus inſenſible, ſi vous ne mourez d'envie de le connoître. Quand d'autres affaires, quand l'impatience de me voir ne vous appelleroient pas ici, vous y devriez voler pour l'entendre. N'avez-vous jamais lu, qu'un Citoyen de Cadix, charmé de la réputation & de la gloire de Tite-Live, vint des extrémités du monde pour le voir, le vit, & s'en retourna. Il faut être ſans goût, ſans littérature, ſans émulation (peu s'en faut que je ne diſe ſans honneur), pour n'être pas piqué de cette curioſité, la plus agréable, la plus belle, la plus digne d'un honnête homme. Vous me direz peut-être, je lis ici des ouvrages où l'on ne trouve pas moins d'éloquence. Je le veux : mais vous les lirez toujours quand il vous plaira ; vous ne pourrez pas toujours entendre ce grand homme. Ignorez-vous d'ailleurs que la prononciation fait bien d'autres impreſſions, & bien plus profondes ? Quelque vivacité qu'il y ait dans ce que vous liſez, ne comptez point qu'il pénétre auſſi avant que les traits que l'Orateur

enfonce par le geste, par la voix, & par tous les autres accompagnemens de la déclamation ; si vous n'êtes homme à traiter de fable, ce que l'on raconte d'Eschine. Un jour qu'il lisoit à Rhodes la Harangue que Demosthene avoit faite contre lui, les Auditeurs charmés applaudissoient. *Que seroit-ce donc* (s'écria-t-il) *si vous eussiez entendu cette bête féroce elle-même ?* Cependant Eschine, selon Demosthene, avoit la déclamation très-véhémente ; & ce même Eschine avouoit que Demosthene avoit infiniment mieux prononcé que lui. Où tendent tous ces raisonnemens ? A vous obliger d'entendre Iséus, quand ce ne seroit que pour dire que vous l'avez entendu. Adieu.

LETTRE IV.

A Calvine.

SI votre pere avoit laissé plusieurs créanciers, ou même un seul à qui il dût plus qu'à moi, vous auriez raison de délibérer si vous accepteriez une succession onéreuse, je ne dis pas à une femme seulement, je dis même à un homme. Mais vous avez satisfait tous les au-

tres créanciers plus fâcheux, ou plus vigilans que moi. Les égards que demandoit notre alliance m'ont retenu. Je suis resté seul & le dernier. J'ai contribué cent mille sesterces * pour votre dot, outre la somme que votre pere promit en quelque façon sur mon bien (car c'étoit moi proprement qui la devois payer). Ainsi ma conduite passée vous répond de moi. Vous pouvez hardiment épargner à votre pere, la honte de n'avoir point d'héritier. Mais pour donner à mes avis toute la vertu que les effets donnent aux paroles, je vous envoye une quittance générale de tout ce que me doit la succession. N'appréhendez point qu'une telle donation me soit à charge ; qu'elle ne vous fasse point de peine. Il est vrai, j'ai un bien médiocre ; mon rang exige de la dépense ; & mon revenu, par la nature de mes terres, est aussi casuel que modique. Ce qui me manque de ce côté-là, je le retrouve dans la frugalité, la source la plus assurée de mes libéralités. Je sçai bien pourtant, qu'il ne faut pas y puiser jusqu'à la tarir ; mais je garde cette précaution pour d'autres que vous. Je suis sûr qu'avec une amie de votre caractere, à quelque excès que je porte mes bienfaits, la raison les justifiera toujours. Adieu.

* Environ 10000 livres de notre monnoye

LETTRE V.

A Lupercus.

JE vous envoye une piéce que vous m'avez demandée plus d'une fois, & que je vous ai souvent promise. Vous n'en recevrez pourtant aujourd'hui qu'une partie : l'autre est encore sous la lime. Cependant j'ai cru que je ne ferois pas mal de mettre sous la vôtre ce qui me paroissoit déja de plus achevé. Lisez, je vous prie, avec la même application que j'ai composé. Il n'est encore sorti de mes mains rien qui ait dû m'intéresser davantage. On n'avoit à juger dans mes autres discours, que de mon zéle & de ma fidélité à remplir mon ministere : ici l'on jugera de l'amour que j'ai pour la Patrie. Je ne pouvois manquer d'être long, emporté par le plaisir d'en relever jusqu'aux moindres avantages, de la justifier des plus petits reproches, & de mettre sa gloire dans tout son jour. Coupez pourtant ; taillez à votre gré. Car toutes les fois que je fais réflexion sur le dégoût, & sur la délicatesse de nos Lecteurs, je conçois qu'il est très-prudent de donner à

un livre jufqu'au mérite du petit volume. Cependant je ne m'abandonne pas fi fort à votre févérité, que je ne lui demande quartier pour les jeux d'efprit qui ont pû m'échapper. Il faut bien donner quelque chofe au goût des jeunes gens, fur-tout lorfque le fujet n'y répugne pas. Dans ces fortes d'ouvrages, il eft permis de prêter aux defcriptions des lieux qui reviennent fouvent, non-feulement les ornemens de l'Hiftoire, mais peut-être encore les embelliffemens de la Poëfie. Que fi quelqu'un croit que je me fuis fur cela plus égayé que ne le permettoit le férieux de mon fujet, les autres endroits de mon difcours demanderont grace à ce cenfeur chagrin. J'ai, par la variété de mon ftile, tâché de fatisfaire les différentes inclinations des Lecteurs. Ainfi dans la crainte que l'endroit qui plaît à l'un ne déplaife à l'autre, je me flatte de l'efpérance, que cette variété même fauvera le corps entier de l'ouvrage. Quand nous fommes à table, nous ne touchons pas à tous les mets : nous loüons pourtant tout le repas; & ce qui n'eft pas de notre goût ne fait point de tort à ce qui en eft. Non que je prétende avoir atteint au dégré de perfection dont je parle : je veux feulement vous faire entendre que j'y vifois. Peut-être même n'aurai-je pas perdu ma pei-

ne, si vous prenez celle de retoucher ce que je vous envoye, & ce que je vous envoyerai bien-tôt. Vous direz, qu'il ne vous est pas possible de vous déterminer sans voir toute la piéce. Je l'avoue. Cependant vous vous familiariserez toujours avec ces morceaux; & vous y trouverez quelque endroit, qui peut souffrir une critique détachée. Que l'on vous présente une tête, ou quelqu'autre partie d'une statue; vous ne pourrez pas dire, si les proportions sont bien gardées; vous ne laisserez pas de juger, si cette partie est parfaite. Et par quel autre motif va-t-on lire de maison en maison les commencemens d'un ouvrage, sinon parce que l'on est persuadé, qu'ils peuvent avoir leur beauté, indépendamment du reste? Je m'apperçois que le plaisir de vous entretenir m'a mené loin. Je finis. Il sied trop mal à un homme, qui blâme même les longues harangues, de faire de longues Lettres. Adieu.



LETTRE VI.

A Avitus.

IL ſaudroit reprendre trop loin une Hiſtoire d'ailleurs inutile, pour vous dire, comment malgré mon humeur réſervée, je me ſuis trouvé à ſouper chez un homme, ſelon lui magnifique & œconome : ſelon moi ſomptueux & meſquin tout à la fois. On ſervoit pour lui & pour un petit nombre de conviés des mets excellens : l'on ne ſervoit pour les autres, que des viandes communes & de mauvais ragoûts. Il y avoit trois ſortes de vins dans de petites bouteilles différentes, non pas pour en laiſſer le choix, mais pour l'ôter. Le premier étoit pour la bouche du maître de la maiſon, & pour nous qui étions aux premieres places. Le ſecond, pour les amis du ſecond rang (car il aime par étage). Le dernier, pour ſes affranchis, & pour les nôtres. Quelqu'un qui ſe trouva près de moi, me demanda, ſi j'approuvois l'ordonnance de ce repas. Je lui répondis que non. Et comment donc en uſez-vous, dit-il ? Je fais ſervir également tout le monde ; car j'aſſemble mes amis pour les régaler, non pour les offenſer

par des distinctions injurieuses. La différence du service ne distingue point ceux que ma table égale. Quoi, reprit-il! traitez-vous de même les affranchis ? Pourquoi non ? Dans ce moment je ne vois point en eux d'affranchis, je n'y vois plus que des convives. Cela vous coûte beaucoup, (ajoûta-t-il)? Point du tout. Quel secret avez-vous donc ? Quel secret ? C'est que dans ces occasions, je ne fais pas servir de mon vin ; mais du vin de mes affranchis. Refusez à l'excessive délicatesse ce qu'elle vous demande ; & il ne vous coûtera plus rien de traiter les autres comme vous. Il ne faut prendre que sur ce rafinement de bonne chere, & lui ôter ce qu'il a de trop. Une œconomie réglée par notre tempérance aura toujours meilleure grace, que celle qui sera fondée sur le mépris que nous faisons des autres. A quoi tend ce discours ? A instruire un jeune homme bien né comme vous, à le préserver d'une sorte de profusion énorme, & d'autant plus dangereuse, qu'elle se pare des dehors de l'œconomie. L'amitié que je vous ai voüée exige de moi, que toutes les fois qu'en mon chemin je rencontre quelque chose de semblable, je m'en serve pour vous avertir de ce qu'il faut éviter. N'oubliez donc jamais, que l'on ne peut avoir

trop d'horreur de ce monſtrueux mélange d'avarice & de prodigalité : & que ſi un ſeul de ces vices ſuffit, pour ternir la réputation de quelqu'un ; celui qui les raſſemble, ſe déshonore infiniment davantage. Adieu.

LETTRE VII.

A Macrin.

HIER le Sénat, ſur la propoſition qu'en fit l'Empereur, ordonna qu'il ſeroit élevé une Statue Triomphale à Veſtricius Spurinna ; non pas comme à tant d'autres, qui ne ſe ſont jamais trouvés à une bataille, qui n'ont jamais vu de camp, & qui n'ont jamais entendu la trompette qu'au milieu des ſpectacles ; mais comme à ceux pour qui leurs travaux, leurs exploits, & leur ſang la demandent. Spurinna, à la tête d'une Armée, a rétabli le Roi des Bructeres dans ſes Etats ; & ce qui eſt de toutes les victoires la plus glorieuſe, il n'a fait que paroître, pour dompter par la terreur de ſes armes une nation très-belliqueuſe. Mais au même temps que l'on a récompenſé le Heros, on a pris ſoin de conſoler le pere.

Spurinna en ſon abſence a perdu ſon fils Cottius, à qui l'on a auſſi décerné une ſtatue; diſtinction rarement accordée à un homme de cet âge. Les ſervices du pere l'avoient bien méritée: outre qu'une ſi grande playe demandoit un tel appareil. L'heureux naturel de Cottius faiſoit déja voir tant de vertus, que l'on ne pouvoit prendre trop de ſoin d'immortaliſer en quelque ſorte une vie ſi précieuſe, mais ſi courte. La pureté de ſes mœurs, ſoutenue d'un extérieur grave, imprimoit tant de reſpect, qu'il ne l'eût point cedé aux vieillards, à qui ce nouvel honneur l'a juſtement égalé. Cet honneur (ſi je ne me trompe) ne ſe bornera pas à la conſolation du pere, & à la gloire du fils. Il va faire naître une nouvelle émulation dans tous les cœurs. Les jeunes gens animés par l'eſpérance du même prix, vont ſe diſtinguer à l'envie dans l'exercice des vertus. Les gens de qualité s'empreſſeront d'élever des enfans; ou pour revivre en eux, s'ils les conſervent; ou pour être ſi glorieuſement conſolés, s'ils les perdent. Voilà ce qui m'engage à me réjouir avec le public, & plus encore avec moi-même, de la ſtatue dreſſée à Cottius. J'aimois ce jeune homme ſi accompli; & je l'aimois avec une ardeur, qui n'a rien d'égal, que le regret que je ſens de ſa perte. Je puis donc me

promettre beaucoup de ſatisfaction, à jetter les yeux de temps en temps ſur ſa ſtatue, à la regarder, à la conſidérer avec attention, à m'arrêter devant elle, à paſſer auprès d'elle. Si les Portraits des morts qui nous ont été chers adouciſſent notre douleur, lors même que nous ne les voyons que dans notre maiſon : quel charme pour nous de les rencontrer dans les places publiques ! Non - ſeulement ils nous remettent devant les yeux leur air & leurs traits ; mais ils nous rappellent toutes leurs vertus & toute leur gloire. Adieu.

LETTRE VIII.

A Caninius.

EST-CE l'étude ; eſt-ce la pêche ; eſt-ce la chaſſe ? ou les trois enſemble, qui vous amuſent ? car on peut prendre ces trois ſortes de plaiſirs dans notre charmante maiſon près du lac de Côme. Le lac vous fournit du poiſſon ; les bois qui l'environnent ſont pleins de bêtes fauves ; & la profonde tranquillité du lieu invite à l'étude. Mais ſoit que toutes ces choſes enſemble, ou quelqu'autre vous

occupent, je n'oserois dire que je vous porte envie. Je souffre pourtant avec beaucoup de peine qu'il ne me soit pas permis aussi-bien qu'à vous, de goûter ces innocens plaisirs, après lesquels je soupire, avec la même ardeur que le malade soupire après les bains, après le vin, après les eaux. Ne m'arrivera-t-il donc jamais, de rompre les nœuds qui m'attachent, puisque je ne puis les délier? Non, je n'ose m'en flatter. Chaque jour, nouveaux embarras viennent se joindre aux anciens. Une affaire n'est pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne que forment mes occupations, ne fait que s'allonger & s'appesantir. Adieu.

LETTRE IX.

A Apollinaire.

Les démarches que fait mon ami Sextus Euritius pour obtenir la charge de Tribun, me donnent une véritable inquiétude. Je ressens pour cet autre moi-même des agitations, qu'en pareille occasion je n'ai point senties pour moi. D'ailleurs, il me semble que mon honneur, mon crédit, & ma dignité sont

compromis. J'ai obtenu de l'Empereur pour Sextus une place dans le Sénat, & la charge de Queſteur. Il doit à mes ſollicitations la permiſſion de demander celle de Tribun. Si le Sénat la lui refuſe, j'ai peur que je ne paroiſſe avoir ſurpris le Prince. Je ne dois donc rien oublier pour faire en ſorte que le jugement public confirme l'opinion que, ſur ma parole, l'Empereur en a bien voulu concevoir. Quand une raiſon ſi preſſante me manqueroit, je n'aurois guére moins d'ardeur pour l'élevation de Sextus. C'eſt un jeune homme plein de probité, de ſageſſe, de ſçavoir, & de qui l'on ne peut dire trop de bien, ainſi que de toute ſa maiſon. Son pere Euritius Clarus s'eſt acquis une grande réputation. Il n'a pas moins de droiture que d'éloquence. Il excelle dans la profeſſion d'Avocat, dont il s'acquitte avec autant de modeſtie & de probité que de courage. Caïus Septitius ſon oncle eſt la vérité, la franchiſe, la candeur, la fidélité même. Ils m'aiment tous comme à l'envie, & tous également. Voici une occaſion, où je puis, en payant un ſeul, m'acquitter envers tous. J'employe donc tous mes amis. Je ſupplie, je brigue, je vais de maiſon en maiſon, je cours dans toutes les places publiques; & je n'oublie rien, pour voir juſqu'où peuvent aller

mon

mon crédit & la considération que l'on a pour moi. Partagez, s'il vous plaît, les soins & les mouvemens que je me donne; je vous le rendrai au premier ordre, que même je préviendrai. Je sçai combien de gens vous chérissent, vous honorent, vous font la cour. Laissez entrevoir seulement vos intentions; nous ne manquerons pas de personnes empressées à les seconder. Adieu.

LETTRE X.

A Octave.

N'ESTES-vous pas bien nonchalant, ou plutôt bien dur, peu s'en faut que je ne dise cruel, de tenir toujours dans l'obscurité de si excellentes Poësies? Combien de temps encore avez-vous résolu d'être l'ennemi de votre gloire & de notre plaisir? Laissez, laissez vos ouvrages courir le monde. Ne les resserrez pas dans des bornes plus étroites que celles de l'Empire Romain. L'idée qu'ils nous ont donnée n'est-elle pas assez grande, & notre curiosité assez vive, pour vous obliger à ne nous pas faire languir davantage? Quelques-uns de vos vers échappés mal-

gré vous, ont déja paru. Si vous ne prenez soin de les rappeller & de les rassembler, ces vagabonds sans aveu trouveront maître. Songez que nous sommes mortels, & qu'ils peuvent seuls vous assûrer l'immortalité. Tous les autres ouvrages des hommes ne résistent point au temps, & périssent comme eux. Vous m'allez dire, à votre ordinaire : C'est l'affaire de mes amis. Je souhaite de tout mon cœur, que vous ayez des amis assez fidéles, assez sçavans, assez laborieux pour vouloir se charger de cette entreprise, & pour la pouvoir soûtenir. Mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de sagesse à se promettre des autres ce que l'on se refuse à soi-même ? Ne parlons plus de publier : ce sera quand il vous plaira. Essayez du moins d'en avoir envie ; récitez-les ; & donnez-vous enfin la satisfaction, que je goûte par avance pour vous depuis si long-temps. Je me représente déja cette foule d'Auditeurs, ces transports d'admiration, ces applaudissemens, ce silence même, qui, lorsque je plaide, ou que je lis mes piéces, n'a guére moins de charmes pour moi, que les applaudissemens, quand il est causé par la seule attention, & par l'impatience d'entendre la suite. Ne dérobez plus à vos veilles par ce long retardement une récompense & si grande & si

sûre. A différer plus long-temps, vous ne gagnerez rien que le nom d'indolent, de pareſſeux, & peut-être de timide. Adieu.

LETTRE XI.

A Arrien.

VOus avez coûtume de montrer de la joye, lorſqu'il ſe paſſe dans le Sénat quelque choſe digne de cette auguſte Compagnie. L'amour du repos qui vous éloigne des affaires, ne bannit pas de votre cœur la paſſion que vous avez pour la gloire de l'Empire. Apprenez donc ce qui vient d'arriver. C'eſt un événement fameux par le rang de la perſonne, ſalutaire par la ſévérité de l'exemple, mémorable à jamais par ſon importance. Marius Priſcus Proconſul d'Afrique, accuſé par les Afriquains, ſe retranche à demander des Juges ordinaires, ſans propoſer aucune défenſe. Corneille Tacite & moi chargés par ordre du Sénat de la cauſe de ces Peuples, nous crûmes qu'il étoit de notre devoir de remontrer, que les crimes dont il s'agiſſoit étoient d'une énormité, qui ne permettoit pas de civiliſer l'affaire. On n'accuſoit pas Priſcus

de moins, que d'avoir vendu la condamnation, & même la vie des innocens. Catius Fronto supplia la Compagnie de vouloir bien que toute l'accusation fût renfermée dans le Péculat ; & cet homme très-sçavant dans l'art de tirer des larmes, fit joüer tous les ressors de la pitié. Grande contestation, grandes clameurs de part & d'autre. Selon les uns, la Loi assujettit le Sénat à juger lui-même. Selon les autres, elle lui laisse la liberté d'en user comme il croit convenir à la qualité des crimes. Enfin Julius Ferox Consul désigné, homme droit & integre, ouvre un troisiéme avis. Il veut que par provision l'on donne des Juges à Priscus sur le Péculat ; & qu'avant que de prononcer sur l'accusation capitale, ceux à qui il avoit vendu le sang des innocens soient appellés. Non-seulement cet avis l'emporta, mais il n'y en eut presque plus d'autre après tant de disputes ; & l'on éprouva, que si les premiers mouvemens de la prévention & de la pitié sont vifs & impétueux, la sagesse & la raison peu à peu les appaisent. De-là vient, que personne n'a le courage de proposer seul, ce qu'il osoit soûtenir par des cris confus avec la multitude. La vérité que l'on ne pouvoit découvrir, tant que l'on étoit envelopé dans la foule, se manifeste tout-

à-coup dès que l'on s'en tire. Enfin Vitellius Honoratus, & Flavius Martianus complices aſſignés comparurent. Le premier étoit accuſé d'avoir acheté trois cens mille ſeſterces * le baniſſement d'un Chevalier Romain, & la mort de ſept de ſes amis. Le ſecond en avoit donné ſept cens mille ** pour faire ſouffrir divers tourmens à un autre Chevalier Romain. Ce Chevalier avoit été d'abord condamné au foüet, de-là envoyé aux mines, & à la fin étranglé en priſon. Mais une mort favorable a dérobé Honoratus à la juſtice du Sénat. On amena donc Martianus ſans Priſcus. Tutius Cerealis homme Conſulaire demanda, que ſuivant le privilege des Sénateurs; Priſcus en fût averti : ſoit qu'il cherchât à lui attirer par-là ou plus de compaſſion, ou plus de haine : ſoit qu'il crut (ce qui me paroît plus vraiſemblable) que ſelon les regles de la Juſtice, dans un crime commun la défenſe ou la condamnation doivent être communes. L'affaire fut renvoyée à la premiere aſſemblée du Sénat, qui fut des plus auguſtes. Le Prince y préſidoit, il étoit Conſul. Nous entrions dans le mois

* Environ trente mille livres de notre monnoye.

** Environ ſoixante & dix mille livres de notre monnoye.

de Janvier, celui de tous qui rassemble à Rome le plus de monde, & particuliérement de Sénateurs. D'ailleurs l'importance de la cause, le bruit qu'elle avoit fait, & que tant de remises avoient redoublé, la curiosité naturelle à tous les hommes de voir de près les grands & rares événemens, avoient de toutes parts attiré le monde. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de crainte pour nous, qui devions porter la parole en une telle assemblée, & en présence de l'Empereur. J'ai plus d'une fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même, que je ne suis nulle part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit, comme si tout m'eût été inconnu. La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guéres moins que le reste. Je regardois dans la personne de Priscus, tantôt un Consulaire, tantôt un Septemvir, quelquefois un homme déchû de ces deux dignités. J'avois un véritable chagrin, d'accuser un malheureux déja condamné pour le Péculat. Si l'énormité de son crime parloit contre lui, la pitié qui suit ordinairement une premiere condamnation, parloit en sa faveur. Enfin je me rassurai, je commençai mon discours, & je reçûs autant d'applaudissemens, que j'avois eû de crainte. Je parlai près de cinq héures (car on me donna près d'une heure

& demie au de-là des trois & demie qui m'avoient été d'abord accordées.) Tout ce qui me paroiſſoit contraire & fâcheux quand j'avois à le dire, me devint favorable quand je le dis. Les bontés, les ſoins de l'Empereur pour moi, je n'oſerois dire ſes inquiétudes, allerent ſi loin, qu'il me fit avertir pluſieurs fois par un affranchi, que j'avois derriere moi, de ménager mes forces, & de ne pas oublier la foibleſſe de ma complexion. Claudius Marcellinus défendit Martien. Le Sénat ſe ſépara pour ſe raſſembler le lendemain : car il n'y avoit pas aſſez de temps pour achever un nouveau plaidoyer avant la nuit. Le jour d'après, Salvius Liberalis parla pour Marius. Cet Orateur a l'eſprit délié. Il eſt habile, très-véhément, & tout à la fois très-fleuri. Ce jour-là il déploya tous ſes talens. Corneille Tacite répondit avec beaucoup d'éloquence, & fit éclater ce grand, ce ſublime, qui regne dans ſes diſcours. Catius Fronto fit une très-belle replique pour Marius; & s'accommodant à ſon ſujet, il ſongea plus à fléchir les Juges qu'à juſtifier l'accuſé. La nuit ſurvint avant qu'il pût finir; & la plaidoyerie fut continuée au jour ſuivant, où l'on traita ce qui regardoit les preuves. C'étoit en vérité quelque choſe de fort beau, de fort digne de l'ancienne Rome, que de

voir le Sénat trois jours de ſuite aſſemblé ; trois jours de ſuite occupé, ne ſe ſéparer qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Conſul déſigné, homme d'un rare mérite, & très-zélé pour la vérité, opina le premier. Il fut d'avis de condamner Marius à porter au Tréſor Public les ſept cens mille ſeſterces * qu'il avoit reçûs, & de le bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus loin contre Martien, & fut d'avis de le bannir même d'Afrique. Il conclut, par propoſer au Sénat de déclarer que nous avions Tacite & moi fidélement & dignement rempli & ſon attente & notre miniſtere. Les Conſuls déſignés, & tous les Conſulaires qui parlerent enſuite, ſe rangerent à cet avis, juſqu'à ce que Pompéius Collega en ouvrit un autre. Le ſien fut de condamner Marius à porter au Tréſor Public les ſept cens mille ſeſterces, d'en demeurer à la condamnation qu'il avoit déja ſubie pour le Peculat, & d'envoyer en exil Martien pour cinq ans. Chaque opinion eut grand nombre de Partiſans ; & il y avoit bien de l'apparence, que la derniere, qui étoit la plus douce, l'emporteroit : car pluſieurs qui avoient ſuivi Cornutus, ſembloient le quitter, pour celui qui venoit d'opiner

* Environ ſoixante & dix mille livres de notre monnoye.

après eux. Enfin lorſqu'on vint à recueillir les voix, tous ceux qui ſe trouverent autour des Conſuls, commencerent à ſe déclarer pour Cornutus. Alors tout changea de face. Ceux qui donnoient lieu de croire qu'ils étoient de l'avis de Collega, repaſſerent tout à coup de l'autre côté, en ſorte que Collega ſe trouva preſque ſeul. Il exhala ſon chagrin en reproches amers contre ceux qui l'avoient engagé dans ce parti, principalement contre Regulus, qui n'avoit pas le courage de ſuivre un avis dont il étoit l'auteur. Vous connoiſſez le caractere de Regulus : c'eſt un eſprit ſi léger, qu'en un moment il paſſe de l'audace à la crainte. Voilà quel fut le dénouement de cette grande affaire. Il en reſte toutefois un chef, qui n'eſt pas de petite importance. C'eſt ce qui regarde Hoſtilius Firminus, Lieutenant de Marius Priſcus, qui, ſe trouvant fort impliqué dans cette accuſation, a eu de terribles aſſauts à ſoutenir. Il eſt chargé par les regiſtres de Martien, & par la harangue qu'il fit dans l'aſſemblée des habitans de Leptis, d'avoir rendu d'infâmes offices à Marius ; d'avoir exigé cinquante mille deniers * de Martianus, & reçû dix mille ſeſterces **, comme parfumeur de Ma-

* Environ vingt mille livres de notre monnoye.
** Environ mille livres de notre monnoye.

rius; qualité qui convenoit parfaitement à un homme qui eſt toujours ſi peigné, ſi raſé, ſi parfumé. Cornutus fut d'avis de renvoyer à la premiere Séance, ce chef qui regardoit Hoſtilius. Car alors ſoit hazard, ſoit remords, il étoit abſent. Vous voilà bien informé de ce qui ſe paſſe ici. Informez-moi à votre tour de ce que vous faites à votre campagne. Rendez-moi un compte exact de vos arbres, de vos vignes, de vos bleds, de vos troupeaux; & ſongez que ſi je ne reçois de vous une très-longue lettre, vous n'en aurez plus de moi que de très-courtes. Adieu.

LETTRE XII.

A Arrien.

JE ne ſçais ſi nous avons bien jugé ce dernier chef, qui nous reſtoit de l'affaire de Priſcus, comme je vous l'avois mandé; mais enfin nous l'avons jugé. Firminus comparut au Sénat, & ſe défendit en homme qui ſe voyoit déja convaincu. Les avis ſe partagerent entre les Conſuls déſignés. Cornutus opinoit à le chaſſer du Sénat; Acutius Nerva, ſeulement à lui donner l'excluſion dans la diſ-

tribution des Gouvernemens. Cette opinion prévalut comme la plus douce, quoiqu'elle ſoit en effet plus rigoureuſe que l'autre. Car enfin, qu'y a-t-il de plus cruel, que de ſe voir livré aux ſoins & aux travaux attachés à la dignité de Sénateur, ſans eſpérance de jouir jamais des honneurs qui en ſont la récompenſe ? Qu'y a-t-il de plus affreux à un homme flétri d'une telle tache, que de n'avoir pas la liberté de ſe cacher au fond d'une ſolitude ; mais d'être obligé de s'expoſer aux yeux de cette illuſtre Compagnie ? Que peut-on d'ailleurs imaginer de plus bizarre & de plus indigne, que de voir aſſis dans le Sénat, un homme que le Sénat a noté ? De voir un homme condamné, prendre place parmi ſes juges ? Un homme exclus du Proconſulat, pour avoir prévariqué dans ſa Lieutenance, juger lui-même les Proconſuls ? Enfin un concuſſionaire déclaré, prononcer ſur les concuſſions ? Mais ces réflexions n'ont pas touché le plus grand nombre ; car on ne peſe pas les voix, on les compte ; & il ne faut pas s'attendre à rien de mieux, dans ces ſortes d'aſſemblées, où il ne ſe trouve point de plus grand déſordre, que l'égalité du pouvoir. Chacun a la même autorité ; tous n'ont pas les mêmes lumiéres. Je me ſuis acquitté de ce que je vous

avois promis par ma derniere lettre : sa date me fait croire, que vous l'avez reçûe. Car je l'ai confiée à un Courier qui aura fait diligence, s'il n'a point rencontré d'obstacle sur son chemin. C'est à vous aujourd'hui à payer, & ma premiere & ma seconde Lettre, par d'autres aussi remplies, que le pays où vous êtes vous le peut permettre. Adieu.

LETTRE XIII.

A Priscus.

NOUS avons un plaisir égal, vous à me faire des graces, moi à les recevoir de vous. Deux motifs me déterminent donc à vous en demander une, que je souhaite avec passion. Vous êtes à la tête d'une puissante armée. Ce poste est une source de faveurs ; & le temps qu'il y a que vous l'occupez, vous a permis assez d'en combler vos amis. Honorez, je vous prie, les miens d'un regard favorable. Ils ne sont pas en grand nombre ; & puis quand cela seroit, vous n'en seriez que plus content. Mais je veux demander avec discrétion ; je ne parlerai que d'un ou de deux ; ou plutôt, je ne vous parlerai que

d'un. C'est Voconius Romanus. Son pere étoit d'une grande distinction dans l'Ordre des Chevaliers ; & son beau-pere, ou plutôt son second pere (car Voconius a succédé à son nom aussi-bien qu'à ses vertus), y acquit encore plus de considération. Sa mere étoit de l'une des meilleures maisons de l'Espagne de deçà l'Ebre. Vous sçavez quelle est la réputation de cette Province, quelle sévérité de mœurs y regne. Pour lui, la derniére charge par où il a passé, a été le Sacerdoce. Notre amitié a commencé avec nos études. Nous n'avions qu'une même maison, à la ville & à la campagne. Il entroit dans mes affaires comme dans mes plaisirs. Et où trouver aussi une affection plus sûre, & tout à la fois une compagnie plus agréable ? On ne peut exprimer le charme de sa conversation, la douceur de sa physionomie. Il a l'esprit élevé, délicat, doux, aisé, très-propre pour le Barreau. Vous ne lirez point ses Lettres, sans croire que les Muses elles-mêmes les ont dictées. Je l'aime plus encore que je ne vous le dis, & je ne l'aime pas pourtant plus qu'il ne m'aime. J'étois tout jeune aussi-bien que lui ; & déja, pour le servir, je cherchois avec empressement les occasions, que notre âge me pouvoit permettre. Je viens de lui obtenir le privilége, que donne le nombre de trois enfans.

Quoique l'Empereur ſe ſoit fait une loi de ne le donner que très-rarement, & avec beaucoup de circonſpection ; il a bien voulu me l'accorder auſſi agréablement que s'il l'avoit donné par choix. Je ne puis mieux ſoûtenir mes premiers bienfaits, que par de nouveaux ; principalement avec un homme, qui les reçoit d'une maniere qui ſeule pourroit ſuffire pour en mériter d'autres. Je vous ai dit quel eſt Romanus, ce que j'en ſçai, combien je l'aime. Faites-lui, je vous prie, toutes les graces que je puis attendre de votre inclination bienfaiſante, & de la ſituation où vous êtes. Je vous recommande ſurtout de l'aimer. Quelque bien que vous lui faſſiez, je n'en vois point de plus précieux pour lui que votre amitié. Dans le deſſein de vous apprendre combien il en eſt digne, je vous ai peint au naturel ſes inclinations, ſon eſprit, ſes mœurs & toute ſa conduite. Je redoublerois encore ici mes recommandations, ſi je ne ſçavois que vous n'aimez pas à vous faire prier long-temps, & que je ne vous ai déja que trop prié dans toute cette Lettre. Car c'eſt prier, & prier très-efficacement, que faire ſentir la juſtice de ſes prieres. Adieu.



LETTRE XIV.

A Maxime.

VOUS l'avez deviné : je commence à me laſſer des cauſes que je plaide devant les Centumvirs. La peine paſſe le plaiſir. La plûpart ſont peu importantes. Rarement s'en préſente-t-il une, qui par la qualité des perſonnes, ou par la grandeur du ſujet, attire l'attention. D'ailleurs il s'y trouve un très-petit nombre de dignes concurrens. Le reſte n'eſt qu'un amas de gens, dont l'audace fait tout le mérite, ou d'écoliers ſans talens & ſans nom. Ils ne viennent là que pour déclamer ; mais avec ſi peu de reſpect & de retenue, que ſelon moi notre ami Attilius a fort bien dit, que *les enfans commencent au Barreau par plaider devant les Centumvirs, comme au College par lire Homere ;* car dans l'un & dans l'autre, on commence par ce qu'il y a de plus difficile. Mais avant que je paruſſe dans le monde, les perſonnes déja avancées en âge plaidoient ces ſortes de cauſes, * & les

* Je hazarde ici la correction d'un mot du texte, qui me paroît alteré. Je lis *Iſtas ſolebant*

jeunes gens même les plus qualifiés n'étoient point admis à parler devant les Centumvirs, si quelque homme Consulaire ne les présentoit; tant on avoit alors de vénération pour de si nobles exercices. Aujourd'hui toutes les barrieres de la discrétion & de la pudeur rompues, laissent le champ ouvert à tout le monde. Ils n'attendent plus qu'on les présente, ils s'y jettent d'eux-mêmes. A leur suite marchent des auditeurs d'un semblable caractere, & que l'on achette à beaux deniers comptants. On fait sans honte son marché avec eux; ils s'assemblent dans le Palais; & on en fait une sale à manger, où l'Orateur regale & défraye; on les voit à ce prix courir d'une cause à l'autre. Delà on les a nommmés en Grec assez plaisamment, *gens gagés pour applaudir*; en Latin, *loüangeurs pour un repas*. Cette indignité caractérisée dans les deux langues s'établit de plus en plus. Hier (j'en fus témoin) deux de mes domestiques à peine sortis de l'Enfance, & chargés du soin d'annoncer ceux qui m'abordent, allerent bon gré malgré pour une somme très-modique * entonner des loüanges.

dicere, qui fait un sens parfait, au lieu de ... *Ista* qui le gâte.

* Le texte dit trois deniers qui valent environ vingt-quatre sols de notre monnoye.

Tant il en coûte pour être excellent Orateur. A ce prix il n'y a point de chaiſes & de bancs que vous ne rempliſſiez, point de lieux où vous ne mettiez les auditeurs en preſſe, point d'applaudiſſemens que vous n'excitiez, quand il plaît à celui qui regle ce beau concert, d'en faire le ſignal. Il faut bien un ſignal pour des gens qui n'entendent pas, & qui même n'écoutent point. Car la plûpart ne s'amuſent pas à écouter, & ce ſont ceux qui loüent le plus haut. S'il vous arrive jamais de paſſer près du palais, & que vous ſoyez curieux de ſçavoir comment parle chacun de nos Avocats; ſans vous donner la peine d'entrer, & de prêter votre attention, il vous ſera facile de le deviner. Voici une regle sûre. Celui qui reçoit plus d'applaudiſſemens, c'eſt celui qui en mérite le moins. Largius Licinius amena le premier cette mode. Mais il ſe contentoit de raſſembler lui-même ſes auditeurs. Je l'ai oüi dire à Quintilien mon maître. J'accompagnois, diſoit-il, Domitius Afer, qui plaidoit devant les Centumvirs avec gravité & d'un ton fort lent; c'étoit ſa maniere. Il entendit dans une chambre voiſine un bruit extraordinaire. Surpris, il ſe tût. Le ſilence ſuccéde, il reprend où il en eſt demeuré. Le bruit recommence, il s'arrête encore une fois. On ſe tait, il continue à parler, il

eſt encore interrompu. Enfin fatigué de ces clameurs, il demande qui eſt-ce donc qui plaide ? On lui répond que c'eſt Licinius. *Meſſieurs*, dit-il, *c'eſt fait de l'éloquence.* C'eſt aujourd'hui que cet art qui ne commençoit qu'à ſe perdre, lorſqu'Afer le croyoit déja perdu, eſt entierement éteint & anéanti. J'ai honte de vous dire avec quelles acclamations flateuſes ſont reçûs les plus mauvais diſcours, & les plus mollement prononcés. En vérité il ne manque à cette ſorte de ſimphonie, que des battemens de mains, ou plutôt que des cymbales & des tambours. Pour des hurlemens (un autre mot ſeroit trop doux), nous en avons de reſte ; & le Barreau retentit de ces acclamations, indignes du Théâtre même. Mon âge pourtant, & l'intérêt de mes amis, m'arrêtent encore. Je crains que l'on ne me ſoupçonne, de ne pas tant fuir ces infamies que le travail. Cependant je commence à me montrer au Bureau plus rarement qu'à l'ordinaire ; ce qui me conduit inſenſiblement à diſparoître. Adieu.



LETTRE XV.

A Valerien.

LA terre que vous avez acquise depuis long - temps dans le pays des Marses vous plaît-elle toujours ? Comment vous trouvez - vous de cette acquisition nouvelle ? La possession ne lui a-t-elle rien fait perdre de ses charmes ? Il est rare qu'elle laisse aux choses toutes les graces que leur prêtoient nos désirs. Pour moi, je n'ai pas trop à me louer des terres que j'ai héritées de ma mere : elles ne laissent pas de me faire plaisir, parce qu'elles viennent de ma mere ; & d'ailleurs, une longue habitude m'a endurci. C'est ordinairement où se terminent les plaintes qui reviennent trop souvent. A la fin, on a honte de se plaindre. Adieu.



LETTRE XVI.

A Annien.

JE reconnois votre attention ordinaire à mes intérêts, quand vous me mandez que les Codiciles d'Acilien, qui m'a institué son héritier en partie, doivent être regardés comme nuls, parce que son testament ne les confirme pas. Je n'ignore pas ce point de droit, connu du Jurisconsulte le plus médiocre : mais je me suis fait une loi particuliere ; c'est de ne trouver jamais aucun défaut dans la volonté des morts, quoiqu'en puissent dire les formalités. Les Codiciles dont il s'agit sont certainement écrits de la main d'Acilien. C'en est assez pour oublier avec lui, qu'ils doivent être confirmés par son testament, & pour les exécuter comme s'il en avoit fait la cérémonie ; sur - tout ici, où je ne vois rien à craindre de la chicane des délateurs. Car, je vous l'avouerai, j'hésiterois davantage, si j'avois lieu d'appréhender, qu'une confiscation ne détournât vers le Trésor public, des libéralités que je veux faire aux Légataires. Mais comme il est permis à un héri-

tier de diſpoſer à ſon gré des biens d'une ſucceſſion, je ne vois rien qui puiſſe traverſer l'exécution de ma loi particuliére, que les loix publiques ne déſapprouvent pas. Adieu.

LETTRE XVII.

A Gallus.

VOUS êtes ſurpris que je me plaiſe tant à ma terre de Laurentin, ou ſi vous voulez, de Laurens. Vous reviendrez ſans peine de votre étonnement, quand vous connoîtrez ce charmant ſéjour, les avantages de ſa ſituation, l'étendue de nos rivages. Le Laurentin n'eſt qu'à dix-ſept mille de Rome : ſi bien qu'on y peut aller après avoir achevé toutes ſes affaires, & ſans rien prendre ſur ſa journée. Deux grands chemins y menent, celui de Laurentin & celui d'Oſtie. Si vous prenez le premier, il faut le quitter à quatorze mille : ſi vous prenez le ſecond, il faut le quitter à onze. Tous deux tombent dans un autre, où les ſables rendent le voyage aſſez fâcheux & aſſez long pour les voitures ; mais à cheval, il eſt plus doux & plus court. La vûe eſt de tous cô-

tés fort diverſifiée : tantôt la route ſe reſſerre entre des bois, tantôt elle s'ouvre & s'étend dans de vaſtes prairies. Là, vous voyez des troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux, qui s'engraiſſent dans les pâturages & profitent du printemps, dès qu'il a chaſſé l'hyver de leurs montagnes. La maiſon eſt d'une grande commodité, & n'eſt pas d'un grand entretien : l'entrée eſt propre, ſans être magnifique. On trouve d'abord une galerie de figure ronde, qui enferme une petite cour aſſez riante, & qui offre une agréable retraite contre le mauvais temps ; car elle vous met à l'abri, par des vîtres qui la ferment de toutes parts, & beaucoup plus par un toît avancé qui la couvre. De cette galerie, vous paſſez dans une grande cour fort gaye ; & dans une aſſez belle ſalle à manger, qui s'avance ſur la mer, dont les vagues viennent mourir au pied du mur, pour peu que le vent du midi ſouffle : tout eſt porte à deux battans, ou fenêtres, dans cette ſalle ; & les fenêtres y ſont auſſi hautes que les portes : ainſi, à droite, à gauche, en face, vous découvrez comme trois mers en une ſeule : A l'oppoſite, l'œil retrouve la grande cour, la galerie, la petite cour, encore une fois la galerie, & enfin l'entrée, d'où l'on voit des bois & des montagnes en éloi-

gnement. A la gauche de cette ſale à manger, eſt une grande chambre moins avancée vers la mer; & de-là on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, dont l'une reçoit les premiers rayons du ſoleil, l'autre en retient les derniers: celle-ci voit auſſi la mer, dont la vûe eſt plus éloignée, & n'en eſt que plus douce: l'angle que l'avance de la ſalle à manger forme avec le mur de la chambre, ſemble fait pour recueillir, pour arrêter, pour réunir toute l'ardeur du ſoleil; c'eſt l'azile de mes gens contre l'hyver; c'eſt où ils font leurs exercices: là, on ne connoît d'autre vent, que ceux qui, par quelques nuages, troublent plus la ſérénité du Ciel, que la douceur de l'air qu'on reſpire en ce lieu. Tout auprès, il y a une chambre ronde, & percée de maniére que le ſoleil y donne à toutes les heures du jour: on a ménagé dans le mur une armoire en façon de Bibliothéque, où j'ai ſoin d'avoir de ces livres qu'on ne peut trop lire & relire. De-là, vous paſſez dans des chambres à coucher par un petit coridor, qui, pour être ſuſpendu & n'avoir qu'un plancher d'ais, répand & diſtribue de tous côtés la chaleur qu'il reçoit. Le reſte de cette aîle eſt occupé par des affranchis ou par des valets; & cependant la plupart des appartemens en ſont tenus ſi

l'entrée de la maiſon, & un potager fort fertile. De-là vous trouvez une galerie voutée, qu'à ſa grandeur on pourroit prendre pour un ouvrage public. Elle a grand nombre de croiſées ſur la mer, & demi-croiſées ſur le jardin; & quelques ouvertures en petit nombre dans le haut de la voute: Quand le temps eſt calme & ſerein, on les ouvre toutes; ſi le vent donne d'un côté, on ouvre les fenêtres de l'autre. Devant cette galerie, eſt un parterre parfumé de violettes. La réverbération du ſoleil que la galerie renvoye, échauffe le terrain, & en même temps le met à couvert du Nord: ainſi d'un côté, la chaleur ſe conſerve; & de l'autre, le frais. Enfin, cette galerie vous défend auſſi du Sud; de ſorte que de différens côtés, elle vous offre un abri contre les vents différens. L'agrément que l'on trouve l'hyver en cet endroit, augmente en été. Avant midy, vous pouvez vous promener à l'ombre de la galerie dans le parterre; après midy, dans les allées, ou dans les autres lieux du jardin, qui ſont le plus à la portée de cette ombre. On la voit croître ou décroître, ſelon que les jours deviennent plus longs ou plus courts. La galerie elle-même n'a point de ſoleil, lorſqu'il eſt le plus ardent, c'eſt-à-dire quand il donne à plomb ſur la voute. L'on

y trouve encore cette commodité, qu'elle est percée de maniere que les fenêtres, lorsqu'on les veut ouvrir, laissent aux Zéphirs un passage assez libre, pour empêcher que l'air trop renfermé ne se corrompe. Au bout du parterre & de la galerie, est dans le jardin un appartement détaché, que j'appelle mes délices, je dis mes vraies délices : je l'ai moi-même bâti. Là, j'ai un salon, qui est une espéce de poëlle solaire, qui d'un côté regarde le parterre, de l'autre la mer, & de tous les deux reçoit le soleil : son entrée répond à une chambre voisine, & une de ses fenêtres donne sur la galerie : J'ai pratiqué du côté de la mer un enfoncement qui fait un effet fort agréable : on y peut placer un lit & deux chaises ; & par le moyen d'une cloison vîtrée que l'on approche ou que l'on recule, ou de rideaux que l'on ouvre ou que l'on ferme, on joint cet enfonçement à la chambre ; ou, si l'on veut, on l'en sépare ; les pieds du lit sont tournés vers la mer, le chevet vers les maisons. A côté, sont des forêts. Trois différentes fenêtres vous présentent ces trois différentes vûes, & tout à la fois les confondent. De-là, on entre dans une chambre à coucher, où la voix des valets, le bruit de la mer, le fracas des orages, les éclairs, ni le jour même ne peu-

vent pénétrer, à moins que l'on n'ouvre les fenêtres. La raison de cette tranquillité si profonde, c'est qu'entre le mur de la chambre & celui du jardin, il y a une espace vuide qui rompt le bruit. A cette chambre tient une petite étuve, dont la fenêtre fort étroite retient ou dissipe la chaleur selon le besoin. Plus loin, on trouve une antichambre & une chambre, où le soleil entre au moment qu'il se leve, & où il donne encore après midy, mais de côté. Quand je suis retiré dans cet appartement, je m'imagine être à cent lieues de chez moi. Il me fait sur-tout un singulier plaisir dans le temps des Saturnales. J'y jouis du silence & du calme, pendant que tout le reste de la maison retentit de cris de joye, que la licence de ces fêtes excite parmi les Domestiques. Ainsi, mes études ne troublent point les plaisirs de mes gens; ni leurs plaisirs, mes études. Ce qui manque à tant de commodités, à tant d'agrémens, ce sont des eaux courantes : à leur défaut, nous avons des puits, ou plutôt des Fontaines; car ils sont très-peû profonds. Le terrain est admirable. En quelqu'endroit que vous foüilliez, vous avez de l'eau; mais de l'eau pure, claire, & fort douce, quoique près de la mer. Les forêts d'alentour vous donnent plus de bois que vous n'en vou-

lez. Oftie vous fournit abondamment toutes les autres chofes néceffaires à la vie. Le village même peut fuffire aux befoins d'un homme frugal. Il n'y a qu'une feule maifon de campagne entre la mienne & le village : on y trouve jufqu'à trois bains publics. Imaginez - vous combien cela eft commode, foit que vous arriviez lorfqu'on ne vous attend pas, foit que le peu de féjour que vous avez réfolu de faire dans votre maifon, ne vous donne pas le temps de préparer vos propres bains. Tout le rivage eft bordé de maifons, les unes contigues, les autres féparées, qui, par leur beauté différente, forment le plus agréable afpect du monde, & femblent offrir plus d'une ville à vos yeux. Vous pouvez également jouir de cette vûe, foit que vous vous promeniez fur terre ou fur mer. La mer y eft quelquefois tranquille, le plus fouvent fort agitée. On y pêche beaucoup de poiffon, mais ce n'eft pas du plus délicat. On y prend pourtant des Soles excellentes, & des Cancres affez bons. La terre ne vous eft pas moins libérale de fes biens. Sur-tout nous avons du lait en abondance au Laurentin; car les troupeaux aiment à s'y retirer, quand la chaleur les chaffe du paturage, & les oblige de chercher de l'ombrage ou de l'eau. N'ai - je pas raifon de tant chérir

cette retraite, d'en faire mes délices, d'y demeurer si long-temps ? En vérité vous aimez trop la ville, si vous n'avez envie de passer avec moi quelques jours en un lieu si agréable. Puissiez-vous y venir, pour ajoûter à tous les charmes de ma maison, ceux qu'elle emprunteroit de votre présence ! Adieu.

LETTRE XVIII.

A Mauricus.

QUELLE commission plus agréable pouviez-vous me donner, que celle de chercher un Précepteur pour vos neveux ? Je vous suis redevable du plaisir de revoir des lieux, où l'on a pris soin de former ma jeunesse, & où il me semble que je reprends en quelque sorte mes plus belles années. Je recommence à m'asseoir, comme j'avois coutume de faire, entre les jeunes gens ; & je m'apperçois de la considération que mon inclination pour les Belles-lettres me donne auprès d'eux. Le dernier jour j'arrivai, pendant qu'ils disputoient ensemble dans une assemblée nombreuse, & en présence de plusieurs Sénateurs. J'entrai : ils se tûrent. Je ne

vous rapporterois pas ce détail, s'il ne leur faisoit plus d'honneur qu'à moi, & s'il ne vous promettoit une heureuse éducation pour vos neveux. Ce qui me reste, c'est d'entendre tous les Professeurs, & de vous mander mon sentiment. Je ferai si bien, autant qu'une Lettre le pourra permettre, que vous serez en état d'en juger, comme si vous les aviez entendus vous-même. Je vous dois ce soin; je le dois à la mémoire de votre frere, & sur-tout dans une occasion de cette importance. Car que pouvez-vous avoir plus à cœur, que de rendre ses enfans (je dirois les vôtres, si ce n'est que vous aimez ceux-ci davantage); de rendre, dis-je, ses enfans dignes d'un tel pere & d'un tel oncle? J'aurois de mon propre mouvement rempli ce devoir, quand même vous ne l'eussiez pas exigé. Je sçais que la préférence donnée à un Précepteur, ne manquera pas de me brouiller avec tous les autres. Mais pour l'intérêt de vos neveux, il n'est point d'inimitiés si fortes que je ne doive affronter, avec autant de courage qu'un pere le feroit pour ses propres enfans. Adieu.



LETTRE XIX.

A Cerealis.

VOus me pressez de lire mon plaidoyé dans une assemblée d'amis : je ne m'y sens pas trop disposé ; mais vous le voulez, je le ferai. Je sçais que dans la lecture, les harangues perdent leur feu, leur force ; en un mot, qu'elles cessent presque d'être harangues. Rien ne les fait ordinairement tant valoir, rien ne les anime tant, que la présence des Juges, le concours des Avocats, l'attente du succès, la réputation des Acteurs, & l'inclination secrette qui divise les Auditeurs & les attache à différens partis. Le geste même de l'Orateur, sa démarche, sa prononciation ; enfin un air vif répandu dans toute sa personne, & qui exprime les mouvemens de son ame, tout frappe, tout impose. On s'en apperçoit dans ceux qui déclament assis. Quoiqu'ils conservent d'ailleurs tous les autres avantages, cette seule posture semble rendre leur action plus foible & plus languissante. Ceux qui lisent ont bien plus à perdre. Comme ils ne peuvent presque se servir, ni de l'œil, ni de

la main, si propres à soutenir le déclamateur ; il ne faut pas s'étonner que l'attention languisse, lorsqu'aucun agrément extérieur ne la pique, ne la réveille. Outre ces désavantages, j'avois celui de traiter un sujet rempli de subtilités & de chicanes. Il est naturel à l'Orateur de croire que le sujet qui lui a donné du dégout & de la peine, en doit donner aussi à ses Auditeurs. Où en trouver d'assez équitables, pour préférer un discours grave & serré, à un discours coulant & harmonieux ? C'est une discorde honteuse, mais très-réelle pourtant, que celle des Juges & des Auditeurs, qui demandent des choses toutes différentes. Un Auditeur raisonnable devroit se mettre à la place du Juge, & n'être touché que de ce qui le toucheroit lui-même s'il avoit à prononcer. Cependant malgré tant d'obstacles, la nouveauté pourra peut-être faire passer ma piéce. J'entends nouveauté par rapport à nous : car les Grecs avoient un genre d'éloquence, qui, bien qu'opposé à celui dont je vous parle, revient en quelque sorte au même. Quand ils réfutoient une Loi comme contraire à une plus ancienne, qui n'étoit point révoquée, ils déterminoient ordinairement le sens contesté, en comparant ces loix avec d'autres qui pouvoient y avoir du rapport. Moi au contraire,

ayant à défendre la disposition que je prétendois trouver dans la Loi du Péculat, je l'ai soutenue par d'autres Loix, qui l'expliquoient plus clairement. Le vulgaire aura peine à gouter un ouvrage de cette nature; mais il n'en doit avoir que plus de grace pour les sçavans. Si vous persistez toujours à vouloir que je lise ma piéce, je la lirai indistinctement devant toutes les personnes habiles. Mais encore une fois, examinez bien sérieusement si je dois m'engager à cette lecture; comptez, pesez tout ce que je viens de vous dire *; & n'écoutez pour vous déterminer, que la raison. Vous seul aurez besoin d'apologie. Je trouverai la mienne dans ma complaisance. Adieu.

LETTRE XX.

A Calvisius.

QUE me donnerez-vous ? & je vous conterai une histoire, qui vaut son pesant d'or. Je vous en dirai même plus d'une; car la derniére m'en rappelle d'autres: il

* Le texte dit *novi* . . . je croirois qu'il faudroit substituer *movi*, pour dire, Raisons que je viens de toucher.

n'importe par où commencer. Veranie, veuve de Pison (celui qui fut adopté par Galba) étoit à l'extrémité. Regulus la vient voir. Quelle effronterie à un homme qui avoit toujours été l'ennemi déclaré du mari, & l'horreur de la femme ! Encore passe pour la visite : mais il prend la place la plus proche d'elle, ose s'asseoir près de son lit, lui demande le jour, l'heure de sa naissance. Elle lui dit l'un & l'autre. Aussi-tôt il compose son visage, fixe ses yeux, remue les lévres, compte par ses doigts sans rien compter; & tout ce vain mystere ne va qu'à tenir l'esprit de cette pauvre malade suspendu par une longue attente. *Vous êtes*, dit-il, *dans votre année climactérique ; mais vous guérirez. Pour plus grande certitude, je vais consulter un Sacrificateur, dont je me suis souvent fort bien trouvé.* Il part; il fait un sacrifice, revient, jure que les entrailles des victimes sont d'accord avec ce qu'il a promis de la part des Astres. Cette femme crédule, comme on l'est d'ordinaire dans le péril, fait un codicile, & laisse un legs à Regulus. Peu après, le mal redouble ; & dans les derniers soupirs, elle s'écrie : *Le scélérat ! le perfide ! qui renchérit même sur le parjure, & affirme des impostures par les jours de son fils !* Ce crime est familier à Regulus. Il expose sans scrupule

à la colere des Dieux, qu'il trompe tous les jours, la tête de ſon malheureux fils, & le donne pour garant d'un ſi grand nombre de faux ſermens. Velleïus Bléſus, ce riche Conſulaire, vouloit pendant ſa derniére maladie changer quelque choſe à ſon teſtament. Regulus, qui ſe promettoit quelque avantage de ce changement, parce qu'il avoit pris des meſures pour s'inſinuer dans l'eſprit du malade, s'adreſſe aux Médecins, les prie, les conjure de prolonger à quelque prix que ce ſoit la vie de ſon ami. Le teſtament eſt à peine ſcellé, que Regulus change de perſonnage & de ton. *Eh ! Meſſieurs*, dit-il aux Médecins, *combien de temps voulez-vous encore tourmenter un malheureux ? Pourquoi envier une douce mort à qui vous ne pouvez conſerver la vie ?* Bléſus meurt ; & comme s'il eût tout entendu, il ne laiſſe rien à Regulus. C'eſt bien aſſez de deux contes : m'en demandez-vous un troiſiéme, ſelon la coutume des Ecoliers ? Il eſt tout prêt. Aurelie, femme d'un rare mérite, ſe pare de ſes plus riches habits, ſur le point de ſigner ſon teſtament. Regulus invité à la ſignature *, arrive ; & auſſi-tôt, ſans autre detour, *Je vous prie*, lui dit-il, *de me*

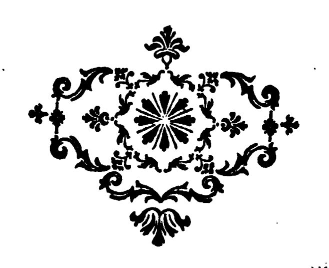
* C'étoit une action de cérémonie chez les Romains.

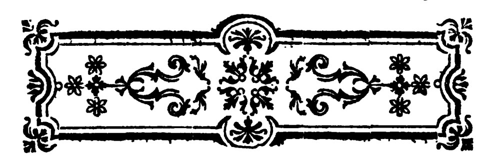
léguer ces habits. Aurelie de croire qu'il plaiſante ; lui de la preſſer fort ſérieuſement : enfin il fait ſi bien, qu'il la contraint d'ouvrir ſon teſtament, & de lui faire un legs de l'habit qu'elle portoit. Il ne ſe contenta pas de la voir écrire, il voulut encore lire ce qu'elle avoit écrit. Il eſt vrai qu'Aurelie eſt réchappée ; mais ce n'eſt pas la faute de Regulus : il avoit bien compté qu'elle mourroit. Un homme de ce caractere ne laiſſe pas de recueillir des ſucceſſions, & de recevoir des legs, comme s'il le méritoit. Cela doit-il ſurprendre dans une ville, où le crime & l'impudence ſont en poſſeſſion de diſputer, ou même de ravir à l'honneur & à la vertu leurs récompenſes ? Voyez Regulus. C'étoit un gueux : il eſt devenu ſi riche, à force de lâchetés & de crimes, qu'il m'a dit : *Je ſacrifiois un jour aux Dieux, pour ſçavoir ſi je parviendrois jamais à jouir de ſoixante millions de ſeſterces* * ; *doubles entrailles trouvées dans la victime m'en promirent ſix vingt millions.* ** Il les aura, n'en doutez point, s'il continue à dicter ainſi des teſtamens ; eſpéce de fauſſeté, de

* Environ ſix millions de notre monnoye.

** Environ douze millions de notre monnoye.

toutes les fauſſetés, à mon avis, la plus puniſſable. Adieu.





LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE TROISIE'ME.

LETTRE PREMIERE.

A Calvisius.

JE ne crois pas avoir jamais mieux passé le tems, que j'ai fait derniérement auprès de Spurinna. J'en suis si charmé, que si j'ai à vieillir, je ne sçache

personne à qui je voulusse davantage ressembler dans ma vieillesse. Rien n'est mieux entendu que son genre de vie. Le cours reglé des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes, & sur-tout dans celle des vieillards. Comme il y a une espéce d'agitation, & je ne sçais quel désordre, qui ne sied pas mal aux jeunes gens; rien aussi ne convient mieux, que l'ordre & la tranquillité, aux gens avancés en âge. Pour eux, l'ambition est honteuse, & le travail hors de saison. Spurinna suit religieusement cette regle. Il renferme même comme dans un cercle les petits devoirs qu'il s'impose; petits, si la régularité qui les rappelle chaque jour, ne leur donnoit du prix. Le matin, il se recueille quelque temps dans son lit; à huit heures, il s'habille, il fait une lieue à pied; & pendant cette promenade, il n'exerce pas moins son esprit que son corps. S'il est en compagnie, on s'entretient des meilleures choses; s'il est seul, on lit: on lit même quand il y a compagnie, & qu'elle aime la lecture. Ensuite il se repose, & reprend un livre, ou une conversation qui vaut mieux qu'un livre. Peu après, il monte dans une chaise avec sa femme, qui est d'un rare mérite, ou avec quelqu'un de ses amis, comme par exemple,

ces derniers jours avec moi. Quels charmes ne trouve-t-on point, lorſqu'un ſi grand homme épanche ſon cœur ? Quelle profonde connoiſſance de l'antiquité ! Vous ne pouvez vous imaginer combien d'actions héroïques vous repaſſent ſous les yeux ; combien de Héros vous entretiennent ; combien de ſages maximes il débite, ſans effaroucher, par des airs dogmatiques, que ſa modeſtie a grand ſoin d'éviter. Quand on a fait plus de deux lieues, il met pied à terre, & marche environ un quart de lieue. Après cela, il prend quelque repos, on retourne travailler dans ſon cabinet ; car il fait très-bien des Vers Lyriques, en Grec & en Latin. Ses Poëſies ont une douceur, une grace, une gayeté qui ſurprennent ; & la probité de l'auteur en rehauſſe le prix. Dès qu'un eſclave annonce l'heure du bain (c'eſt ordinairement à deux heures en hyver, à trois en été), il ſe dèshabille & ſe promene au ſoleil, s'il ne fait point de vent. De-là, il va jouer à la paume, longtemps & violemment ; car il oppoſe encore ce genre d'exercice à la peſanteur de la vieilleſſe. Après le bain, il ſe met dans ſon lit, & différe un peu le repas. Il s'amuſe par une lecture divertiſſante. Pendant ce temps-là, ſes amis ont ſelon leur goût la liberté de ſe divertir, ou aux mê-

quelque grade ſans qu'il y penſe, ſans qu'il le ſçache, & peut-être même ſans qu'il y conſente; mais j'en veux un qui lui faſſe beaucoup d'honneur & peu d'embarras. C'eſt une faveur que je vous demande pour lui, à la premiére occaſion qui s'en préſentera. Lui & moi en aurons une parfaite reconnoiſſance. Car quoiqu'il ne ſouhaite point ces ſortes de graces, il les reçoit, comme s'il les avoit fort ſouhaités. Adieu.

LETTRE III.

A Corellia.

JE ne pourrois pas dire ſi j'ai eû ou plus de tendreſſe, ou plus de vénération pour votre pere, homme d'un mérite & d'une probité rare. Ce que je ſens, c'eſt que par rapport à ſa mémoire, & par rapport à vous-même, je vous chéris uniquement. Jugez de-là, ſi je puis manquer de contribuer, non-ſeulement par des vœux, mais par tous mes efforts, à faire que votre fils reſſemble à ſon ayeul. J'aime mieux qu'il ſe forme ſur le maternel: quoique d'ailleurs je n'ignore pas que l'ayeul paternel s'étoit acquis beaucoup

de confidération ; & que votre mari & fon frere fe font fait un grand nom. Le fecret pour mettre votre fils en état de marcher dignement fur leurs traces, c'eft de lui donner un bon guide, qui fçache lui montrer les routes de la fcience & de l'honneur ; mais il importe de bien choifir ce guide. Jufqu'ici l'enfance de votre fils, l'a tenu auprès de vous & fous la conduite de fes précepteurs. Là, rien de ce qu'il a appris n'a pû donner d'atteintes à fon innocence ; ou n'a pû lui en donner que de légéres. Aujourd'hui, qu'il faut l'envoyer aux Ecoles publiques, on doit prendre un Profeffeur en éloquence qui foit diftingué par fa régularité, & furtout par fa modeftie & par fa vertu. Car entre les autres avantages que cet enfant a reçu de la nature & de la fortune, il eft d'une beauté finguliére ; & c'eft ce qui engage encore plus dans un âge fi tendre, à ne lui pas donner un Précepteur feulement, mais un gouverneur en quelque forte & un défenfeur. Je ne vois perfonne plus propre à cet emploi que Julius Genitor. Je l'aime ; & l'amitié que je lui porte ne féduit point mon jugement, à qui elle doit fa naiffance. C'eft un homme grave & irréprochable : peut-être un peu trop févére & trop dur, fi l'on s'en rapporte à la licence de ces derniers temps.

Comme tout le monde le peut entendre, & que l'éloquence se manifeste d'elle-même, vous pouvez vous informer à tout le monde de son éloquence. Il n'en est pas de même des qualités de l'ame: elle a des abîmes, où il n'est presque pas possible de pénétrer; & de ce côté-là, je vous suis caution de Genitor. Votre fils ne lui entendra rien dire, dont il ne puisse faire son profit; il n'apprendra rien de lui, qu'il eût été plus à propos d'ignorer. Il n'aura pas moins de soin que vous & moi, de lui remettre sans cesse devant les yeux les portraits de ses Ancêtres, & de lui faire sentir tout le poids du fardeau que leurs grands noms lui imposent. N'hésitez donc pas à le mettre entre les mains d'un Précepteur, qui le formera d'abord aux bonnes mœurs, & ensuite à l'éloquence, où l'on ne fait jamais de grands progrès, sans les bonnes mœurs. Adieu.

LETTRE IV.

A Macrinus.

QUOIQUE ceux de mes amis qui se sont trouvés ici, & le Public même, semblent avoir approuvé ma conduite, dans la

conjončture dont je vais vous parler ; je ſerai pourtant fort aiſe de ſçavoir encore ce que vous en penſez. Comme j'euſſe ſouhaité de regler par votre avis les démarches que j'avois à faire, je ne déſire pas avec moins de paſſion, d'apprendre votre jugement, ſur les démarches que j'ai faites. J'étois allé en Toſcane, après avoir obtenu mon congé, ſans lequel ma charge d'Intendant des Finances ne me permettoit pas de quitter Rome. Je me diſpoſois à faire commencer dans cette Province quelque ouvrage public à mes dépens, lorſque des Députés d'Andalouſie vinrent ſupplier le Sénat de vouloir bien m'ordonner d'être leur Avocat dans l'accuſation qu'ils venoient intenter contre Cecilius Claſſicus, leur dernier Gouverneur. Mes Collegues, par un excès de bonté & d'amitié pour moi, repréſenterent les engagemens de nos charges, & n'oublierent rien pour me faire diſpenſer. Sur leurs remontrances le Sénat fit un décret, qui m'eſt infiniment honorable, *que l'on me donneroit pour Avocat à ces peuples, s'ils pouvoient m'obtenir de moi-même.* Après mon retour, les députés, de nouveau introduits dans le Sénat, lui réïtérerent en ma préſence leurs ſupplications ; & me conjurerent par cette générofité dont ils avoient reſſenti les effets contre Bébius Maſſa, de ne

pas leur refuser la protection qu'ils avoient droit d'attendre de moi comme mes anciens Clients. Aussi-tôt cette espéce d'applaudissement, qui précéde ordinairement les décrets, s'excite dans le Sénat. Alors je me leve. *Messieurs* (dis-je), *je cesse de croire que mes excuses fûssent justes.* Le motif & la simplicité de cette réponse, la firent bien recevoir. Ce qui m'y détermina, ce ne fut pas seulement l'intention visible du Sénat (ce qui pourtant est la plus forte de toutes les considérations); mais encore plusieurs autres raisons, qui, quoique moins importantes, n'étoient pas à négliger. * Quand je repassois dans mon esprit la générosité qui avoit porté nos Ancêtres à poursuivre volontairement la réparation des injures particuliéres faites à ceux avec qui ils vivoient dans cette liaison que nous appellons d'hospitalité, j'avois honte de manquer aux droits d'une alliance publique. D'ailleurs, lors que je pensois à quels périls m'avoit exposé la défense des peuples d'Andalousie, dans la cause que je plaidai pour eux; je ne pouvois me résoudre à perdre, par le refus d'un second service, le mérite du premier, qui m'avoit tant

* J'ai préféré la leçon qui dit... *Sed tamen numeri*... comme la plus convenable, au lieu de... *innumeri.*

coûté. Car enfin telle eſt la diſpoſition du cœur humain. Vous détruiſez vos premiers bienfaits, ſi vous ne prenez ſoin de les ſoutenir par de ſeconds. Obligez cent fois, refuſez une; on ne ſe ſouviendra que du refus. La mort de Claſſicus m'invitoit encore à me charger de cette cauſe, & en éloignoit ce qui la rendoit plus déſagréable, le danger où l'on expoſe un Sénateur. Je trouvois donc que cette accuſation m'aſſuroit autant de reconnoiſſance, que ſi Claſſicus eût vécu, & ne me laiſſoit nul reſſentiment à craindre. Enfin je comptois qu'après avoir plaidé deux fois pour cette Province, il me feroit plus aiſé de m'excuſer, ſi elle me vouloit charger dans la ſuite une troiſiéme fois, contre quelqu'un qu'il ne me convînt pas d'accuſer; car tout devoir a ſes bornes. Notre complaiſance, dans une occaſion, prépare une excuſe à la liberté de nos refus dans une autre. Je vous ai informé des plus ſecrets motifs de ma conduite; c'eſt à vous d'en juger. Si vous la condamnez, votre ſincérité ne me fera guéres moins de plaiſir, que votre approbation ſi vous me la donnez. Adieu.

LETTRE V.

A Marcus.

VOUS me faites un grand plaisir, de lire avec tant de passion les ouvrages de mon oncle, & de vouloir les connoître tous & les avoir tous. Je ne me contenterai pas de vous les indiquer : je vous marquerai encore dans quel ordre ils ont été faits. C'est une connoissance, qui n'est pas sans agrémens pour les gens de Lettres. Lorsqu'il commandoit une brigade de Cavalerie, il a composé un livre de l'art de lancer le javelot à cheval ; & dans ce livre l'esprit & l'exactitude se font également remarquer. Deux autres, de la vie de Pomponius Secundus. Il en avoit été singuliérement aimé, & il crut devoir cette marque de reconnoissance à la mémoire de son ami. Il nous en a laissé vingt autres des guerres d'Allemagne, où il a renfermé toutes celles que nous avons eu avec les peuples de ce pays. Un songe lui fit entreprendre cet ouvrage. Lors qu'il servoit dans cette Province, il crut voir en songe Drusus Neron, qui, après avoir fait de grandes conquêtes, y étoit mort.

Ce Prince le conjuroit de ne le pas laisser enseveli dans l'oubli. Nous avons encore de lui trois Livres intitulés, *l'Homme de Lettres*, que leur grosseur obligea mon oncle de partager en six volumes. Il prend l'Orateur au berceau, & ne le quitte point, qu'il ne l'ait conduit à la plus haute perfection. Huit livres, sur les façons de parler douteuses. Il fit cet ouvrage pendant les derniéres années de l'Empire de Neron, où la tyrannie rendoit dangereux tout genre d'étude plus libre & plus élevé. Trente & un, pour servir de suite à l'histoire qu'Aufidius Bassus a écrite. Trente-sept, de l'histoire naturelle. Cet ouvrage est d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. Vous êtes surpris, comme un homme, dont le temps étoit si rempli, a pû écrire tant de volumes, & y traiter tant de différens sujets, la plupart si épineux & si difficiles. Vous serez bien plus étonné, quand vous sçaurez qu'il a plaidé pendant quelque temps, & qu'il n'avoit que cinquante-six ans quand il est mort. On sçait qu'il en a passé la moitié dans les embarras que les plus importans emplois, & la bienveillance des Princes lui ont attiré. Mais c'étoit une pénétration, une application, une vigilance incroyable. Il commençoit ses veilles aux fêtes

de * Vulcain, non pas pour chercher dans le Ciel des présages, mais pour étudier. Il se mettoit à l'étude en été dès que la nuit étoit tout-à-fait venue; en hyver, à une heure du matin, au plutard à deux, souvent à minuit. Il n'étoit pas possible de moins donner au sommeil, qui quelquefois le prenoit & le quittoit sur les livres. Avant le jour, il se rendoit chez l'Empereur Vespasien, qui faisoit aussi un bon usage des nuits. De-là, il alloit s'acquitter de ce qui lui avoit été ordonné. Ses affaires faites, il retournoit chez lui; & ce qui lui restoit de temps, c'étoit encore pour l'étude. Après le dîner (toujours très-simple & très-léger, suivant la coutume de nos peres) s'il se trouvoit quelques momens de loisir, en été, il se couchoit au soleil. On lui lisoit quelque livre, il en faisoit ses remarques & ses extraits; car jamais il n'a rien lû sans extraire. Aussi avoit-il coutume de dire, qu'il n'y a si mauvais livres, où l'on ne puisse apprendre quelque chose. Après s'être retiré du soleil, il se mettoit le plus souvent dans le bain d'eau froide. Il mangeoit un morceau, & dormoit très-peu de temps. Ensuite, & comme si un nouveau jour eût recommencé, il reprenoit

* Elles se célébroient ordinairement au mois d'Août.

l'étude jusqu'au temps de souper. Pendant qu'il soupoit, nouvelle lecture, nouveaux extraits, mais en courant. Je me souviens, qu'un jour le Lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. *Quoi ! ne l'avez-vous pas entendu* (dit mon oncle) *Pardonnez-moi* (reprit son ami). *Et pourquoi donc* (reprit-il) *le faire répéter ? Votre interruption nous coute plus de dix lignes*. Voyez si ce n'étoit pas être bon ménager du temps. L'été, il sortoit de table avant que le jour nous eût quitté ; en hyver, entre sept & huit : & tout cela, il le faisoit au milieu du tumulte de Rome, malgré toutes les occupations que l'on y trouve ; & le faisoit comme si quelque Loi l'y eût forcé. A la campagne, le seul temps du bain étoit exempt d'étude : je veux dire le temps qu'il étoit dans l'eau ; car pendant qu'il en sortoit, & qu'il se faisoit essuyer, il ne manquoit point ou de lire ou de dicter. Dans ses voyages, c'étoit sa seule application. Comme si alors il eût été plus dégagé de tous les autres soins, il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes & son copiste. Il lui faisoit prendre ses gants en hyver, afin que la rigueur même de la saison ne pût dérober un moment à l'étude. C'étoit par cette raison,

qu'à Rome il n'alloit jamais qu'en chaiſe. Je me ſouviens qu'un jour il me reprit de m'être promené. *Vous pouviez* (dit-il) *mettre ces heures à profit.* Car il comptoit pour perdu, tout le temps que l'on n'employoit pas aux ſciences. C'eſt par cette prodigieuſe aſſiduité, qu'il a ſçu achever tant de volumes, & qu'il m'a laiſſé cent ſoixante tomes remplis de ſes remarques, écrites ſur la page & ſur le revers en très-petits caractères; ce qui les multiplie beaucoup. Il me contoit, qu'il n'avoit tenu qu'à lui, pendant qu'il étoit Procureur de Ceſar en Eſpagne, de les vendre à Larcius Licinius, quatre cent mille ſeſterces *; & alors ces mémoires n'étoient pas tout-à-fait en ſi grand nombre. Quand vous ſongez à cette immenſe lecture, à ces ouvrages infinis qu'il a compoſés; ne croiriez-vous pas, qu'il n'a jamais été ni dans les charges, ni dans la faveur des Princes? Mais quand on vous dit tout le temps qu'il a ménagé pour les Belles-lettres; ne commencez-vous pas à croire, qu'il n'a pas encore aſſez lû & aſſez écrit? Car d'un côté, quels obſtacles les Charges & la Cour ne forment-elles point aux études? & de l'autre, que ne peut point une ſi conſtante application? C'eſt donc

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.

avec raiſon que je me moque de ceux qui m'appellent ſtudieux, moi qui, en comparaiſon de lui, ſuis un franc fainéant. Cependant je donne à l'étude tout ce que les devoirs & publics & particuliers me laiſſent de temps. Eh! qui, parmi ceux-même qui conſacrent toute leur vie aux Belles-lettres, pourra ſoutenir cette comparaiſon; & ne pas rougir, comme ſi le ſommeil & la molleſſe partageoient ſes jours? Je m'apperçois, que mon ſujet m'a emporté plus loin que je ne m'étois propoſé. Je voulois ſeulement vous apprendre, ce que vous déſiriez ſçavoir, quels ouvrages mon oncle a compoſés. Je m'aſſure pourtant, que ce que je vous ai mandé ne vous ſera guéres moins de plaiſir, que leur lecture. Non-ſeulement cela peut piquer encore davantage votre curioſité: mais vous piquer vous-même, d'une noble envie de faire quelque choſe de ſemblable. Adieu.

LETTRE VI.

A Severe.

CES jours paſſés, j'ai acheté des deniers d'une ſucceſſion qui m'eſt échûe,

une figure d'airain de Corinthe, petite à la vérité, mais belle & bien travaillée, au moins ſuivant mes lumiéres, qui ne vont pas loin en aucune choſe, moins encore dans celle-ci. Je crois pourtant en avoir aſſez, pour juger de l'excellence de cette ſtatue. Comme elle eſt nue, elle ne cache point ſes défauts, & nous étale toutes ſes beautés. C'eſt un vieillard debout. Les os, les muſcles, les nerfs, les veines, les rides même vous paroiſſent comme dans un homme vivant. Ses cheveux ſont clairs & plats; ſon front large, le viſage étroit, le cou maigre; les bras abbatus, les mammelles pendantes, le ventre enfoncé; le dos exprime parfaitement la vieilleſſe; & la couleur de l'airain ne permet pas de douter, que la figure ne ſoit fort ancienne. Enfin, tout y eſt aſſez achevé, pour arrêter les yeux des maîtres, & pour charmer ceux des ignorans. C'eſt ce qui m'a engagé à l'acheter, tout médiocre connoiſſeur que je ſuis: Non dans le deſſein d'en parer ma maiſon; car je ne me ſuis point encore aviſé de lui donner de ces ſortes d'embelliſſemens: mais pour orner quelque lieu remarquable dans notre Patrie, comme le temple de Jupiter. Le préſent me paroît digne d'un temple, digne d'une Divinité. Faites donc faire à ma Statue un pied-d'eſtal, de tel marbre

qu'il vous plaira, & prenez ſur vous ce ſoin avec la même vivacité que vous montrez dans les moindres choſes dont je vous charge. On y lira mon nom & mes qualités, ſi vous croyez que mes qualités y doivent auſſi avoir place. Moi, j'aurai ſoin de vous envoyer mon vieillard, par la premiere commodité qui ſe préſentera; ou (ce que vous aimerez beaucoup mieux) je vous le porterai moi-même. Car je me propoſe, pour peu que les devoirs de ma charge me le permettent, de faire une courſe juſques chez vous. Je vois déja la joye ſe répandre ſur votre viſage à cette nouvelle; mais vous allez vous refrogner. Je n'y ſerai que très-peu de jours. Les mêmes raïſons qui retardent mon départ aujourd'hui, me défendent une longue abſence. Adieu.

LETTRE VII.

A Caninius.

LE bruit vient de ſe répandre ici, que Silius Italicus a fini ſes jours, par une abſtinence volontaire dans ſa terre près de Naples. Un abcès incurable qui lui étoit ſurvenu, l'a dégouté de la vie,

& l'a fait courir à la mort avec une constance inébranlable. Jamais la moindre disgrace ne troubla son bonheur, si ce n'est peut-être la perte de son second fils; mais l'aîné, qui valoit beaucoup mieux, & qu'il a laissé Consulaire & plein de santé, l'en a bien dédommagé. Sa réputation avoit reçû quelque atteinte, du temps de Neron. Il fut soupçonné de s'être rendu volontairement délateur; mais il avoit usé sagement & en honnête homme de la faveur de Vitellius. Il acquit beaucoup de gloire dans le gouvernement d'Asie; & par une honorable retraite, il avoit effacé la tache de ses premieres intrigues. Il a sçû tenir son rang parmi les plus grands de Rome, sans se faire valoir, & sans se faire envier. On le visitoit, on le respectoit; & quoiqu'il gardât souvent le lit, & toujours la chambre, où sa fortune ne pouvoit attirer personne; la bonne compagnie ne le quittoit point. Quand il ne composoit pas, il passoit les jours dans de sçavantes conversations. Il faisoit des vers où il y avoit plus d'art que de génie; & il les lisoit quelquefois, pour sonder le goût du Public. Enfin il prit conseil de sa vieillesse, & sortit de Rome pour se retirer dans la Pouille, d'où rien n'a pû depuis l'arracher, non pas même l'avénement du nouveau Prince à l'Em-

pire. Que cette liberté fait d'honneur à Trajan, qui l'a bien voulu donner; & à Silius, qui l'a osé prendre ! Tout ce qui paroissoit beau le tentoit; jusques-là que son empressement pour l'avoir lui attiroit des reproches. Il achetoit en un même pays plusieurs maisons; & la passion qu'il prenoit pour la derniere, le dégoutoit des autres. Il se plaisoit à rassembler dans chacune grand nombre de livres, de statues, de portraits, qu'il n'aimoit pas seulement, mais dont il étoit enchanté. Le portrait de Virgile l'emportoit sur tous les autres. Il fêtoit la naissance de ce Poëte, avec beaucoup plus de solemnité, que la sienne propre; principalement à Naples, où il n'approchoit de son tombeau, qu'avec le même respect, qu'il eût approché d'un temple. Il a vécu dans cette tranquillité soixante & quinze ans, avec un corps délicat, plutôt qu'infirme. Comme il fut le dernier Consul que fit Neron, il mourut aussi le dernier de tous ceux que ce Prince avoit honorés de cette dignité. Il paroît même remarquable, que cet homme, qui se trouva Consul quand Neron fut tué, ait survécu à tous les autres qui avoient été élevés au Consulat par cet Empereur. Je ne puis y penser, sans être vivement touché de la misere humaine. Car que peut-on imaginer

de si court & de si borné, qui ne le soit moins, que la vie même la plus longue ? Ne vous semble-t-il pas qu'il n'y ait qu'un jour que Neron regnoit ? Cependant, de tous ceux qui ont exercé le Consulat sous lui, il n'en reste pas un seul. Mais pourquoi s'en étonner ? Lucius Pison, le pere de celui que Valerius Festus assassina si cruellement en Afrique, avoit coutume de nous dire, qu'il ne voyoit plus aucun de ceux dont il avoit pris l'avis dans le Sénat étant Consul. Les jours comptés à cette multitude infinie d'hommes répandus sur la terre, sont en si petit nombre, que je n'excuse pas seulement, mais que je loue même les larmes de ce Prince dont parle l'histoire. Vous sçavez ce que l'on dit de Xercès. Après avoir attentivement regardé cette prodigieuse armée qu'il commandoit, il ne pût s'empêcher de pleurer le sort de tant de milliers d'hommes, qui devoit si-tôt finir. Combien cette réflexion doit-elle être puissante, pour nous engager à faire un bon usage de ce peu de momens, qui nous échapent si vîte ! Si nous ne pouvons les employer à des actions d'éclat, que la fortune ne laisse pas toujours à notre portée, donnons-les au moins entiérement à l'étude. S'il n'est pas en notre pouvoir de vivre long-temps, laissons au moins des ou-

vrages, qui ne permettent pas d'oublier jamais que nous avons vécu. Je sçais bien que vous n'avez pas besoin d'être excité : mon amitié pourtant m'avertit de vous animer dans votre course, comme vous m'animez vous-même dans la mienne. O la noble ardeur, que celle de deux amis, qui, par de mutuelles exhortations, allument de plus en plus en eux l'amour de l'immortalité ! Adieu.

LETTR VIII.

A Tranquille. *

VOTRE air de cérémonie avec moi ne se dément point, quand vous me priez avec tant de circonspection, de vouloir bien faire passer à Césennius Silvanus votre proche parent, la charge de Colonel que j'ai obtenue pour vous de Neratius Marcellus. Je n'aurai pas moins de plaisir, à vous mettre en état de donner à quelqu'un cette place, qu'à vous la voir remplir vous-même. Je ne crois point qu'il soit raisonnable d'envier à ceux que l'on veut élever aux honneurs, le titre de bienfaicteur, qui seul vaut mieux que tous les

* C'est Suetone l'Historien.

honneurs ensemble. Je sçai même qu'il est aussi glorieux de répandre les graces, que de les mériter. Vous aurez à la fois cette double gloire, si vous honorez un autre, d'une dignité où votre mérite vous avoit appellé. Ne croyez pas que je m'oublie dans cette occasion : je sens que la considération qu'on a pour moi, va croître infiniment dans le monde. On y connoîtra, que mes amis peuvent non-seulement exercer la charge de Colonel; mais même la donner. Je vous obéis donc avec plaisir dans une chose si juste. Heureusement votre nom n'a point encore été porté sur le rolle public. Ainsi nous avons la liberté de mettre à la place celui de Silvanus. Puisse-t-il être aussi sensible à cette grace qu'il reçoit de vous, que vous l'êtes à ce petit service que je vous rends ! Adieu.

LETTRE IX.

A Minutianus.

JE puis enfin vous faire ici le détail de tous les travaux que m'a coûté la cause que j'ai plaidée pour la Province d'Anda-

louſie *. Cette cauſe a duré pluſieurs audiences, avec des ſuccès fort différens. Vous demandez d'où peut venir cette différence ? De la même raiſon qui a obligé de partager la cauſe en pluſieurs audiences. Claſſicus, ame baſſe, & qui alloit au crime à découvert, avoit gouverné cette Province avec autant de cruauté que d'avarice, la même année, que ſous Marius Priſcus, l'Afrique éprouvoit ſemblable ſort. Priſcus étoit originaire d'Andalouſie, & Claſſicus d'Afrique. De-là ce bon mot des Andalouſiens (car il échape quelquefois de bons mots à la douleur) : *L'Afrique nous rend ce que nous lui avons prété.* Il y eut pourtant cette différence entre ces deux hommes, qu'une ſeule ville pourſuivit criminellement Priſcus, & que pluſieurs particuliers ſe rendirent ſes parties ; au lieu que toute l'Andalouſie en corps fondit ſur Claſſicus. Il prévint les ſuites de ce procès, par une mort qu'il dût, ou à ſa bonne fortune, ou à ſon courage. Car la mort de cet infâme ne laiſſe pas d'être équivoque. Si d'un côté il paroît fort vrai-ſemblable, qu'en perdant l'eſpérance de ſe juſtifier, il ait voulu perdre la vie ; il n'eſt pas concevable de l'autre, qu'un ſcélérat, qui n'a pas eu

* Le texte dit la Bétique, partie de l'Andalouſie.

honte de commettre les actions les plus condamnables, ait eu le cœur d'affronter la mort, pour se dérober à la honte de la condamnation. L'Andalousie cependant demandoit, que tout mort qu'il étoit, son procès fût instruit. Les Loix le vouloient ainsi. L'usage sembloit s'y opposer. Enfin, après une longue interruption, les Loix ont dans cette occasion repris leur premiere force. Les peuples de cette Province alloient encore plus loin. Ils prétendoient que Classicus n'étoit pas le seul coupable. Ils accusoient nommément les Ministres, les complices de ses crimes, & demandoient justice contre eux. Je parlois pour l'Andalousie; & j'étois secondé par Luceïus Albius. C'est un homme qui n'étale pas moins de richesses que de fleurs dans ses discours, & pour qui cette société de ministere a redoublé mon ancienne amitié pour lui. Il semble que les rivaux de gloire, sur-tout parmi les gens de lettres soient fort disposés à la discorde. Nous n'avons pas eu pourtant la moindre dispute. Chacun, sans écouter l'amour-propre, marchoit d'un pas égal où l'appelloit le bien de la cause. Son étendue, & l'utilité de nos cliens, nous firent dès le commencement reconnoître qu'il ne falloit pas que chacun de nous renfermât tant d'actions différentes dans

un ſeul diſcours. Nous craignions que le jour, que la voix, que les forces ne nous manquaſſent, ſi nous raſſemblions comme en un ſeul corps d'accuſation, tant de crimes & tant de criminels. Tous ces noms, tous ces faits différens pouvoient d'ailleurs, non-ſeulement épuiſer l'attention des Juges, mais même confondre leurs idées. Nous appréhendions encore, que le crédit particulier de chacun des accuſés, ſi on les réuniſſoit dans un même jugement, ne devînt commun à tous par ce mélange. Enfin nous voulions éviter, que dans la confuſion, le plus puiſſant ne ſe ſauvât aux dépens du plus foible; & qu'un indigne ſacrifice ne dérobât à la juſtice les plus nobles victimes. Car jamais la faveur & la brigue n'agiſſent plus ſûrement, que lorſqu'elles peuvent ſe couvrir du maſque de la ſévérité. Nous voulions imiter Sertorius, qui commanda au plus fort de ſes ſoldats d'arracher tout-à-la fois la queue d'un cheval, & au plus foible de ne l'arracher que poil à poil. Vous ſçavez le reſte. Nous jugions de même, qu'il ne nous étoit pas poſſible de triompher d'un ſi gros eſcadron d'accuſés, ſi nous ne les détachions les uns des autres. La premiere choſe que nous crûmes devoir bien établir, c'eſt que Claſſicus étoit coupable. C'étoit une préparation natu-

relle & nécessaire à l'accusation de ses Officiers & de ses complices, qui ne pouvoient jamais être criminels, s'il étoit innocent. Nous en choisîmes deux entre eux pour lui joindre, Bébius Probus & Fabius Hispanus, l'un & l'autre considérables par leur crédit, Hispanus même par son éloquence. Classicus nous fit peu de peine. Il avoit laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvoit au juste ce que lui avoit valu chacune de ses concussions. Nous avions même une Lettre de lui fort vaine & fort impertinente, qu'il écrivit à une de ses maîtresses à Rome, en ces termes: *Réjouissons-nous; je parts pour me rendre auprès de vous; & je parts grand Seigneur: J'ai amassé quatre millions de sesterces * du prix d'une partie des Domaines d'Andalousie.* Probus & Hispanus nous embarrasserent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, je crus qu'il étoit nécessaire de faire voir que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une chose manifestement injuste, étoit un crime. Autrement, c'étoit perdre son temps que de prouver, qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Classicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient

* Environ quatre cens mille livres de notre monnoye.

chargés ; mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés, & qui demandoit leur grace. Ils prétendoient la mériter d'autant plus justement, qu'ils étoient des gens de Province, accoûtumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Claudius Restitutus, qui me répliqua, publie hautement, que malgré le long exercice & cette vivacité naturelle qui lui tient la repartie toujours prête, il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance. Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille ; les autres furent abandonnés aux peuples d'Andalousie. On alla plus loin : On ordonna, que les créanciers qu'il avoit payés, rendroient ce qu'ils avoient reçu ; & l'on exila pour cinq ans Hispanus & Probus : tant ce qui d'abord ne paroissoit presque pas criminel, parut atroce dans la suite. Peu de jours après, nous plaidâmes contre Claudius Fuscus, gendre de Classicus, & contre Stillonius Priscus, qui avoit commandé une cohorte sous lui. Le succès fut différent. Priscus fut banni de

l'Italie pour deux ans ; Fuſcus fut renvoyé abſous. Dans la troiſiéme audience, il nous ſembla plus convenable, de raſſembler grand nombre de complices. Il étoit dangereux qu'en faiſant traîner plus long-temps cette affaire, le dégoût & l'ennui ne refroidiſſent l'attention des Juges, & ne laſſaſſent leur ſévérité. Il ne nous reſtoit d'ailleurs que des criminels d'une moindre importance, & que nous avions tout exprès réſervés pour les derniers. J'en excepte pourtant la femme de Claſſicus. L'on avoit contre elle aſſez d'indices pour la ſoupçonner; mais non aſſez de preuves pour la convaincre. A l'égard de ſa fille auſſi accuſée, les ſoupçons même manquoient. Lors donc qu'à la fin de cette audience, j'eus à parler d'elle, n'ayant plus à craindre, comme je l'aurois eu au commencement, d'ôter à l'accuſation quelque choſe de ſon poids, je crus qu'il étoit de la juſtice, de ne point opprimer l'innocence. Je ne me contentai pas de le penſer, je le dis librement, & de plus d'une maniere. Tantôt je demandois aux députés, s'ils m'avoient inſtruit de quelque fait, qu'ils ſe puſſent promettre de prouver contre elle. Tantôt je m'adreſſois au Sénat, & le ſuppliois de me dire, s'il croyoit qu'au cas que j'euſſe quelque ſorte d'éloquence, il me fût per-

mis d'en abuser, pour perdre une personne qui étoit innocente, & pour lui plonger le poignard dans le sein. Enfin je conclus par ces paroles : *Quelqu'un dira : Vous vous érigez donc en Juge ? Non ; mais je n'oublie pas, que je suis un Avocat, tiré du nombre des Juges*. Telle a été la fin de cette grande cause. Les uns ont été absous ; la plûpart condamnés, & bannis ; ou à temps, ou à perpétuité. Le décret du Sénat loue en termes fort honorables notre fidélité, notre application, notre fermeté ; & cela seul pouvoit dignement récompenser de si grands travaux. Vous comprenez aisément à quel point m'ont fatigué tant de plaidoiries différentes, tant d'opiniâtres disputes, tant de témoins à interroger, à raffermir, à réfuter. Représentez-vous quel embarras, quel chagrin, de se montrer toujours inexorable aux sollicitations secrettes, & de résister en face aux protecteurs déclarés d'un si grand nombre de coupables. En voici un exemple. Quelques-uns des Juges même, au gré de qui je pressois trop un accusé des plus accrédités, ne purent s'empêcher de s'écrier hautement, & de m'interrompre. *Eh ! laissez-moi continuer*, leur dis-je ; *cet homme n'en sera pas moins innocent, quand j'aurai tout dit*. Imaginez-vous par-là quelles contradic-

tions il m'a fallu essuyer, quelles inimitiés je me suis attirées. Il est vrai qu'elles ne dureront pas; car l'intégrité, qui dans le moment blesse ceux à qui elle résiste, devient bien-tôt l'objet de leur admiration & de leurs louanges. Je ne pouvois pas vous exposer plus clairement toute cette affaire. Vous allez me dire : Elle n'en valoit pas la peine ; je me serois bien passé d'une si longue Lettre. Cessez donc de me demander de temps en temps, ce que l'on fait à Rome ; & souvenez-vous qu'une Lettre ne peut être longue, lorsqu'elle comprend l'instruction & le détail d'un grand procès, les chefs d'accusation, le nombre & la qualité des accusés, la diversité des condamnations. Il me semble qu'il n'étoit pas possible de vous le mander, ni en moins de mots, ni plus exactement. Je me vante à tort d'exactitude : il me revient un peu tard une circonstance qui m'étoit échapée. Je vais la mettre ici, quoique hors de sa place. Homere, & tant d'habiles gens après lui, n'en usent-ils pas de même ? & après tout, cela n'a-t-il pas son agrément ? Moi, je n'y entends pas finesse. L'un des témoins, ou chagrin de se voir cité malgré lui, ou corrompu par quelqu'un des complices qui vouloit déconcerter les accusateurs, accusa Norbanus Licianus, l'un des dé-

putés & des Commiſſaires, de prévariquer en ce qui regardoit Caſta femme de Claſſicus. Les Loix veulent, que l'on juge l'accuſation principale, avant que d'entrer en connoiſſance de la prévarication ; parce que rien n'eſt plus propre à faire bien juger de la prévarication, que la maniere dont l'accuſation paroît avoir été inſtruite. Cependant, ni la diſpoſition des Loix, ni la qualité de Député, ni la fonction de Commiſſaire, ne purent garantir Norbanus, tant on avoit de haine & d'indignation contre cet homme. C'étoit un ſcélérat, qui, du temps de Domitien, avoit uſé de ſa faveur, comme la plupart des autres, & que la Province avoit choiſi pour Commiſſaire ; en vûe, non de ſa droiture & de ſon intégrité, mais de ſon inimitié déclarée contre Claſſicus, par qui il avoit été banni. Norbanus demanda un jour au moins pour préparer ſa défenſe. On n'eut pas plus d'égard à cette ſeconde remontrance, qu'à la premiere. Il fallut répondre dans le moment. Il le fit. Son caractere fourbe & méchant ne me permet pas de décider, ſi ce fut avec audace ou avec fermeté ; mais il eſt certain, que ce fut avec toute la préſence d'eſprit imaginable. On le chargea de beaucoup de faits particuliers, qui lui firent plus de tort que la prévarication.

Pomponius Rufus & Libo Frugi, tous deux Consulaires, déposerent contre lui, que du temps de Domitien, il avoit plaidé pour les accusateurs de Salvius Liberalis. Norbanus fut condamné & relégué. Ainsi lorsque j'accusai Casta, j'appuyai principalement sur le jugement de prévarication prononcé contre son accusateur. Mais j'appuyai inutilement: car il arriva une chose toute nouvelle, & qui paroît renfermer contradiction. Les mêmes Juges qui avoient déclaré l'accusateur convaincu de prévarication, prononcerent l'absolution de l'accusée. Vous êtes curieux de sçavoir, quel parti nous prîmes dans cette conjoncture. Ce fut de remontrer au Sénat, que nous tenions de Norbanus seul toutes nos instructions; & de soutenir, que s'il étoit jugé prévaricateur, il falloit nous donner le temps de chercher & de rassembler de nouveaux mémoires. Après cela, pendant toute l'instruction de son procès, nous demeurâmes spectateurs. Pour lui, il continua d'être présent à tout; & montra jusqu'à la fin, ou la même fermeté, ou la même audace. J'examine si je n'omets rien encore. Oüi : j'allois oublier, que le dernier jour Salvius Liberalis parla fortement contre tous les autres Députés, comme s'ils avoient trahi la Province, & qu'ils eussent

eussent épargné plusieurs personnes qu'ils avoient ordre d'accuser. Son esprit, son feu, son éloquence, firent grand peur aux pauvres gens. Persuadé de leur vertu & de leur reconnoissance, je les défendis. Ils publient que je les ai sauvés d'une terrible tempête. Ce sera ici la fin de ma Lettre. Je n'y ajouterai pas une syllabe, quand même je m'appercevrois que j'ai oublié quelque chose. Adieu.

LETTRE X.

A Spurinna & à Coccia.

SI les derniers jours que je passai chez vous, je ne vous dis point que j'avois composé un ouvrage à la louange de votre fils, deux raisons m'en ont empêché. L'une, que je ne l'avois pas composé pour vous le dire; mais pour satisfaire à ma tendresse, & pour soulager ma douleur. L'autre, que les mêmes personnes qui vous avoient parlé de mon Ouvrage, & qui en avoient oüi la lecture (comme vous-même, Spurinna, me l'avez dit), avoient du, ce me semble, vous en apprendre le sujet. Je craignois d'ailleurs de prendre mal mon temps, si dans des jours

destinés à la joye, j'eusse rappellé de si tristes idées. J'ai même encore un peu hésité aujourd'hui, si je me contenterois de vous envoyer la piéce que j'ai prononcée, & que vous exigez de moi; ou si je n'y ajouterois point d'autres écrits, que je réserve pour un recueil séparé. Car il ne suffit pas à un cœur aussi touché que le mien, de renfermer dans un petit livre la mémoire d'une personne si chére & si précieuse. Il faut donner plus d'étendue à sa gloire. Elle l'aura, si divers ouvrages la répandent & la publient. Mais dans le doute si je vous envoyerois tout ce que j'ai composé sur ce sujet, ou si j'en retiendrois une partie : j'ai trouvé qu'il convenoit mieux à ma franchise, & à notre amitié, de vous envoyer tout, principalement après la promesse que vous me faites, d'en garder le secret entre nous deux, jusqu'à ce que l'envie me prenne de publier ces ouvrages. Il ne me reste plus qu'à vous demander une grace : c'est de vouloir bien me dire avec la même franchise, ce que je dois ajouter, changer, supprimer. Je sçai bien que dans la douleur il est difficile de conserver un esprit assez libre pour cela : mais, tout difficile qu'il est, usez-en avec moi, comme avec un Sculpteur, avec un Peintre, qui travailleroit à la statue, au portrait de votre

fils. Vous l'avertiriez, qu'il n'a pas bien exprimé un trait ; qu'il doit retoucher l'autre. Ayez pour moi la même attention. Soutenez, conduisez ma plume. Elle travaille, si l'on vous en croit, à une image que le temps ne doit jamais effacer. Plus cette image sera naturelle, ressemblante, parfaite, plus elle sera durable. Adieu.

LETTRE XI.

A Genitor.

C'EST le caractere de notre ami Artemidore, d'exagérer toujours les services qu'on lui rend. Il est vrai qu'il a reçu de moi celui dont il vous a parlé : mais il est encore plus vrai, qu'il l'estime beaucoup plus qu'il ne vaut. Les Philosophes avoient été chassés de Rome. J'allai le trouver dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville ; & j'y allai dans une conjoncture, où ma visite étoit plus remarquable & plus dangereuse. J'étois Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse somme acquitter les dettes qu'il avoit contractées pour des sujets très-louables. Quelques-uns de ses amis les plus puis-

le repas ſoit court & frugal. Seulement beaucoup de morale enjouée ; & de cela même, point d'excès. Demain avant le jour ; différens devoirs éveilleront des gens, que Caton même ne rencontra pas impunément. Ceſar à ce propos le blâme d'une maniére qui le loue. Il dépeint dans un ſi grand embarras, ceux qui rencontrerent Caton yvre, qu'ils rougirent auſſi-tôt qu'ils lui eurent découvert le viſage. *On eut dit* (ajoute-t-il) *que Caton venoit de les prendre ſur le fait ; & non pas qu'ils venoient d'y prendre Caton.* Quelle plus haute idée peut-on donner de l'autorité que Caton avoit acquiſe, que de le repréſenter ſi reſpectable, tout enſéveli qu'il étoit dans le vin ? Ce n'eſt donc pas aſſez de régler l'ordre & la dépenſe de notre repas, ſi nous n'en fixons la durée. Car après tout, nous ne ſommes pas arrivés à ce degré de réputation, où la médiſance dans la bouche même de nos ennemis, ſoit notre éloge. Adieu.



LETTRE XIII.

A Romanus.

JE vous ai envoyé, comme vous le déſirez, le remerciment que j'ai fait à l'Empereur au commencement de mon Conſulat : vous l'auriez reçû, quand même vous ne me l'euſſiez pas demandé. Ne faites pas moins d'attention, je vous prie, ſur la difficulté, que ſur la beauté du ſujet. Dans la plûpart des ouvrages, la ſeule nouveauté ſuffit pour réveiller le Lecteur : ici, le ſujet, tant de fois rebattu, ſemble épuiſé. Il arrive de-là, que chacun, indifférent ſur tout le reſte, ne s'attache qu'aux tours & à l'expreſſion, qui, dans un examen ainſi détaché, ſe ſoutiennent difficilement. Et plût à Dieu, que l'on s'arrêtât du moins au plan, aux liaiſons, aux figures du diſcours ! Car enfin, les plus groſſiers peuvent quelquefois inventer heureuſement, & s'exprimer en termes pompeux : mais ordonner avec art, répandre une agréable variété, placer à propos les figures ; c'eſt ce qui n'appartient qu'aux plus délicats. Il ne faut pas même affecter toujours des penſées

ſublimes & brillantes. Comme dans un Tableau, rien ne fait tant paroître la lumiére, que le mêlange des ombres; auſſi, dans une harangue, rien ne fait tant valoir le merveilleux, que le contraſte du ſimple. Mais j'oublie que je parle à un Maître. Je ne dois l'avertir, que de ne me pas épargner. C'eſt par la ſévérité de votre critique ſur les endroits foibles, que je jugerai de la ſincérité de votre approbation pour tout le reſte. Adieu.

LETTRE XIV.

A Acilius.

LES Eſclaves de Largius Macedo, qui a été Préteur, viennent d'exercer ſur lui les derniéres cruautés. L'avanture eſt des plus tragiques, & telle qu'une ſimple Lettre ne ſuffit pas, pour en faire ſentir toute l'horreur. Il étoit maître dur, inhumain; & qui ſe ſouvenoit peu, ou plutôt ne ſe ſouvenoit point que ſon pere avoit été lui-même dans l'eſclavage. Il prenoit le bain dans ſa maiſon de Formies, lorſque tout à coup ſes Eſclaves l'environnent. L'un le prend à la gorge, l'autre le frappe au viſage; celui-ci lui donne mille

coups dans le ventre & dans l'eſtomac ; celui-là dans des endroits que la pudeur ne permet pas de nommer ; & lorſqu'ils crurent l'avoir tué, ils le jetterent ſur un plancher fort chaud, pour voir s'il ne vivroit point encore. Lui, ſoit qu'en effet il eût perdu le ſentiment, ſoit qu'il feignît de ne rien ſentir, demeure étendu & immobile, & les confirme dans la penſée qu'il étoit mort. Auſſi-tôt ils l'emporterent, comme ſi la chaleur du bain l'eût fait évanouir. Ceux de ſes Eſclaves qui n'étoient point complices, & ſes concubines, accourent avec de grands cris & avec de grands gémiſſemens. Largius, réveillé par le bruit & ranimé par la fraîcheur du lieu, entre-ouvre les yeux ; & par un petit mouvement, donne quelques ſignes de vie : il le pouvoit alors ſans danger. Les Eſclaves prennent la fuite. On arrête les uns, on court après les autres. Le maître, avec beaucoup de peine, n'a ſurvécu que peu de jours. Avant que de mourir, il a eu la conſolation de ſe voir vengé, comme l'on vange les morts. Voyez, je vous prie, à quel danger, à quelle inſolence & à quel outrage nous ſommes expoſés. Il ne faut pas que perſonne ſe croye en ſûreté, parce qu'il eſt doux & humain ; car les Eſclaves n'égorgent point leurs Maîtres, par raiſon, mais

par fureur. C'en eſt aſſez ſur ce ſujet. N'y a-t-il plus rien de nouveau ? Rien. Je ne manquerois pas de vous l'écrire. J'ai du papier de reſte; j'ai du loiſir; il eſt fête. J'ajouterai pourtant ce qui me revient fort à propos du même Macedo. Un jour qu'il ſe baignoit à Rome dans un bain public, il lui arriva une avanture remarquable, & de très-mauvais augure, comme la ſuite l'a fait voir. Un Chevalier Romain, pouſſé doucement par un Eſclave de Macedo, & averti de faire place, ſe tourna bruſquement, & porta un ſi rude coup, non à l'eſclave, mais au Maître, qu'il penſa le renverſer. Ainſi le bain a été funeſte à Macedo, comme par dégrès. La premiére fois, il y reçut un affront. La ſeconde fois, il y perdit la vie. Adieu.

LETTRE XV.

A Proculus.

VOUS me priez de lire vos ouvrages dans ma retraite, & de vous dire s'ils ſont dignes d'être publiés. Vous m'en preſſez; vous autoriſez vos prieres par des exemples; vous me conjurez même de pren-

dre ſur mes études une partie du loiſir que je leur deſtine, & de la donner aux vôtres. Enfin, vous me citez Ciceron, qui ſe faiſoit un plaiſir de favoriſer & d'animer les Poëtes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier, ni me preſſer. Je ſuis adorateur de la Poëſie; & j'ai pour vous une tendreſſe que rien n'égale. Ne doutez donc pas, que je ne faſſe avec autant d'exactitude que de joye, ce que vous déſirez. Je pourrois déja vous mander que rien n'eſt plus beau, & ne mérite mieux de paroître; du moins autant que j'en puis juger, par les endroits que vous m'avez fait voir: ſi pourtant votre prononciation ne m'a point impoſé; car vous liſez d'un ton fort impoſteur. Mais j'ai aſſez bonne opinion de moi, pour croire que le charme de l'harmonie ne va point juſqu'à m'ôter le jugement. Elle peut bien le ſurprendre, mais non pas le corrompre, ni l'altérer. Je crois donc déja pouvoir hazarder mon avis, ſur le corps de l'ouvrage. La Lecture m'apprendra ce que je dois penſer de chaque partie. Adieu.



LETTRE XVI.

A Nepos.

J'AVOIS toujours cru, qu'entre les actions & les paroles des hommes & des femmes illustres, quelques-unes avoient plus d'éclat, d'autres plus de grandeur. L'entretien que j'eus hier avec Fannia, m'a confirmé dans cette opinion. C'est la petite fille de cette célébre Arria, qui, par son exemple, apprit à son mari à mourir sans regret. Fannia me contoit plusieurs autres traits d'Arria, non moins héroïques, quoique moins connus. Vous aurez, je m'imagine, autant de plaisir à les lire, que j'en ai eu à les entendre. Son mari, & son fils, étoient en même-temps attaqués d'une maladie, qui paroissoit mortelle. Le fils mourut. C'étoit un jeune homme d'une beauté, d'une modestie, qui charmoient; & plus cher encore à son pere & à sa mere par de rares vertus, que par le nom de Fils. Arria donna de si bons ordres pour les obséques, que le pere n'en sçût rien. Toutes les fois même qu'elle entroit dans la chambre de son mari, elle lui faisoit entendre, que leur fils se por-

toit mieux. Souvent preſſée de dire comment il étoit, elle répondoit, qu'il n'avoit pas mal dormi; qu'il avoit mangé avec aſſez d'appétit. Enfin, lorſqu'elle ſentoit qu'elle ne pouvoit plus retenir ſes larmes, elle ſortoit; elle s'abandonnoit à ſa douleur; & après l'avoir ſoulagée, elle rentroit les yeux ſecs, le viſage ſerein, comme ſi elle eût laiſſé ſon deuil à la porte. Rien n'eſt plus beau, je l'avoue, que ce qu'elle fit en mourant. Quoi de plus glorieux, que de prendre un poignard, que de l'enfoncer dans ſon ſein, que de l'en tirer tout ſanglant; & de la même main le préſenter à ſon mari, avec ces paroles immortelles & preſque divines: *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal!* Mais après tout, la gloire & l'immortalité préſentes dans ce moment à ſes yeux, la ſoutenoient. Combien faut-il plus de force & de courage, lorſque dénuée d'un ſi puiſſant ſecours, elle fait rentrer ſes pleurs, diſparoître ſon déſeſpoir, & qu'elle montre un viſage de mere contente, quand elle n'a plus de fils? Scribonien avoit ſoulevé l'Illyrie contre l'Empereur Claude. Scribonien eſt défait & tué. Pétus, qui s'étoit attaché à lui, eſt pris & mené à Rome. On l'embarque. Arria conjure les Soldats qui l'eſcortent de la recevoir dans leur bord. *Vous ne pouvez*,

leur disoit-elle, *refuser à un homme Consulaire quelques esclaves, qui lui servent à manger, qui l'habillent, qui le chaussent. Seule, je lui rendrai tous ces services.* Les Soldats furent inéxorables : Arria loue une barque de Pêcheurs; & dans un si petit bâtiment, se met à la suite d'un gros Vaisseau. Arrivée à Rome, elle rencontre dans le Palais de l'Empereur, la femme de Scribonien, qui révéloit les complices, & qui voulut lui parler. *Que je t'écoute* (dit-elle), *toi qui as vû tuer ton mari entre tes bras, & qui vis encore?* Vous pouvez juger de-là, que ce ne fut pas sans réflexion, & par une aveugle impétuosité, qu'elle choisit une si glorieuse mort. Un jour, Thraseas son gendre, qui la conjuroit de quitter la résolution où elle étoit de mourir, lui dit : Vous voulez donc si l'on me force à quitter la vie, que votre fille la quitte avec moi? Elle lui répondit, sans s'émouvoir : *Oui, je le veux, quand elle aura vécu avec vous aussi longtemps, & dans une aussi parfaite union que j'ai vécu avec Pétus.* Ce discours avoit redoublé l'inquiétude & l'attention de toute sa famille. On l'observoit de beaucoup plus près. Elle s'en apperçut. *Vous perdrez votre temps*, dit-elle. *Vous pouvez bien faire que je meure d'une mort plus douloureuse : mais il n'est pas en votre*

pouvoir, de m'empêcher de mourir. A peine a-t-elle achevé ces paroles, qu'elle se leve précipitamment de sa chaise, va se heurter la tête avec violence contre le mur, & tombe comme morte. Revenue à elle-même, *Je vous avois bien promis*, dit-elle, *que je sçaurois m'ouvrir les passages les plus difficiles à la mort, si vous me fermiez ceux qui sont aisés.* Ces traits ne vous paroissent-ils point plus héroïques encore, que celui-ci naturellement préparé par les autres : *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal ?* Cependant toute la terre parle de cette action. Celles qui l'ont préparée sont inconnues. Concluez donc avec moi, qu'entre les actions des hommes illustres, les unes ont plus d'éclat, les autres plus de grandeur. Adieu.

LETTRE XVII.

A Severien.

A QUOI tient-il donc, que je ne reçoive de vos nouvelles ? Tout va-t-il bien ? ou quelque chose iroit-il mal ? Etes-vous accablé d'affaires ? ou jouissez-vous d'un doux loisir ? Les commodités pour écrire sont-elles rares ? ou vous man-

quent-elles ? Tirez-moi de cette inquiétude que je ne puis plus supporter ; & n'épargnez pas un courier exprès. J'offre d'en faire la dépense. Je le payerai bien, s'il m'apprend ce que je désire. Pour moi, je me porte bien, si c'est se bien porter, que de vivre dans une cruelle incertitude ; que d'attendre de moment à autre des nouvelles qui ne viennent point ; que de craindre pour ce que j'ai de plus cher, tous les malheurs attachés à la condition humaine. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Severe.

LES devoirs du Consulat m'ont engagé à remercier le Prince au nom de la République. Après m'en être acquitté dans le Sénat, d'une maniére convenable au lieu, au temps, à la coutume ; j'ai cru qu'en bon citoyen, je devois jetter sur le papier, les choses que j'avois dites, & leur y donner plus d'étendue. Ma premiére vûe a été de faire aimer encore davantage à l'Empereur ses vertus, par les charmes d'une louange naïve. J'ai voulu en même-temps tracer à ses successeurs,

par ſon exemple mieux que par aucun précepte, la route de la ſolide gloire. S'il y a beaucoup d'honneur à former les Princes par de nobles leçons, il y a bien autant d'embarras dans cette entrepriſe, & peut-être encore plus de préſomption. Mais laiſſer à la poſtérité l'éloge d'un Prince accompli, montrer comme d'un phare aux Empereurs qui viendront après lui une lumiére qui les guide; c'eſt tout-à-la-fois être auſſi utile que modeſte. Ce qui m'a fait le plus de plaiſir, c'eſt que dans le deſſein de lire cet ouvrage à mes amis, je ne les invitai point par des billets de cérémonie, ſelon l'uſage. Je les fis ſeulement avertir, que je leur lirois ma piéce un certain jour, s'ils avoient du loiſir de reſte pour venir l'entendre. Vous ſçavez qu'à Rome jamais on ne trouve de loiſir pour ces ſortes de choſes. Cependant ils y ſont tous accourus deux jours de ſuite, & par le plus mauvais temps du monde. Non contens de cela, lorſque par diſcrétion je voulus ceſſer, ils exigerent abſolument de moi, que le lendemain je leur donnaſſe la lecture du reſte. A qui dois-je croire que cet honneur a été rendu? Eſt-ce à ma perſonne? eſt-ce à l'amour des Lettres? J'incline bien plus à penſer que c'eſt au deſſein de rallumer l'amour des Lettres preſque éteint. Mais

Une terre voisine des miennes, & qui s'y trouve en quelque sorte enclavée, est à vendre. Plus d'une raison m'invite à l'acheter; plus d'une raison m'en dégoute. L'agrément d'unir cette terre à celle que je possede; premiére amorce. Seconde tentation, le plaisir, & tout-à-la-fois la commodité d'aller de l'une à l'autre tout d'une traite, & sans être obligé à double dépense; de les régir par un même Intendant, & presque par les mêmes Fermiers; d'embellir l'une, & de me contenter d'entretenir l'autre. Je compte encore que je m'épargne de nouveaux meubles, des portiers, des jardiniers, d'autres semblables gens, & des équipages de chasse. Il n'est pas indifférent d'avoir à faire cette dépense en deux lieux ou en un seul. D'un autre côté, voici ce qui me tient en balance. Je crains qu'il n'y ait quelque imprudence à mettre tant de biens sous un même climat, à les exposer aux mêmes accidens. Il me paroît plus sûr de se précautionner contre les caprices de la fortune, par la différente situation de nos terres. Ne vous semble-t-il pas même, qu'il est agréable de changer quelquefois de terrein & d'air; & que le voyage d'une maison à l'autre a ses charmes? Mais venons au principal sujet de nos délibérations. Le terroir est gras, fertile, arrosé:

on y trouve des terres labourables, des vignes & des bois dont la coupe est d'un revenu modique à la vérité, mais certain. Malgré tous ces avantages, cette terre est en désordre par l'indigence de ceux qui la devoient cultiver. Son dernier maître a vendu plus d'une fois tout ce qui servoit à la faire valoir; & pendant que par cette vente il diminue dans le temps présent les arrérages dont les Fermiers étoient redevables, il leur ôte tous les moyens de se rétablir à l'avenir, & les surcharge de nouvelles dettes. * Il faut donc faire provision de plusieurs bons Fermiers. Parmi mes esclaves, je n'en ai point de propres à cela; & il n'en reste aucun dans la maison dont il s'agit. Pour vous instruire du prix, il est de trois millions de sesterces. ** Il a été autrefois jusqu'à cinq. * Mais la diminution du revenu causée, soit faute de bons Fermiers, soit par la misere des temps, a produit par une suite naturelle la diminution du fonds. Vous

* Le texte me paroît ici corrompu; & j'ai cru le rétablir, en changeant le mot de *rubus* en celui de *rursùs*, comme il est dans l'édition d'Elzevir de 1659.

** Environ trois cens mille livres de notre monnoye.

* Environ cinq cens mille livres de notre monnoye,

me demandez si j'ai trois millions de sesterces bien comptés. Il est vrai que la plus grande partie de mon bien est en terres. J'ai pourtant quelque argent qui roule dans le commerce ; & d'ailleurs je ne me ferai pas une peine d'emprunter. J'ai toujours une ressource prête dans la bourse de ma belle-mere, où je prends aussi librement que dans la mienne. Ainsi que cela ne vous arrête point, si le reste vous plaît. Apportez-y, je vous en supplie, toute votre attention. Car vous êtes le premier homme du monde en toutes choses, mais sur-tout en œconomie. Adieu.

LETTRE XX.

A Maxime.

VOUS vous souvenez, sans doute d'avoir lû souvent quels troubles excita la Loi qui régle l'élection des Magistrats par scrutin ; quels applaudissemens, quels reproches elle attira d'abord à son auteur. Cependant elle vient de passer tout d'une voix dans le Sénat. Le jour de l'élection, chacun a demandé le scrutin. En vérité, la coutume de donner tout haut son suffrage avoit banni de nos assemblées toute

bienséance. On ne sçavoit plus ni parler à son rang, ni se taire à propos, ni se tenir en place. On n'entendoit de tous côtés, que de grandes clameurs. Chacun couroit de toute part avec ceux dont il portoit les intérêts. Différentes troupes tumultuairement répandues au milieu du Sénat, n'y laissoient plus voir qu'une confusion indécente ; tant nous nous étions éloignés des mœurs de nos peres, chez qui l'ordre, la modestie, la tranquillité répondoient si bien à la majesté du lieu, & au respect qu'il exige. Nous avons des vieillards qui m'ont souvent raconté, que les Magistrats étoient élus de cette maniére. Celui qui se présentoit pour une charge, étoit appellé à haute voix. Il se faisoit un profond silence. Le Candidat prenoit la parole. Il rendoit compte de sa conduite, & citoit pour témoins & pour garans, ou celui sous les ordres de qui il avoit porté les armes, ou celui dont il avoit été Questeur, ou, s'il le pouvoit, l'un & l'autre ensemble. Il nommoit quelqu'un de ses Protecteurs. Ceux-ci parloient en sa faveur avec autorité & en peu de mots ; & cela valoit mille fois davantage que toutes les sollicitations imaginables. Les concurrens avoient la liberté de relever les défauts de la naissance, de l'âge, des mœurs de son compétiteur. Le Sénat don-

noit audience avec une gravité auftere. Et de la forte, le mérite prefque toujours l'emportoit fur le crédit. Ces louables coutumes, corrompues par la chaleur des brigues, nous ont forcé de chercher un reméde dans les fuffrages fecrets ; & certainement il a eu fon effet, parce qu'il étoit nouveau & imprévû. Mais je crains que dans la fuite le reméde même ne nous attire d'autres maux ; & qu'à la faveur du fcrutin, l'injuftice & l'infolence, ne faffent leur coup plus sûrement. Combien fe trouve-t-il de perfonnes, fur qui la probité garde autant d'empire en fecret qu'en public ? Bien des gens craignent le déshonneur, très-peu leur confcience. Mais je m'allarme trop tôt fur l'avenir. Cependant, graces au Scrutin, nous avons pour Magiftrats les plus dignes de l'être. Il eft arrivé dans cette élection, comme dans cette efpéce de procès, où la nomination des Juges ne précéde le jugement, que du temps qu'il faut pour entendre les Parties. Nous avons été pris au dépourvû, & nous avons été juftes. Quand je vous mande tout ce détail, c'eft premiérement pour vous apprendre des nouvelles, & encore pour mêler la République dans nos entretiens. Nous devons d'autant plus profiter des occafions qui s'offrent d'en parler, qu'elles font beaucoup

plus

plus rares pour nous, qu'elles ne l'étoient pour les anciens. Franchement je ſuis dégoûté de ces ennuyeuſes phraſes, qui reviennent ſans ceſſe. *A quoi paſſez-vous le temps? Vous portez-vous bien?* Donnons à notre tour un peu plus de liberté à nos Lettres : tirons-les de cette indigne baſſeſſe, & ne les renfermons pas toutes dans nos affaires domeſtiques. Il eſt vrai que l'Empire ſe conduit aujourd'hui par les mouvemens d'un ſeul homme, qui prend ſur lui tous les ſoins, tous les travaux dont il ſoulage les autres. Il veut bien cependant quelquefois, par un ſalutaire tempérament, nous y aſſocier. Il découle juſques à nous des ruiſſeaux de cette ſource de toute-puiſſance : & non-ſeulement nous pouvons puiſer dans ces ruiſſeaux, mais en faire paſſer quelque partie à nos amis par nos Lettres. Adieu.

LETTRE XXI.

A Priſcus.

J'APPRENDS que Martial eſt mort; & j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit un eſprit agréable, délié, piquant; & qui ſçavoit parfaitement mêler le ſel & l'a-

mertume dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité. A son départ de Rome, je lui donnai de quoi l'aider à faire son voyage. Je devois ce petit secours à notre amitié ; je le devois aux vers qu'il a faits pour moi. L'ancien usage étoit d'accorder des récompenses utiles, ou honorables, à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes, ou de quelques Particuliers. Aujourd'hui, la mode en est passée, avec tant d'autres, qui n'avoient guéres moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. Vous êtes curieux de sçavoir, quels étoient donc les Vers que je crus dignes de ma reconnoissance. Je vous renvoyerois au livre même, si je ne me souvenois de quelques-uns. S'ils vous plaisent, vous chercherez les autres, dans le recueil. Le Poëte adresse la parole à sa Muse. Il lui recommande d'aller à ma maison des Esquilies, & de m'aborder avec respect. Voici comment.

Gardes-toi bien dans ton yvresse,

Muse, d'aller à contre-temps

Troubler les Emplois importans,

Où du soir au matin l'occupe sa sagesse,

Respecte les momens qu'il donne à des discours
Qui font les charmes de nos jours ;
Et que tout l'avenir, admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,
Ouvrent tout l'esprit à la joye ;
Qu'il se détend, qu'il se déploye ;
Qu'on traite les Sages de sots ;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

Ne croyez-vous pas, que celui qui a écrit de moi dans ces termes, ait bien mérité de recevoir des marques de mon affection à son départ, & de ma douleur à sa mort ? Tout ce qu'il avoit de meilleur, il me l'a donné ; prêt à me donner davantage, s'il avoit pû : quoiqu'à juger sainement, le don le plus précieux qu'on puisse faire, c'est le don de la gloire & de l'immortalité. Mais peut-être que les Poësies de Martial ne seront pas immor-

telles. Peut-être ; mais au moins les a-t-il travaillées dans la penſée qu'elles le ſeroient. Adieu.





LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LETTRE PREMIERE.

A Fabatius.

VOus souhaitez depuis long-temps, de nous voir ensemble, votre petite fille & moi. Rien ne peut nous faire plus de plaisir à l'un & à l'autre. Nous ne le dési-

Regulus. Cependant il le pleure immodérément. Cet enfant avoit de petits chevaux de main, & plusieurs attelages, des chiens de toutes tailles, des rossignols, des perroquets & des Merles. Regulus a tout fait égorger sur le bucher; & ce n'étoit pas douleur, mais comédie. On court chez lui de tous les endroits de la Ville. Tout le monde le hait; tout le monde le déteste; & chacun s'empresse de lui rendre visite, comme s'il étoit l'admiration & les délices du genre humain: & pour vous dire en un mot tout ce que je pense, chacun à l'envie, en faisant sa cour à Regulus, l'imite. Il s'est retiré dans ses jardins au-de-là du Tibre. Là, il remplit de grandes galeries, une vaste étendue de terrain, & borde tout le rivage de statues. Il est le premier homme du monde pour loger ensemble la magnificence & l'avarice, l'infamie & la vanité. Il incommode toute la Ville, qu'il met en grand mouvement dans une très-fâcheuse saison; & c'est pour lui une consolation, que d'incommoder. Il dit, qu'il veut se marier; & il le dit artificieusement, comme mille autres choses. Préparez-vous à apprendre au premier jour les nôces d'un homme en deüil; les nôces d'un vieillard; les unes trop tôt, les autres trop tard célébrées. Demandez-vous ce qui me le per-

ſuade. Ce n'eſt point ſur ce qu'il l'aſſûre très-affirmativement que j'en juge ; car perſonne ne ſçait mieux mentir : mais c'eſt parce qu'il eſt infaillible, que Regulus fera toujours ce que l'on ne doit pas faire. Adieu.

LETTRE III.

A Antonin

JE ne ſuis point ſurpris, ni que vous ayez pluſieurs fois rempli le Conſulat avec autant de gloire, que les Conſuls de l'ancienne Rome ; ni que vous vous ſoyez conduit dans le Gouvernement d'Aſie, d'une maniére qui n'a guéres d'exemples ; je dirois qui n'en a point, ſi votre modeſtie pouvoit me le pardonner : Je ne m'étonne point enfin, de ce que vous n'êtes pas moins le premier de Rome par votre intégrité, & par votre autorité, que par votre âge. Non que de ſi glorieux avantages ne méritent notre vénération. Mais je vous admire bien plus dans la vie privée. Car il eſt auſſi beau que difficile d'aſſaiſonner tant de ſévérité avec tant d'agrément ; de mêler tant de politeſſe avec tant de gravité. C'eſt ce que vous faites

admirablement, & dans vos entretiens & dans vos ouvrages. On ne peut vous entendre, ſans ſe repréſenter ce vieillard d'Homere, dont les diſcours

Avoient je ne ſçai quoi de plus doux que le miel;

ni lire ce que vous écrivez, ſans s'imaginer que les abeilles y répandent le ſuc le plus pur des fleurs, & qu'elles en font le tiſſu. C'eſt ce qui m'eſt arrivé, quand j'ai lû vos Epigrammes Grecques & vos Vers ïambes. Quelle naïveté! quelle élégance n'y ai-je pas trouvé? Que ces Poëſies ſont tendres! qu'elles ſont galantes! Quel goût de l'antiquité! quelle fineſſe! quelle juſteſſe! Je croyois lire Callimaque, Herode, ou d'autres Auteurs plus délicats encore, s'il y en a: car certainement ces deux Poëtes n'ont pas excellé dans ces deux ſortes de Poëſies; & l'un même n'a compoſé qu'en un de ces genres. Eſt-il poſſible qu'un homme né à Rome parle ſi bien Grec? En vérité, je ne crois pas que l'on parle ſi bien la langue Attique dans Athénes. Vous dirai-je tout ce que je penſe? Je ne pardonne point aux Grecs le choix que vous avez fait de leur langue préférablement à la nôtre. Car il ne faut pas être devin, pour ſçavoir quelles beautés vos ouvrages euſſent eu dans votre langue naturelle, ſi vous avez ſçu leur

en donner tant dans une langue étrangére. Adieu.

LETTRE IV.

A Sossius.

J'AI toute la tendresse imaginable pour Calvisius Nepos. Il a de l'habileté, de la droiture, de l'éloquence : qualités principales, selon moi. Il est proche parent de C. Calvisius, qui demeure en même maison que moi, & qui est votre intime ami. C'est le fils de sa sœur. Donnez-lui, je vous supplie, une Charge de Tribun Semestre, qui le releve à ses propres yeux & à ceux de son oncle. Vous obligerez notre ami Calvisius, vous obligerez Nepos lui-même, qui certainement n'est pas un débiteur moins solvable, que nous pouvons vous le paroître. Vous avez souvent fait des graces : mais j'ose vous assurer que vous n'en avez jamais mieux placé aucune, & à peine une ou deux aussi bien. Adieu.



LETTRE V.

A Sparſus.

ON DIT, qu'un jour Eſchine lut ſa harangue & celle de Demoſthene aux Rhodiens, qui l'en prioient; & que l'une & l'autre excita de grandes acclamations. Les applaudiſſemens que les piéces de ces excellens hommes ont reçu, ne m'étonnent plus; depuis que derniérement à la lecture d'une des miennes, dans une aſſemblée de Sçavans, j'ai trouvé la même attention, les mêmes empreſſemens deux jours entiers. Cependant, pour réveiller leur curioſité, je n'avois pas le charme ſecret, qui ſe rencontre dans la comparaiſon de deux piéces, & dans cette eſpéce de combat qu'elles forment entre-elles, & qui attache l'auditeur. Outre les beautés qu'avoient les deux diſcours, les Rhodiens étoient piqués par le plaiſir de les comparer. Le mien, quoique deſtitué de ce dernier attrait, a ſçu plaire. Eſt-ce avec juſtice? Vous en jugerez, quand vous aurez lu cet ouvrage, dont la longueur ne ſouffre pas une plus longue Préface. Il faut au moins une courte Lettre,

pour faire mieux recevoir mon excuse d'avoir composé un si gros livre. Je ne crois pourtant pas avoir passé les bornes de mon sujet. Adieu.

Lettre VI.

A Nason.

Mes terres de Toscane ont été grêlées. Celles d'au-de-là du Pô ont été plus heureuses. Tout y abonde ; mais aussi rien ne s'y vend. Je ne puis compter que sur le revenu de ma terre de Laurentin. Il est vrai que je n'y possède qu'une maison & un jardin : le reste n'est que sable. Le terrain n'est pourtant pas ingrat pour moi. J'y compose sans distraction ; & si je ne puis y cultiver des terres que je n'ai pas, j'y cultive au moins mon esprit. Ailleurs, je vous ferai voir des granges pleines : ici, des portes-feuilles bien remplis. Si donc un revenu solide & certain vous tente, venez faire des acquisitions sur ce rivage. Adieu.



LETTRE VII.

A Lepidus.

JE le répéte ſouvent : Regulus a plus de conſtance que l'on ne s'imagine. C'eſt une choſe étonnante, que ſon ardeur pour tout ce qu'il entreprend. Il s'eſt mis en tête de pleurer ſon fils. Il le pleure mieux qu'homme du monde. Il lui a pris en gré d'en avoir des ſtatues & des portraits : vous ne voyez plus les Sculpteurs & les Peintres occupés d'autre choſe. Couleur, cire, cuivre, argent, or, yvroire, marbre; on met tout en œuvre pour nous repréſenter le fils de Regulus. Ces jours paſſés dans une nombreuſe aſſemblée, il lut la vie de ſon fils. Peu content d'en avoir répandu mille copies dans l'Italie, & dans toutes les Provinces de l'Empire; il a, par une eſpéce de Lettre circulaire, convié la plupart des Villes, de choiſir entre leurs Décurions le meilleur déclamateur, pour la lire au peuple. On l'a lûe. Que ne pouvoit-on pas attendre de cet homme, s'il eut tourné vers de dignes objets cette conſtante ardeur, ou ſi vous voulez, cet attachement opiniâtre

pour tout ce qu'il désire ? Ce n'est pas que les méchans n'ayent toujours plus de fermeté que les bons. Comme l'ignorance inspire de la hardiesse, & que le sçavoir donne de la timidité ; la modestie semble amollir l'honnéte-homme, pendant que l'audace affermit le scélerat. Regulus en est un exemple. Il a la poitrine foible, l'air embarrassé, la langue épaisse, l'imagination paresseuse ; il n'a point de mémoire ; enfin il n'a pour tous talens qu'un esprit extravagant. Cependant, sans autre secours que son extravagance & son effronterie, il s'est acquis auprès de bien des gens la réputation d'Orateur. C'est donc admirablement qu'Herennius Senecion, renversant la définition faite par Caton au livre de l'Orateur, & l'appliquant à Regulus, dit que *l'Orateur est un méchant homme, qui ignore l'art de parler*. En vérité Caton n'a pas mieux défini son Orateur, que Senecion a caractérisé Regulus. Avez-vous de quoi payer cette lettre en même monnoye ? Votre payement est tout prêt, si vous me pouvez mander, que cet ouvrage lamentable a été lû dans notre Ville, par quelqu'un de mes amis, ou par vous-même, monté comme un charlatan sur deux tréteaux dans la place publique ; que vous avez fait à haute voix cette lecture, &

l'avez soutenue par un ton de confiance & d'autorité, pour parler le langage de Demosthene. Cette piéce est d'une impertinence à vous faire plus rire que pleurer. Elle vous paroîtra plutôt faite par un enfant, que pour un enfant. Adieu.

LETTRE VIII.

A Arrien.

VOUS vous réjouissez avec moi de ma promotion à la dignité d'Augure; & vous avez raison. Il est toujours glorieux d'obtenir, même dans les plus petites occasions, l'approbation d'un Prince aussi sage que le nôtre. D'ailleurs, ce sacerdoce est non-seulement vénérable par son antiquité; mais il a cet avantage sur les autres, qu'il ne se perd qu'avec la vie. Tous les sacerdoces, à peu près égaux dans leurs prérogatives, se peuvent ôter comme ils se donnent; mais l'empire de la fortune sur celui-ci se borne à le donner. Ce qui me le rend encore plus agréable, c'est d'avoir succédé à Julius Frontinus, homme d'un rare mérite. Sa constance depuis plusieurs années à m'honorer de son suffrage pour cette place, le jour que

l'on déclaroit ceux qu'on en jugeoit les plus dignes, ſembloit me déſigner ſon ſucceſſeur. L'événement a été ſi bien d'accord avec ſes vœux, qu'il ne paroît pas que le hazard s'en ſoit mêlé. Mais ce qui vous plaît davantage, ſi j'en crois votre lettre, c'eſt que Ciceron fut Augure. Vous me voyez avec joye marcher dans la carriere des honneurs, ſur les traces d'un homme que je voudrois ſuivre dans celle des Sciences. Et plût au ciel, qu'après être parvenu, beaucoup plus jeune que lui au Conſulat & au Sacerdoce, je puſſe, au moins dans ma vieilleſſe, poſſéder une partie de ſes talens! Mais les graces dont les hommes diſpoſent, peuvent bien venir juſqu'à moi & juſqu'à d'autres; celles qui dépendent des Dieux, il y auroit trop de peine à les acquérir, & trop de préſomption à ſe les promettre. Adieu.

LETTRE IX.

A Urſus.

CES jours paſſés, on a plaidé la cauſe de Junius Baſſus, homme illuſtre par les traverſes, & par les diſgraces qu'il a ſouffertes. Il fut accuſé par deux particu-

liers du temps de Vespasien. Renvoyé au Sénat pour se justifier, il y vit son sort long-temps incertain : enfin il se justifia pleinement & fut absous. Il craignit Titus, parce qu'il étoit ami de Domitien; & Domitien lui-même le relegua. Rappellé par Nerva, il obtint le Gouvernement de Bithynie. A son retour, il fut accusé de malversation. Vivement pressé, fidélement défendu, il n'eut pas tous les Juges favorables. Le plus grand nombre pourtant fut de l'avis le plus doux. Rufus, qui parle aisément & avec véhémence, l'accusa le premier; & il fut secondé par Théophanes, l'un des députés, le chef & l'auteur de l'accusation. Je commençai la défense de Bassus. Il m'avoit chargé de jetter les fondemens de son Apologie; de faire valoir toute la considération que lui donnoient sa naissance & ses malheurs; d'exagérer la conspiration des délateurs, qui vivoient de cet indigne métier; de mettre au jour ce qui le rendoit un objet de haine aux factieux, & particuliérement à Théophanes. Mais il ne m'avoit rien tant recommandé, que de m'attacher à la réfutation du crime, dont il paroissoit que les accusateurs faisoient leur capital. Car sur tous les autres chefs de l'accusation, c'étoit peu d'absoudre Bassus; il méritoit des éloges. Ce qui le

chargeoit donc davantage, c'eſt que cet homme, d'une franchiſe ennemie de toute précaution, avoit reçu, comme une marque d'amitié, ce qu'il avoit plû aux gens de la Province de lui envoyer. Il n'étoit pas extraordinaire qu'il y eût fait des amis. Il y avoit été Queſteur. Ses accuſateurs appelloient cela des vols & des concuſſions; lui l'appelloit des préſens. Mais le point de la difficulté, c'eſt que la Loi déſend de recevoir même des préſens. Que faire dans cet embarras? Nier le fait? C'étoit reconnoître tacitement pour vol, ce que l'on n'oſoit avouer. Conteſter ce qui ſe trouvoit manifeſtement prouvé? C'étoit aggraver le crime, loin de le détruire. D'ailleurs, Baſſus n'en avoit pas laiſſé la liberté aux Avocats. Il avoit dit à pluſieurs perſonnes, & même au Prince, qu'il avoit reçu, & envoyé quelques bagatelles le jour de ſa naiſſance & aux Saturnales. Devois-je donc recourir à la clémence? Je mettois le poignard à la gorge de l'accuſé. On eſt criminel, dès que l'on a beſoin de grace. Falloit-il ſoutenir que ſon action étoit innocente? Sans le juſtifier, je me dèshonorois. Je crus qu'il étoit néceſſaire de prendre je ne ſçai quel milieu; & je m'imagine l'avoir trouvé. La nuit, qui d'ordinaire finit les combats, finit auſſi mon diſcours. J'avois

parlé pendant trois heures & demie. Il me restoit encore une heure & demie à remplir. Car, suivant la Loi, l'accusateur avoit six heures, & l'accusé neuf. Celui-ci avoit partagé son temps de maniére, qu'il m'en avoit donné cinq heures, & quatre à celui qui devoit me relever. Le succès de mon discours m'invitoit au silence. Car il y a de la témérité à ne se pas contenter de ce qui nous a réussi. J'avois encore à craindre, que si je recommençois le jour suivant, les forces ne me manquassent. Il est plus difficile de se remettre au travail, que de le continuer pendant que l'on est en haleine. Je courois même un autre risque. L'interruption pouvoit rendre, ou languissant ce qui me restoit à dire, ou ennuyeux ce qu'il falloit répéter. Comme un flambeau conserve tout son feu dans l'agitation continuelle, & se rallume difficilement quand une fois il est éteint; l'action aussi lorsqu'elle est continuée, entretient à la fois & la vivacité de l'Orateur & l'attention des Auditeurs: mais si quelqu'intervale coupe le discours, celui qui parle se refroidit, & refroidit ceux qui l'écoutent. Bassus cependant s'obstinoit à me presser avec instance, & presque les larmes aux yeux, d'employer en sa faveur ce qui me restoit de temps. J'obéis; & je préferai

ſon interêt au mien. Je fus agréablement trompé. Je trouvai dans les eſprits une attention ſi neuve & ſi vive, qu'ils paroiſſoient bien plutôt mis en goût, que raſſaſiés par le diſcours précédent. Lucius Albinus prit la parole après moi ; & entra ſi bien dans ce que j'avois dit, que nos plaidoyers eurent les agrémens de deux piéces différentes, & semblerent n'en former qu'une. Herennius Pollio répliqua avec autant de force que de gravité ; & après lui, Théophane pour la ſeconde fois. Car pour comble de préſomption, il voulut encore étaler ſon éloquence, après deux hommes Conſulaires très-éloquens, & conſumer la plus grande partie de l'audience. Il plaida non-ſeulement juſqu'à la nuit, mais bien avant dans la nuit. Le lendemain, Titius Homulus & Fronton parlerent pour Baſſus, & firent des prodiges. Le quatriéme jour, les témoins furent examinés ; & on opina. Bébius Macer Conſul déclara Baſſus convaincu de péculat. Cépion fut d'avis, que ſans toucher à l'honneur de Baſſus, on civiliſât l'affaire, & qu'on la renvoyât devant des Juges ordinaires. On ne peut douter qu'ils n'euſſent tous deux raiſon. Comment cela ſe peut-il, dites-vous ? C'eſt que Macer s'en tenoit à la lettre de la Loi ; & que, ſuivant la rigueur de la Loi, qui dé-

fend de recevoir des préſens, on ne pouvoit ſe diſpenſer de condamner celui qui en avoit reçu. Cépion, au contraire, perſuadé que le Sénat peut étendre ou modérer la rigueur des Loix, comme effectivement il le peut, croyoit avoir droit de pardonner une prévarication autoriſée par l'uſage. L'avis de Cépion l'emporta. Il fut même prévenu dès qu'il ſe leva pour opiner, par ces acclamations qui ne ſe donnent qu'à ceux qui, après avoir opiné, reprennent leur place. Jugez des applaudiſſemens qui ſuivirent ſon diſcours, par ceux qui le précédérent. Cependant ſur cette affaire, Rome n'eſt pas moins partagée que le Sénat. Les uns accuſent Macer d'une ſévérité mal entendue; les autres reprochent à Cépion un relâchement, qui choque toutes les bienſéances. Comment comprendre, diſent-ils, que l'on renvoye un homme à des Juges ordinaires pour lui faire ſon procès, & qu'en même-temps on lui conſerve ſa place dans le Sénat? Valerius Paulinus ouvrit un troiſiéme avis. Ce fut d'ajouter à celui de Cépion, que l'on informeroit contre Théophane, après qu'il auroit achevé ſa commiſſion. Paulinus ſoutenoit, que cet homme, dans le cours de l'accuſation, avoit lui-même en pluſieurs chefs contrevenu à la Loi, ſur laquelle il vouloit

faire condamner Baſſus. Mais quoique ce dernier avis plût fort à la plus grande partie du Sénat, les Conſuls le laiſſerent tomber. Il fit pourtant à Paulinus tout l'honneur qu'il pouvoit attendre de ſa fermeté. Le Sénat s'étant ſéparé, Baſſus ſe vit de toutes parts abordé, environné avec de grands cris, & avec toutes les démonſtrations d'une joye extrême. Un nom fameux par ſes malheurs, le ſouvenir de ſes périls paſſés rappellé par le nouveau danger qu'il venoit de courir, une vieilleſſe abbatue & comme accablée, & en même-temps un air noble & grand, lui avoient attiré les vœux de tout le monde. Cette Lettre vous tiendra lieu de Préface. Quant à la piéce entiére, vous attendrez, s'il vous plaît; & vous ne vous laſſerez pas d'attendre. Vous comprenez bien par l'importance du ſujet, qu'il ne ſuffit pas d'y retoucher légérement & de la repaſſer en courant. Adieu.



LETTRE X.

A Sabinus

VOUS me marquez que Sabine, qui nous a fait ses héritiers, ne paroît par aucune disposition de son testament avoir affranchi Modestus son esclave, & que cependant elle lui laisse un legs en ces termes : *Je legue à Modestus, à qui j'ai déja donné la liberté.* Vous me demandez mon avis. J'ai consulté nos maîtres. Tous prétendent que nous ne devons à cet esclave, ni la liberté qui ne lui a point été donnée, ni le legs dont l'esclave du testateur, & qui reste son esclave, est incapable. Mais moi, je ne doute pas que Sabine ne se soit trompée ; & je suis persuadé, que nous ne devons pas hésiter à faire ce que nous ferions, si elle avoit écrit ce qu'elle croyoit écrire. Je m'assure que vous serez de mon sentiment, vous qui faites profession d'être religieux observateur de la volonté des morts. Elle tient lieu de toutes les loix du monde à de dignes héritiers, dès qu'ils la peuvent entrevoir. La bienséance n'a pas moins de pouvoir

pouvoir sur des personnes comme nous, que la nécessité sur les autres. Laissons donc Modestus jouir de la liberté; laissons-le jouir de son legs, comme si la testatrice avoit pris les précautions que la Loi exige. C'est les prendre toutes, que de bien choisir ses héritiers. Adieu.

LETTRE XI.

A Minutien.

AVEZ-VOUS oüi dire, que Licinien enseigne la Rhétorique en Sicile? J'ai peine à croire que vous le sçachiez: car la nouvelle vient d'arriver. Il n'y a pas long-temps que cet homme, après avoir été Préteur, paroissoit dans le premier rang au Barreau. Quelle chûte! Le voilà, de Sénateur, devenu Banni! d'Orateur, devenu Rhéteur! Lui-même, dans le discours qu'il fit à l'ouverture de son école, en prit occasion de s'écrier, d'un ton aussi grave que lamentable: *Fortune! ce sont-là de tes jeux! Tu tires de l'école un Pédant, pour en faire un Sénateur; & tu chasses du Sénat un Sénateur, pour en faire un Pédant!* Je trouve tant

de bile, tant d'aigreur dans cette penſée, que j'ai bien du penchant à croire, qu'il n'a pris ce parti, que pour la débiter. Lorſqu'il ſe mit en poſſeſſion de ſa chaire, il parut vêtu à la Grecque avec un manteau (car les Bannis perdent le droit de porter la robe). Après s'être compoſé, après avoir jetté les yeux ſur ſon habit: *Meſſieurs*, dit-il, *je vais parler Latin*; & mêla dans la ſuite de ſon diſcours, les réflexions du monde les plus triſtes & les plus touchantes. Doit-on croire qu'il ait dèshonoré tant d'érudition par un inceſte? Il eſt vrai qu'il a avoué ce crime; mais on ne ſçait encore ſi c'eſt la crainte, ou la vérité, qui lui arracha cet aveu. Domitien au déſeſpoir, haï, déteſté de tout le monde, ne ſçavoit à qui recourir. Il s'étoit mis en tête de faire enterrer vive Cornelie Maximille Veſtale; & cela, dans l'extravagante penſée d'illuſtrer ſon ſiécle par un tel exemple. Il joint toute la fureur d'un Tyran à l'autorité d'un Souverain Pontife, pour convoquer les autres Pontifes, non pas dans ſon Palais, mais dans ſa maiſon d'Albane. * Là, ſans aucune formalité, & par un crime plus grand que celui qu'il vouloit punir, il déclare inceſtueuſe cette malheureuſe fille, ſans la citer, ſans l'entendre; Lui qui, non content d'avoir dé-

* Aujourd'hui Albano.

bauché ſa niéce, avoit encore cauſé ſa mort. Elle étoit veuve. Leur commerce eut les ſuites ordinaires du mariage. Elle voulut les prévenir & les cacher : il lui en coûta la vie. Auſſi-tôt après ce barbare arrêt contre Cornelie, les Pontifes furent renvoyés pour le faire exécuter. Elle s'écrie, leve les mains au ciel, invoque tantôt Veſta, tantôt les autres Dieux ; & entre pluſieurs exclamations répete ſouvent celle-ci : *Quoi ! Ceſar me déclare inceſtueuſe, moi dont les ſacrifices l'ont fait vaincre, l'ont fait triompher ?* On ne ſçait pas trop bien, ſi par ces paroles elle voulut flatter, ou inſulter le Prince ; ſi le témoignage de ſa conſcience, ou ſon mépris pour l'Empereur, les lui ſuggéroient. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle ne ceſſa de les répéter juſqu'au lieu du ſupplice. Elle y arriva. Innocente ? je n'en ſçai rien : mais du moins conduite en criminelle. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, & qu'en y deſcendant, ſa robe ſe fût accrochée, elle ſe retourna, & la débarraſſa. Le bourreau voulut alors lui préſenter la main : elle en eut horreur, & rejetta l'offre, comme ſi elle n'eut pû l'accepter, ſans ternir la pureté dont elle faiſoit profeſſion. Elle ſe ſouvint juſqu'à la fin, de ce qu'exigeoit d'elle la plus ſévére bienſéance.

Elle eut grand soin de faire une chûte modeste. *
D'ailleurs, lorsque Celer, Chevalier Romain, que l'on donnoit pour galant à Cornelie, fut battu de verges, dans la place publique où se font les Assemblées, on ne lui put jamais faire dire autre chose, sinon : *Qu'ai-je fait ? Je n'ai rien fait.* L'on reprochoit donc hautement à Domitien l'injustice & la cruauté de son arrêt. Il se rabat sur Licinien, & le fait poursuivre, sous prétexte que dans une de ses terres, il avoit caché une affranchie de Cornelie. Des émissaires secrets prirent soin de l'avertir, qu'il n'y avoit qu'un aveu qui le pût garantir & lui obtenir sa grace. Il le fit. Senecion porta la parole en son absence pour lui, à peu près dans ces termes d'Homere : *Patrocle est mort.* Car il ne dit autre chose, sinon : *D'Avocat, je suis devenu Courier. Licinien s'est retiré.* Cela causa tant de plaisir à Domitien, que sa joye le trahit, & lui fit dire dans ses transports : *Licinien nous a pleinement absous. Il ne faut pas*, ajouta-t-il, *pousser à bout sa discrétion.* Il lui permit d'emporter tout ce qu'il pourroit de ses biens, avant qu'ils fussent vendus à l'encan, & lui assigna pour son exil un lieu des plus commodes, comme le prix

* Vers d'Euripide.

de ſa complaiſance. La bonté de Nerva l'a depuis transféré en Sicile. Là, il tient école aujourd'hui, & ſe venge de la fortune dans les diſcours qui précédent ſes leçons. Vous voyez quelle eſt ma ſoumiſſion à vos ordres. Je ne me contente pas de vous informer de ce qui ſe paſſe à Rome, mais encore des nouvelles étrangéres, avec tant d'exactitude, que je les reprends dès leur origine. Comme vous étiez abſent dans le temps que cette affaire s'eſt paſſée, je me ſuis imaginé que vous auriez ſeulement appris, qu'on avoit banni Licinien pour inceſte. La renommée rapporte bien les faits en gros; rarement elle ſe charge du détail. Je mérite bien, ce me ſemble, qu'à votre tour vous preniez la peine de m'écrire ce qui ſe paſſe, ſoit dans votre ville, ſoit aux environs; car il ne laiſſe pas d'y arriver quelquefois des événemens remarquables. Enfin écrivez tout ce qu'il vous plaira, pourvû que votre Lettre ſoit auſſi longue que la mienne. Je vous en avertis, je ne compterai pas ſeulement les pages, mais juſqu'aux ſyllabes. Adieu.



dans ma maiſon de Tuſculum *, pour achever un petit ouvrage que j'y ai commencé. Je crains que ſi je l'interromps, je n'aye beaucoup de peine à le reprendre. Cependant, afin que mon impatience n'y perde rien, je vous demande d'avance par cette Lettre une grace, que je me promets de vous demander bien-tôt de vive voix. Mais avant que de vous expoſer le ſujet de ma priere, il faut vous dire ce qui m'engage à vous prier. Ces jours paſſés, comme j'étois à Côme, lieu de ma naiſſance, un jeune enfant, fils d'un de mes compatriotes, vint me ſaluer. Vous étudiez, lui dis-je? Il me répond, qu'oüi. En quel lieu? A Milan. Pourquoi n'eſt-ce pas dans ce lieu-ci? Son pere, qui l'accompagnoit & qui me l'avoit préſenté, prend la parole. Nous n'avons point (dit-il) ici des maitres. Et pourquoi n'en avez-vous point? Il vous étoit fort important à vous autres peres (cela venoit à propos; grand nombre de perés m'écoutoient) de faire inſtruire ici vos enfans. Où leur trouver un ſéjour plus agréable que la Patrie? Où former leurs mœurs plus sûrement que ſous les yeux de leurs parens? Où les entretenir à moins de frais que chez vous? A combien croyez-vous

* Aujourd'hui Freſcati.

que vous reviendroit le fonds néceſſaire pour avoir ici des Profeſſeurs ? Combien, pour établir ce fonds, vous faudroit-il ajouter, à ce que vos enfans vous coutent ailleurs, où il faut payer voyage, nourriture, logemens, achetter toutes choſes, car tout s'achete lorſqu'on n'eſt pas chez ſoi ? Moi qui n'ai point encore d'enfans, je ſuis tout prêt en faveur de ma patrie, pour qui j'ai un cœur de fils & de pere, à donner le tiers de la ſomme que vous voudrez mettre à cet établiſſement. J'offrirois le tout : mais je craindrois, que cette dépenſe qui ne ſeroit à charge à perſonne, ne rendit tout le monde moins circonſpect dans le choix des maîtres ; que la brigue ſeule ne diſposât de ces places ; & que chacun de vous ne perdît tout le fruit de ma libéralité. C'eſt ce que je vois en divers lieux où il y a des Chaîres de Profeſſeurs fondées. Je ne ſçai qu'un moyen de prévenir ce déſordre. C'eſt de ne confier qu'aux peres le ſoin du choix ; & de les obliger à bien choiſir, par la néceſſité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe. Car ceux qui peut-être ne ſeroient pas fort attentifs au bon uſage du bien d'autrui, le feront certainement à ne pas mal employer le leur ; & n'oublieront rien pour mettre en bonnes mains le fonds que

j'aurai fait, si le leur l'accompagne. Prenez donc une sage résolution à l'envi l'un de l'autre, & reglez vos efforts sur les miens. Je souhaite sincérement que mon contingent soit considérable. Vous ne pouvez rien faire de plus avantageux à vos enfans, rien de plus agréable à votre patrie. Que vos enfans reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçu la naissance. Accoutumez-les dès l'enfance à se plaire, à se fixer dans leur pays natal. Puissiez-vous choisir de si excellens maitres, que leur réputation peuple vos écoles; & que par une heureuse vicissitude, ceux qui voyent venir vos enfans étudier chez eux, envoyent à l'avenir les leurs étudier chez vous! Voilà ce que je leur dis; & j'ai cru que je ne pouvois mieux vous faire entendre combien je serois sensible au bon office que je vous demande, qu'en reprenant dès la source les raisons que j'ai de le désirer. Je vous supplie donc; dans cette foule de Sçavans, que la réputation de votre esprit attire de toutes parts auprès de vous, jettez les yeux sur ceux qui peuvent être les plus propres à l'emploi que je vous propose: mais ne m'engagez point. Mon intention est de laisser les peres maîtres absolus du choix. Je leur abandonne l'examen & la décision; je ne me réserve que la dépense & le soin

de leur chercher des ſujets. S'il s'en trouve donc quelqu'un, qui ſe fie à ſes talens juſqu'au point de s'embarquer dans ce voyage ſans autre garantie, il peut l'entreprendre, & compter uniquement ſur ſon mérite. Adieu.

LETTR XIV.

A Paternus.

VOUS avez bien l'air de me demander à votre ordinaire quelque plaidoyer, & de vous attendre à le recevoir; mais moi je vous préſente mes amuſemens, comme des curioſités étrangeres. Vous recevrez dans ce pacquet de petits vers, que j'ai faits en chaiſe, dans le bain, à table. Ces enfans de mon loiſir me feront paroître tour à tour plaiſant, badin, amant, chagrin, plaintif, colere. Tantôt mes deſcriptions ſont plus ſimples, tantôt plus nobles. J'eſſaye de ſatisfaire, par cette variété, les différens goûts; & même de répandre dans mon ouvrage quelques beautés, qui puiſſent plaire à tout le monde. Si par hazard vous trouvez des endroits un peu libres; il ſera du

devoir de votre érudition, de vous rappeller, que non-seulement les grands hommes & les plus austeres qui ont écrit dans ce genre, n'ont pas choisi leurs sujets au gré d'une Lucrece; mais qu'ils ont même, sans scrupule, appellé chaque chose par son nom. C'est une liberté que je ne me donne pas : non que je me picque d'être plus sage (car de quel droit?), mais parce que je suis plus timide. Il me semble d'ailleurs, que la véritable régle pour cette espéce de poësie est renfermée dans ces petits vers de Catulle ;

Le Poëte doit être sage :

Pour ses vers, il importe peu !

Ils n'auroient ni grace, ni feu ;

Sans un air de libertinage.

Le parti que je prends, d'exposer l'ouvrage entier à votre censure, plutôt que de mendier vos louanges par des endroits détachés & choisis, doit vous apprendre l'opinion que j'ai de votre discernement. En effet, les morceaux d'une piéce, qui séparés peuvent plaire, perdent souvent cet avantage, quand on les trouve en compagnie de plusieurs autres, qui leur

reſſemblent trop. Le Lecteur, pour peu qu'il ſoit habile & délicat, ſçait qu'il ne doit pas comparer enſemble des Poëſies de différens genres ; mais les examiner chacune, par rapport aux régles particuliéres à ſon eſpéce. Selon cette méthode, il ſe gardera bien de cenſurer comme plus mauvais, ce qui a le point de perfection qui lui convient. Mais pourquoi tant diſcourir ? Prétendre, par une longue préface, juſtifier, ou faire valoir des badineries, c'eſt, de toutes les badineries, la plus ridicule. Je crois ſeulement vous devoir avertir, que je me propoſe d'intituler ces bagatelles, *Hendecaſyllabes*, titre qui n'a de rapport qu'à la meſure des vers. Vous les pouvez donc appeller Epigrammes, Idylles, Eclogues ; ou, comme pluſieurs ont fait, Poëſies : enfin, de tel autre nom qu'il vous plaira. Je ne m'engage, moi, qu'à vous donner des hendecaſyllabes. J'exige ſeulement de votre ſincérité, que vous me diſiez de mon livre, tout ce que vous en direz aux autres. Ce que je vous demande, ne vous doit rien coûter. Si ce petit ouvrage étoit le ſeul qui fut ſorti de mes mains, ou qu'il fut le plus conſidérable, il y auroit peut-être de la dureté à me dire : Cherchez d'autres occupations. Mais vous pouvez, ſans bleſſer la politeſſe, me dire : Eh!

vous avez tant d'autres occupations ! Adieu.

LETTRE XV.

A Fundanus.

SI mon difcernement paroît en quelque chofe, il fe montre fur-tout dans mon amitié particuliére pour Afinius Rufus. C'eft un homme rare, qui aime paffionnément les gens de bien comme nous. Eh ! Pourquoi ne me mettrois-je pas du nombre ? Il eft auffi ami de Corneille Tacite. Quel homme ! vous le fçavez. Si vous avez donc quelque eftime pour lui & pour moi, vous ne pouvez en refufer à Rufus, puifque rien n'eft plus propre à faire naître l'amitié que la reffemblance des mœurs. Il a plufieurs enfans ; car il a compté entre les autres obligations d'un bon citoyen, celle de donner des fujets à l'Etat ; & cela dans un fiécle, où les foins que l'on rend à ceux qui n'ont point d'enfans, dégoûtent même d'un fils unique. Ces honteufes amorces l'ont fi peu tenté, qu'il n'a pas craint d'être ayeul. Il a des petits-fils de Saturius Firmus fon gendre,

homme que vous aimerez autant que je l'aime, quand vous le connoîtrez autant que je le connois. Voyez, je vous prie, quelle nombreuſe famille vous obligerez à la fois par une ſeule grace. Nous vous la demandons, parce que nos déſirs, & d'heureux préſages, nous perſuadent que vous ſerez bien-tôt en état de l'accorder. Nous vous ſouhaitons le Conſulat; & nous prévoyons, que l'année prochaine il ne vous peut manquer. Nos augures, nos garans ſont vos vertus, & le diſcernement du Prince. Les mêmes raiſons vous donnent pour Queſteur Aſinius Baſſus, l'aîné des fils de Rufus. C'eſt un jeune homme ..... je ne ſçai ce que je dois dire. Le pere veut que je diſe & que je penſe que ſon fils vaut mieux que lui; la modeſtie du fils me le défend. Vous qui n'héſitez jamais à me croire, lui croirez difficilement ſans le voir, l'habileté, la probité, l'érudition, l'eſprit, l'application, la mémoire que l'expérience vous fera découvrir en lui. Je voudrois que notre ſiécle fut aſſez fecond en bons ſujets pour vous en donner un, digne d'être préféré à Baſſus. Je ſerois le premier à vous avertir, à vous preſſer d'y regarder plus d'une fois, & de peſer long-temps avant que de faire pancher la balance. Par malheur aujourd'hui ... Mais

je ne veux pas vous vanter trop mon ami. Je vous dirai ſeulement qu'il mériteroit, que, ſelon la coutume de nos ancêtres, vous l'adoptaſſiez pour votre fils. Ceux qui comme vous ſe diſtinguent par une haute ſageſſe, devroient prendre dans le ſein de la République leurs enfans, tels qu'ils voudroient les avoir reçus de la nature. Ne vous ſera-t-il pas honorable lorſque vous ſerez Conſul, d'avoir pour Queſteur le fils d'un homme qui a exercé la Préture, & le proche parent de pluſieurs Conſulaires, à qui, tout jeune qu'il eſt, il donne de leur propre aveu autant d'éclat qu'il en reçoit d'eux. Ayez donc quelque égard à mes prieres, ne négligez pas mes avis, & ſur-tout pardonnez à une ſollicitation prématurée. L'amitié ne ſçait point attendre. Elle anticipe les temps par ſes déſirs. D'ailleurs, dans une ville où il ſemble que tout ſoit fait pour celui qui le premier s'en empare, on trouve que le temps d'agir eſt paſſé, ſi l'on attend qu'il ſoit venu. Enfin il eſt doux de goûter par avance le plaiſir des ſuccès que l'on deſire. Que déja Baſſus vous reſpecte comme ſon Conſul. Vous, aimez-le comme votre Queſteur. Pour moi qui vous aime également l'un & l'autre, je commence à ſentir une double joye. Car dans la tendre amitié qui m'attache à

vous, & à Baſſus, je ſuis prêt à mettre tout en œuvre, ſoins, amis, crédit, pour élever aux charges, ou Baſſus, quel que ſoit le Conſul dont il ſera Queſteur; ou le Queſteur que vous aurez choiſi, quel qu'il puiſſe être. J'aurai un ſenſible plaiſir ſi mon attachement aux intérêts de votre Conſulat, & mon amitié pour Baſſus, raſſemblent tous mes vœux en une même perſonne : ſi enfin je vous ai pour ſecond dans mes ſollicitations; vous dont les avis ſont d'une ſi grande autorité, & le témoignage d'un ſi grand poids dans le Sénat. Adieu.

LETTRE XVI.

A Valerius Paulinus.

REJOUISSEZ-VOUS pour vous, pour moi, pour notre ſiécle. On aime encore les ſciences. Ces jours paſſés je devois plaider devant les Centumvirs. Je me préſentai. Mais la foule étoit ſi grande, qu'il me fut impoſſible de me faire d'autre paſſage pour aller au Barreau, qu'au travers du Tribunal même où les Juges ſont aſſis. Il ſe trouva un jeune

qu'il ne m'ait conduit, qu'il ne m'ait accompagné; je n'en ai point exercé, que par ses avis & avec son secours. En un mot, toutes les fois qu'il a été question de mes intérêts, il a paru toujours à la tête de mes amis, tout cassé, tout infirme qu'il étoit. Quel soin ne prenoit-il pas de me faire une réputation, soit en particulier, soit en public, soit à la Cour? Un jour, chez l'Empereur Nerva, la conversation tomba sur les jeunes gens de grande espérance. La plûpart dirent mille biens de moi. Corellius, après avoir quelque temps gardé le silence, qui donnoit un nouveau poids à ses paroles: *Pour moi*, dit-il de ce ton grave que vous lui connoissiez, *je suis obligé de louer Pline plus sobrement; car il ne fait rien que par mes conseils*. Par-là, il me donnoit plus de gloire, que je n'en osois désirer. Il faisoit entendre que toutes mes démarches, sous un aussi bon guide, ne pouvoient manquer d'être sûres. Enfin, mourant, il dit pour dernier adieu à sa fille, qui le répete souvent: *Je vous ai dans le cours d'une longue vie fait grand nombre d'amis; mais ne comptez sur aucun, tant que sur Pline & sur Cornutus*. Je ne puis m'en souvenir, sans comprendre l'obligation où je suis d'agir de maniére, qu'il ne paroisse pas que j'aye en

rien trompé la confiance d'un homme, dont le jugement étoit si sûr. Je suis donc prêt d'épouser avec toute l'ardeur imaginable les intérêts de Corellie, & de m'exposer pour son service aux plus vifs ressentimens. Lors même que, pour autoriser ma conduite, ou pour me faire honneur, j'aurai donné à tout ce que je viens de vous dire cette étendue que demande un plaidoyer, & que ne permet pas une Lettre; peut-être Cecilius, qui, selon vous, ne hazarde ce procès, que dans l'espérance de n'avoir affaire qu'à une femme, ne pourra se défendre, non-seulement de me le pardonner, mais encore de m'en louer. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Antonin.

J'AI essayé de traduire en Latin quelques-unes de vos Epigrammes Grecques. Puis-je mieux vous prouver à quel point j'en suis charmé ? J'ai bien peur de les avoir gâtées, soit par la foiblesse de mon génie, soit par la stérilité, ou, pour parler comme Lucrece, par la pauvreté de

notre Langue. Que si vous croyez appercevoir quelque agrément dans la traduction qui est Latine & de ma façon ; imaginez-vous les graces de l'original, qui est Grec & de votre main. Adieu.

LETTRE XIX.

A Hispulla.

COMME je suis persuadé que vous êtes d'un très-bon naturel ; que vous aimiez autant votre frere qu'il vous aimoit ; que sa fille * n'a pas seulement trouvé en vous une amitié de tante, mais toute la tendresse du pere qu'elle a perdu : je vais vous dire des choses qui vous plairont infiniment. Votre niéce ne dégénere point. Chaque jour elle se montre digne de son pere, digne de son ayeul, digne de vous. Elle a beaucoup d'esprit, beaucoup de retenue, beaucoup de tendresse pour moi ; ce qui est un gage bien sûr de sa vertu. D'ailleurs, elle aime les Lettres ; & c'est l'envie de me plaire, qui a tourné ses inclinations de ce côté-là. Elle a continuellement mes ouvrages entre les

* C'étoit la femme de Pline.

mains ; elle ne ceſſe de les lire ; elle les apprend par cœur. Vous ne pouvez vous imaginer, ni ſon inquiétude avant que je plaide, ni ſa joye après que j'ai plaidé. Elle charge toujours quelqu'un, de venir en diligence lui apprendre quels applaudiſſemens j'ai reçus, quel ſuccès a eu la cauſe. S'il m'arrive de lire quelque piéce en public, elle ſçait ſe ménager une place, où, derriére un rideau, elle écoute avidement les louanges que l'on me donne. Elle chante mes vers : & inſtruite par l'amour ſeul, le plus excellent de tous les maîtres, elle fait redire à ſa Lyre ce qu'exprime ſa voix. J'ai donc raiſon de me promettre que le temps ne fera que cimenter de plus en plus notre union. Car elle n'aime en moi ni la jeuneſſe, ni la figure, qui dépériſſent chaque jour ; mais la gloire, qui ne périt jamais. Eh ! que pouvois-je attendre autre choſe d'une perſonne élevée ſous vos yeux, formée par vos leçons, qui n'a rien pris que de vertueux & d'honnête dans votre commerce, & dont les éloges perpétuels qu'elle vous entendoit faire de moi ont fait naître l'amour ? Vos ſentimens pour ma mere, que vous reſpectiez comme la vôtre, & la part que vous preniez à mon éducation, vous ont accoutumé à me vanter dès ma plus tendre enfance, & dès-lors, à pro-

mettre de moi tout ce que ma femme s'en imagine aujourd'hui. Nous vous remercions à l'envi; moi, de ce qu'elle est ma femme; elle, de ce que je suis son mari: tous deux, de ce que vous avez uni deux personnes faites l'une pour l'autre. Adieu.

LETTRE XX.

A Maxime.

A MESURE que j'ai achevé de lire chaque partie de votre ouvrage, je vous ai mandé mon sentiment: Il faut vous dire aujourd'hui ce que je pense de l'ouvrage entier. Il m'a paru beau, solide, varié, délicat, élégant, poli, sublime, plein de figures agréables, & d'une étendue qui ne fait que contribuer à la gloire de l'auteur. Votre esprit & votre douleur ont ensemble déployé toute leur force, & se sont réciproquement soutenus. L'esprit y donne de la magnificence & de la majesté à la douleur; & la douleur donne de la vivacité & de la véhémence à l'esprit. Adieu.

LETTRE XXI.

A Velius Cerealis.

QUE le ſort des Helvidies eſt triſte & funeſte ! Ces deux ſœurs ſont mortes en couche, toutes deux après avoir mis au monde une fille. Je ſuis pénétré de douleur ; & je ne puis l'être trop, tant il me paroît cruel de perdre par une malheureuſe fécondité ces deux aimables perſonnes dans la fleur de leur âge. Je plains de pauvres enfans, à qui le même moment donne le jour & ôte leur mere. Je plains les maris. Je me plains moi-même. J'aime le pere des Helvidies, tout mort qu'il eſt ; & je l'aime avec une conſtance, dont mes diſcours & mes livres ſont de fidéles témoins. Je ne puis, ſans un extrême chagrin, voir qu'il ne lui reſte qu'un ſeul de ſes trois enfans ; & que ſa maiſon, auparavant ſoutenue de tant d'appuis, n'en ait plus qu'un. Ce me ſera pourtant une douce conſolation, ſi la fortune nous conſerve au moins ce fils, pour nous rendre en ſa perſonne ſon ayeul & ſon pere. Sa vie & ſes mœurs me donnent

d'autant plus d'inquiétude, qu'il eſt devenu unique. Vous qui connoiſſez ma foibleſſe & mes allarmes, vous ne ſerez pas ſurpris de me voir tant craindre, pour un jeune homme de qui l'on a tant à eſperer. Adieu.

LETTRE XXII.

A Sempronius.

J'AI été appellé au Conſeil de l'Empereur, pour dire mon avis ſur une queſtion ſinguliére : On célébroit à Vienne des Jeux publics fondés par le teſtament d'un particulier. Trebonius Rufinus, homme d'un rare mérite, & mon ami, les abolit pendant qu'il étoit Duumvir. L'on ſoutenoit qu'il n'avoit pû s'attribuer cette autorité. Il plaida lui-même avec autant de ſuccès que d'éloquence. Ce qui donna plus d'éclat à ſon action, c'eſt que dans ſa propre cauſe il parla en Romain, en bon Citoyen, avec beaucoup de ſageſſe & de dignité. Lors qu'on prit les voix, Junius Mauricus, dont la fermeté & la ſincérité n'ont rien d'égal, ne ſe contenta pas de dire, qu'il ne falloit pas rétablir ces ſpectacles à

Vienne. Il ajouta : *Je voudrois auſſi que l'on les ſupprimât à Rome*. C'eſt, dites-vous, montrer beaucoup de hardieſſe & de force ; mais cela n'eſt pas ſurprenant dans Mauricus. Ce qu'il dit à la table de Nerva n'eſt pas moins hardi. Cet Empereur ſoupoit avec un petit nombre de ſes amis. Vegenton, célébre Adulateur, étoit le plus près de lui, & penché ſur ſon ſein. C'eſt tout vous dire, que de vous nommer le perſonnage. La converſation tomba ſur Catullus Meſſalinus, qui, cruel naturellement, avoit en perdant la vûe, achevé de perdre tout ſentiment d'humanité. Il ne connoiſſoit ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié. Il étoit entre les mains de Domitien, comme un trait toujours prêt à être emporté par une impétuoſité aveugle, & que cet Empereur barbare lançoit ſouvent contre les plus gens de bien. Chacun, pendant le ſouper, s'entretenoit de la ſcélérateſſe de Meſſalinus & de ſes avis ſanguinaires. Alors Nerva prenant la parole : *Que penſez-vous*, (dit-il) *qu'il lui arrivât, s'il vivoit encore ? De ſouper avec nous*, répondit hardiment Mauricus. Je me ſuis trop écarté ; mais non pas ſans deſſein. On prononça la ſuppreſſion de ces Jeux, qui n'avoient fait que corrompre les mœurs de Vienne, comme nos jeux corrompent les mœurs de l'univers. Car

les vices des Viennois ſont renfermés dans leurs murailles : les nôtres ſe répandent par toute la terre. Et dans le corps politique, comme dans le corps humain, la plus dangereuſe de toutes les maladies, c'eſt celle qui vient de la tête. Adieu.

LETTRE XXIII.

A Pomponius Baſſus.

J'APPRENDS avec plaiſir par nos amis communs, que dans un ſéjour délicieux, vous uſez de votre loiſir en homme ſage; que ſouvent vous vous promenez ſur terre & ſur mer; que vous donnez beaucoup de temps aux diſſertations, aux conférences, à la lecture; & qu'il n'eſt point de jour, que vous n'ajoutiez quelque nouvelle connoiſſance, à cette grande érudition que vous avez déja. C'eſt ainſi que doit vieillir un homme, non moins diſtingué dans les fonctions de la Magiſtrature, que dans le commandement des armées, & qui s'eſt tout dévoué au ſervice de la République tant que l'honneur l'a voulu. Nous devons à la Patrie notre premier & notre ſecond âge; mais

nous nous devons le dernier à nous-même. Les Loix ſemblent nous le conſeiller, lorſqu'à ſoixante ans elles nous rendent au repos. Quand aurai-je la liberté d'en jouir ? Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter une retraite ſi honorable ? Quand la mienne ne pourra-t-elle plus être appellée pareſſe, mais une glorieuſe oiſiveté ? Adieu.

LETTRE XXIV.

A Valens.

CES jours paſſés, comme je plaidois devant les Centumvirs, les quatre Chambres aſſemblées, je me ſouvins que la même choſe m'étoit arrivée dans ma jeuneſſe. Mes réflexions, à l'ordinaire, m'emporterent plus loin. Je commençai à rappeller dans ma mémoire ceux qui, comme moi, ſuivoient le Barreau dans le temps de la premiére cauſe, & ceux qui le ſuivoient dans le temps de celle-ci. Je m'apperçus, que j'étois le ſeul qui ſe fût trouvé à l'une & à l'autre, tant les loix de la nature, tant les caprices de la fortune, font de révolutions dans le monde.

Les uns ſont morts, les autres bannis. L'âge, ou les infirmités, ont condamné celui-ci au ſilence : la ſageſſe ménage à celui-là une heureuſe tranquillité. L'un commande une armée ; la faveur du Prince diſpenſe l'autre des emplois pénibles. Moi-même à quelles viciſſitudes n'ai-je point été ſujet ? Les Belles-lettres m'ont élevé d'abord, abaiſſé dans la ſuite, enfin relevé. Mes liaiſons avec les gens de bien m'ont été fort utiles, puis très-préjudiciables, à la fin très-avantageuſes. Si vous ſupputez les années, où ſont arrivées tant de révolutions, le temps vous paroîtra court ; ſi vous faites attention ſur les événemens, vous croirez parcourir un ſiécle. Tant de changemens ſi rapidement amenés, ſont bien propres à nous apprendre, qu'on ne doit déſeſpérer de rien, ne compter ſur rien. J'ai coutume de vous communiquer toutes mes penſées ; de vous faire les mêmes leçons, de vous propoſer les mêmes exemples qu'à moi-même. C'eſt l'intention que j'ai dans cette Lettre. Adieu.



LETTRE XXV.

A Maxime.

JE vous avois bien dit, qu'il étoit à craindre que le ſcrutin n'amenât quelque déſordre. C'eſt ce qui vient d'arriver à la derniére élection des Magiſtrats. Dans pluſieurs billets, on a trouvé des plaiſanteries; en quelques-ùns, des impertinences groſſiéres; dans un entr'autres, à la place du nom des Candidats, le nom des Protecteurs. Le Sénat plein d'indignation fit grand bruit, & ſouhaita que toute la colére de l'Empereur pût tomber ſur l'auteur de cette inſolence. Mais il a échappé à tous ces reſſentimens, & s'eſt caché; peut-être étoit-il un de ceux qui crioient le plus haut. Quelle liberté, à votre avis, ne ſe donne pas chez lui cet homme, qui, dans une affaire ſérieuſe, en une occaſion de cette importance, oſe faire ainſi le farceur, & qui boufonne & turlupine au milieu du Sénat? Un tel homme ſe dit à lui-même: *Eh! qui le ſçaura?* Cette penſée produit ſeule cette audace dans les ames baſſes. Demander du papier, prendre la

plume, baiſſer la tête pour écrire, ne craindre point le témoignage des autres, mépriſer le ſien propre; voilà quelle eſt la ſource d'où coulent ces bons mots dignes du théâtre & des halles. De quel côté ſe tourner ? Quelque remède que l'on employe, le mal ſurmonte le remède. Mais ce ſoin regarde quelqu'autre puiſſance, au zéle & aux travaux de qui notre molleſſe & notre licence préparent de jour en jour de nouveaux ſujets de réforme. Adieu.

LETTRE XXVI.

A Nepos.

VOUS voulez que je charge quelqu'un de relire & de corriger avec exactitude l'exemplaire de tous mes ouvrages, que vous avez acheté. Je le ferai. Quel ſoin plus agréable pourrois-je prendre, principalement à votre priére ? Lorſqu'un homme de votre importance, ſi ſçavant, ſi éloquent, par-deſſus tout cela ſi occupé, & qui va gouverner une grande Province, a ſi bonne opinion de mes ouvrages, que de les vouloir emporter avec

lui; dans quelle obligation ne ſuis-je pas de mettre ordre que cette partie de ſon bagage ne l'embarraſſe pas comme inutile? Je ferai donc en ſorte, que cette compagnie ne vous ſoit pas à charge; & je vous en préparerai une recrue à votre retour. Car rien ne peut tant m'engager à de nouvelles compoſitions, qu'un Lecteur tel que vous. Adieu.

LETTRE XXVII.

A Falcon.

IL y a trois jours que j'entendis avec beaucoup de plaiſir, & même avec admiration, la lecture des ouvrages de Sentius Augurinus. Il les appelle petites Poëſies. Il y en a de délicates, de ſimples, de nobles, de galantes, de tendres, de douces, de piquantes. Si l'amitié que je lui porte, ou les louanges qu'il m'a données, ne m'ont point ébloüi, il ne s'eſt rien fait de plus achevé dans ce genre depuis quelques années. Le ſujet de la piéce qu'il a fait pour moi, roule ſur ce que je m'amuſe quelquefois à faire des vers badins. Vous allez vous-même juger de mon jugement,

ſi le ſecond vers de cette piéce me revient ; car je tiens les autres. Bon ! le voila revenu.

Ma Muſe enjoüée & badine
Imite Catulle & Calvus ;
Mais je veux n'imiter que Pline :
Lui ſeul les vaut tous deux, s'il ne vaut encor plus.
Qui ſçait mieux dans un tendre ouvrage
Parler un amoureux langage ?
Quoi ! ce Pline ſi ſérieux
Et ſi grave .... Oüi, ce Pline, épris de deux beaux yeux,
Fait quelquefois des vers où regne la tendreſſe.
Il célébre l'amour. Caton en fit autant.
Vous qui vous piquez de ſageſſe,
Refuſez d'aimer maintenant.

Vous voyez quelle fineſſe quelle juſteſ-

ſe, quelle vivacité. Le livre entier eſt écrit dans ce goût. Je vous en promets un exemplaire dès qu'il aura vû le jour. Aimez toujours ce jeune homme par avance. Réjouiſſez-vous pour notre ſiécle, illuſtré par un eſprit ſi rare, & à qui les vertus qui l'accompagnent donnent un nouveau prix. Il paſſe ſa vie, tantôt auprès de Spurinna, tantôt auprès d'Antoine, allié de l'un, intime ami de tous les deux. Jugez par-là du mérite d'un jeune homme, que des vieillards ſi vénérables aiment tant. Car rien n'eſt plus vrai que cette maxime :

D'ordinaire, on reſſemble à ceux que l'on frequente. *

Adieu.

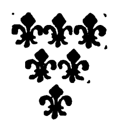
* Vers d'Euripide.

LETTRE XXVIII.

A Severe.

HERENNIUS SEVERUS, très-ſçavant homme, ſe fait un grand hon-

neur de placer dans ſa Bibliothéque les portraits de deux de vos compatriotes; Cornelius Nepos, & Titus Caſſius. Il me prie de lui en faire faire des copies, s'ils ſe trouvent dans le lieu où vous êtes, comme il y a apparence qu'ils y ſont. Trois raiſons m'engagent à vous charger de ce ſoin. L'une, c'eſt que votre complaiſance & votre amitié ne laiſſent jamais languir mes moindres déſirs. L'autre, votre paſſion pour les Belles-lettres, & votre amour pour ceux qui les cultivent. Enfin votre dévouement aux intérêts de votre Patrie, & de toutes les perſonnes qui lui ont fait honneur, & pour qui vous n'avez guéres moins de reſpect & de tendreſſe que pour elle. Je vous ſupplie donc de choiſir le plus excellent Peintre. Car s'il eſt extrémement difficile d'attraper la reſſemblance dans un original, combien l'eſt-il davantage dans une copie? Faites, je vous prie, qu'elle ne s'en écarte en rien, pas même pour faire mieux. Adieu



LETTRE XXIX.

A Romanus.

HOLA, paresseux; ne manquez pas de vous ranger à votre devoir, & de venir faire votre métier de Juge, à la premiére audience qui se tiendra. Ne comptez pas que vous puissiez vous en reposer sur moi. On ne s'en dispense pas impunément. Licinius Nepos, Préteur, homme ferme & sévére, vient de condamner à l'amende un Sénateur même. Le Sénateur a plaidé sa cause dans le Sénat; mais il a plaidé en homme qui demande grace. Il a été déchargé; mais il a prié; mais il en a eu la peur; mais il a eu besoin de pardon. Tous les Préteurs, dites-vous, ne sont pas si méchans. Vous vous trompez. Il faut de la sévérité pour établir, ou pour ramener de tels exemples: mais quand ils sont une fois établis o ramenés, l'esprit le plus doux peut aisément les suivre. Adieu.



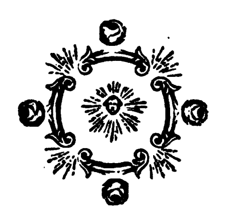
LETTRE XXX.

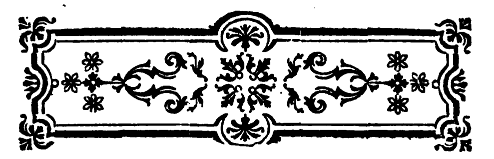
A Licinius.

JE vous ai rapporté de mon pays pour présent, de quoi exercer cette vaste érudition à qui rien n'échape. Une fontaine prend sa source dans une montagne, coule entre des rochers, passe dans une petite sale à manger faite auprès, s'arrête quelque temps, & enfin tombe dans le Lac de Cosme. Ce qui rend cette fontaine merveilleuse, c'est qu'elle a un flux & un reflux; qu'elle hausse & baisse, réglément trois fois le jour. Ce jeu de la nature est sensible aux yeux; & on ne le peut voir sans un extrême plaisir. Vous pouvez vous asseoir sur les bords de cette fontaine, y manger, boire même de son eau; car elle est très-fraîche: & vous voyez cependant, ou qu'elle monte peu à peu, ou qu'insensiblement elle se retire. Vous mettez un anneau, ou ce qu'il vous plaît, en un endroit de son lit qui est à sec: l'eau, qui revient peu à peu, gagne l'anneau, le mouille & le couvre tout-à-fait. Quelques momens après, l'eau, qui baisse peu

à peu, découvre l'anneau, & à la fin l'abandonne. Si vous obſervez long-temps ces mouvemens divers, vous verrez la même choſe arriver juſqu'à deux & trois fois par jour. Quelque vent renfermé dans le ſein de la terre, ouvriroit-il, ou fermeroit-il quelquefois la ſource de cette fontaine, ſelon que ce vent ou revient plutôt, ou qu'il a été plus avant pouſſé; à peu près comme il arrive dans une bouteille, dont l'ouverture eſt un peu étroite? Quoique vous la renverſiez, l'eau qui en ſort ne coule pas également: mais, comme ſi l'air qui fait effort pour entrer la retenoit, elle ne tombe que par de fréquens élans, qui ne reſſemblent pas mal à des ſanglots. La même cauſe qui fait croître & décroître la mer ſi réguliérement, feroit-elle le mouvement réglé de cette fontaine? Ne ſeroit-ce point auſſi, que comme les fleuves emportés par leur pente vers la mer, ſont forcés quelquefois de remonter, par des vents, ou par un reflux, qui s'oppoſent à leurs cours; de même il ſe rencontre quelque obſtacle interne, qui ſucceſſivement arrête & renvoye l'eau de cette fontaine? N'y auroit-il point plutôt une certaine capacité dans les veines qui fourniſſent cette eau, & qui fait que lorſqu'elles ſe ſont épuiſées, & qu'elles en raſſemblent de nouvelles, la

fontaine qui n'en reçoit plus, diminue, & coule plus lentement ? qu'au contraire elle augmente, & coule plus vîte, dès que ces mêmes veines remplies renvoyent la nouvelle eau qu'elles ont ramassées ? Enfin se feroit-il quelque balancement secret dans le lieu qui renferme ces eaux, en sorte que lorsqu'il est moins rempli, il en fasse un épanchement plus libre ; & qu'au contraire, lorsqu'il est plus plein, il le fasse plus difficilement, & par boüillons ? C'est à vous à découvrir, & à nous apprendre les véritables causes de ce prodige. Qui le pourroit mieux ? Pour moi, je suis content, si je vous ai bien exposé le fait. Adieu.





LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

LETTRE PREMIERE.

A Severe.

On vient de me faire un petit legs, que j'eftime plus qu'un legs confi-dérable. Vous demandez pourquoi ? Le

voici. Pomponia Gratilla dès-hérita son fils Assudius Curianus, & m'institua héritier avec Sertorius Severus, qui a été Préteur, & avec quelques autres qui sont distingués dans l'Ordre des Chevaliers Romains. Curianus me pressa de vouloir bien lui donner ma part dans la succession, & d'établir par-là un préjugé en sa faveur contre mes cohéritiers : mais en même-temps, il m'offrit de me laisser par une contre-lettre, cette même portion que je lui donnerois. Je lui répondis, que ce n'étoit pas mon caractere, de feindre publiquement une chose, & de faire secrettement l'autre : que d'ailleurs je ne croyois pas, qu'une donation faite à un homme riche & sans enfans eût un bon air ; qu'enfin elle seroit inutile à ses desseins ; qu'au contraire, un désistement de mon droit les favoriseroit beaucoup ; & que j'étois prêt à me désister, s'il me pouvoit prouver, qu'il eût été dès-hérité injustement. J'y consens, reprit-il ; & je ne veux point d'autre juge que vous. Après avoir hésité un moment, Je le veux bien, lui dis-je ; car je ne vois pas pourquoi j'aurois de moi moins bonne opinion que vous ne l'avez : Mais souvenez-vous, que rien ne m'ébranlera, si la justice m'engage à décider pour votre mere. Comme vous voudrez, répondit-il ; car vous ne vou-

drez jamais que ce qui ſera le plus juſte. Je choiſis donc dans Rome, pour juger avec moi, deux hommes de la premiere conſidération, Corellius & Frontinus. Avec eux, je donne audience à Curianus dans ma chambre. Il dit tout ce qu'il crut pouvoir établir la juſtice de ſes plaintes. Je répliquai en peu de mots; car perſonne n'étoit-là, pour défendre l'honneur de la Teſtatrice. Après cela je m'éloignai de lui pour délibérer; & enſuite, de l'avis de mon Conſeil, je lui dis: Il me paroît, Curianus, que le chagrin de votre mere contre vous étoit juſte. Quelque temps après, il fait aſſigner mes cohéritiers devant les Centumvirs; il n'excepte que moi. Le jour que l'affaire ſe devoit juger, approchoit. Ils ſouhaitoiènt tous un accommodement, non qu'ils ſe défiaſſent de leur cauſe, mais les temps leur faiſoient peur. Ils appréhendoient (ce qu'ils avoient vû plus d'une fois arriver à d'autres), qu'au ſortir d'un procès civil devant les Centumvirs, ils ne tombaſſent dans un procès criminel & capital. Il y en avoit parmi eux, contre qui l'amitié de Gratilla & de Ruſticus, pouvoit fournir un prétexte d'accuſation. Ils me prient de preſſentir Curianus. Je prens rendez-vous avec lui dans le Temple de la Concorde. Là je lui dis: Si votre mere vous eût inſ-

titué héritier pour un quart, ou si même elle vous eût fait son unique héritier ; mais que par des legs elle eût si fort chargé sa succession, qu'il ne vous en restât que le quart de libre, auriez-vous droit de vous plaindre ? Vous devez donc être content, si étant dès-hérité, ses héritiers vous abandonnent la quatriéme partie de ce qui peut leur en revenir. J'y veux pourtant encore ajouter du mien. Vous sçavez que vous ne m'avez point assigné : ainsi la prescription qui m'est acquise par une possession publique & paisible pendant deux années, met ma portion héréditaire à couvert de vos prétentions. Cependant, pour vous obliger à faire meilleure composition à mes cohéritiers, & pour vous rendre tout ce que votre considération pour moi pourroit vous avoir couté, je consens que votre quart se prenne sur ma portion, comme sur la leur. Le témoignage secret de ma conscience ne fut pas le seul fruit que je recueillis de cette action ; elle me fit honneur. C'est donc ce même Curianus qui m'a laissé un legs. Il l'accompagne d'un éloge, qui (si je ne me flatte point trop) m'égale à nos ancêtres. Je vous écris ce détail, parce que j'ai coutume de m'entretenir avec vous, aussi naïvement qu'avec moi-même, de tout ce qui me cause de la peine ou du

plaiſir. Je croirois qu'il ſeroit injuſte, de garder pour ſoi toute ſa joye, & de l'envier à ſon ami. Car enfin, je veux bien l'avouer, ma ſageſſe ne va point juſqu'à ne compter pour rien, cette eſpéce de récompenſe, que la vertu trouve dans l'approbation de ceux qui l'eſtiment. Adieu.

LETTRE II.

A Flaccus.

LES Grives que vous m'avez envoyées, ſont ſi excellentes, que je ne puis, ni au Laurentin ni pendant que la mer eſt auſſi agitée, trouver de quoi vous le rendre. Attendez-vous donc à une lettre, où la ſtérilité & l'ingratitude ſe laiſſeront voir à découvert. Je ne veux pas ſeulement eſſayer de les cacher ſous un échange, à la maniere de Diomede * : mais voyez quel fond je fais ſur votre genéroſité : Je compte mon pardon d'autant plus ſûr, que je m'en reconnois moins digne. Adieu.

* Diomede avoit échangé des armes de fer contre des armes d'or avec Glaucus.

Lettre III.

A Ariston.

Entre une infinité d'obligations que je vous ai, je compte pour une des plus grandes, celle d'avoir bien voulu m'apprendre avec tant de franchise, la longue dissertation que l'on a faite chez vous sur mes vers, & les différens jugemens que l'on en porte. Je vois même qu'il se trouve des gens, qui ne trouvent pas les vers mauvais; mais qui en amis sinceres ne trouvent pas bon, ni que je les fasse, ni que je les lise à d'autres. Je leur répondrai d'une maniere qui va me rendre encore bien plus coupable à leurs yeux. Je m'amuse quelquefois à faire des vers peu sérieux, je compose des Comédies; je prends plaisir au Théâtre; je lis volontiers les poësies lyriques; les satyriques me divertissent; je ne suis pas même fâché de rire, de plaisanter, de badiner. Enfin, pour rassembler en un mot tous les plaisirs innocens, je suis homme. Ceux qui ignorent, que les plus sçavans personnages, les plus sages, les plus irrépréhensi-

bles ont écrit de ces bagatelles, me font honneur, quand ils ſont ſurpris de m'y voir donner quelques heures : Mais j'oſe me flatter, que ceux qui connoiſſent mes garans & mes guides, me pardonneront aiſément, ſi je hazarde à m'égarer ſur les pas de tant d'hommes illuſtres, qu'il n'eſt pas moins glorieux de ſuivre dans leurs amuſemens, que dans leurs occupations. Aurois-je honte (je ne veux nommer perſonne entre les vivans, pour ne me pas rendre ſuſpect de flatterie) aurois-je honte de faire ce qu'ont fait Ciceron, Calvus, Aſinius, Meſſala, Hortenſius, Brutus, Sylla, Catule, Scévola, Sulpitius, Varron, Torquatus, ou plutôt les Torquatus, Memmius, Lentulus, Getulicus, Seneque, Lucéïus, & de nos jours encore Virginius Rufus ? Les exemples des particuliers ne ſuffiſent-ils pas ? Je citerai Jules Ceſar, Auguſte, Nerva, Titus. Je ne parle point de Neron ; je n'ignore pourtant pas, que ce qui eſt honnête, ne ceſſe pas de l'être, parce que des ſcélérats le font quelquefois ; mais que l'honnêteté demeure inſéparablement attachée à ce qui eſt le plus ſouvent pratiqué par les gens de bien. Entre ceux-ci, on doit compter Virgile, Cornelius Nepos, Ennius & Accius, que je devois nommer les premiers. Il eſt vrai que ceux-

ci n'ont pas été Sénateurs : mais la probité n'admet ni distinction ni rang. J'avoue que je lis mes ouvrages dans des assemblées d'amis ; & je ne sçai s'ils ont lû les leurs : mais ils pouvoient s'en reposer sur eux ; & moi, je ne puis assez me fier à moi-même, pour croire parfait ce qui me le paroît. Je lis donc à mes amis. Voici mes raisons. Un Auteur qui compose, redouble son application, quand il songe aux auditeurs qu'il doit avoir. D'ailleurs, s'il a des doutes sur son ouvrage, il les résout, comme à la pluralité des voix. Enfin il reçoit différens avis de différentes personnes ; & si on ne lui en donne point, les yeux, l'air, un geste, un signe, un bruit sourd, le silence même, parlent assez clairement à qui ne les confond pas avec le langage de la politesse. C'est pourquoi si quelqu'un de ceux qui m'ont écouté veut prendre la peine de lire ce qu'il a entendu, il trouvera que j'ai changé ou retranché des endroits qu'il avoit peut-être lui-même critiqués, quoiqu'il ne m'en ait rien dit. Prenez garde que je vous dis toutes ces choses, comme si pour m'entendre j'avois assemblé le peuple dans une salle publique, & non pas mes amis seulement, & dans ma chambre. Un grand nombre d'amis a souvent fait honneur, & n'a jamais attiré de reproches. Adieu.

LETTRE IV.

A Valerius.

Je vais vous conter une chofe, peu importante, fi vous ne remontez jufqu'au principe. Un homme qui a exercé la Préture, & qui eft très-éclairé fur fes intérêts, a demandé au Sénat permiffion d'établir des Foires dans fes Terres. Les députés de Vicente s'y font oppofés ; & Theffalus Nominatus s'eft préfenté pour les défendre. L'affaire fut remife. Les Vicentins revinrent au Sénat un autre jour ; mais fans Avocat. Ils fe plaignirent d'avoir été trompés, foit qu'ils le cruffent ainfi, foit que ce mot leur eut échapé. Le Préteur Nepos leur demanda quel Avocat ils avoient chargé de leur caufe ? Ils répondirent, que c'étoit le même qui les avoit accompagnés la premiere fois. Ce qu'ils lui avoient donné ? Ils difent qu'il a reçu d'eux fix mille fefterces. * S'ils ne lui avoient rien donné depuis ? Ils déclarent, qu'ils lui ont encore payé mille deniers **.

* Environ 600 liv. de notre monnoye.
** Environ 400 liv.

Nepos a requis que Nominatus fût mandé. C'eſt tout ce qui ſe paſſa ce jour-là. Mais, ſi je ne me trompe, cette affaire n'en demeurera pas là ; car la plûpart des choſes cachées ont de grandes ſuites, pour peu que l'on vienne à les remuer. Je vous ai inſpiré toute la curioſité qu'il faut pour vous engager à me demander le reſte ; ſi pourtant, pour la ſatisfaire, vous n'aimez mieux venir à Rome, & être ſpectateur, que lecteur. Adieu.

LETTRE V.

A Maximus.

On me mande que C. Fannius eſt mort. Cette nouvelle m'afflige beaucoup. J'aimois ſa politeſſe & ſon éloquence ; je prenois volontiers ſes avis. Il étoit naturellement pénétrant, conſommé dans les affaires par une longue expérience, fertile en expédiens. Je le plains de n'avoir pas, avant que de mourir, révoqué un ancien teſtament où il oublie ſes meilleurs amis, & où il comble de biens ſes ennemis les plus déclarés : mais encore cela peut être ſupportable. Ce qui nous doit déſoler,

c'eſt qu'il a laiſſé imparfait un ouvrage excellent. Quoique le Barreau ſemblât l'occuper aſſez, il écrivoit pourtant les triſtes avantures de ceux que Neron avoit bannis, ou fait périr. Déja trois livres de cet ouvrage, qui tient le milieu entre la ſimple relation & l'hiſtoire, étoient achevés. Le ſtile en eſt pur, le tour délicat, les faits exactement raſſemblés. L'empreſſement qu'on témoignoit à lire ces premiers livres, redoubloit la paſſion qu'il avoit de finir les autres. Il me ſemble que la mort de ces grands hommes, qui conſacrent leurs veilles à l'immortalité, eſt toujours cruelle & vient toujours trop tôt. Car ceux qui, enyvrés des plaiſirs, vivent au jour la journée, achevent chaque jour de vivre. Mais ceux qui s'occupent de la poſtérité, & qui à la faveur de leurs écrits, eſſayent de tranſmettre leur nom juſqu'à elle, ſont toujours ſurpris par la mort, qui, en quelque temps qu'elle vienne, les empêche de finir quelque ouvrage commencé. Il eſt vrai que C. Fannius eut comme un préſage de ce qui lui devoit arriver. Il ſongea la nuit, en dormant, qu'il étoit couché dans la ſituation d'un homme qui étudie ; & que, ſelon ſa coutume, il avoit près de lui la caſſette où il enfermoit ſes papiers. Il s'imagina peu après voir entrer Neron, qui s'aſſit ſur ſon lit, prit

le premier livre, qui contenoit les horreurs de ſon Regne, & que Fannius avoit rendu public; le lut d'un bout à l'autre; prit enſuite & lut de même le ſecond & le troiſiéme, & ſe retira. Fannius, ſaiſi de frayeur, donna cette interprétation à ce ſonge, qu'il ne poufferoit pas plus loin ſon Hiſtoire, que Neron avoit pouſſé ſa lecture. Et cela s'eſt trouvé vrai. Je ne puis y penſer, ſans le plaindre d'avoir perdu tant de veilles & tant de travaux. L'incertitude de ma mort, & mes écrits, me reviennent dans l'eſprit. Je ne doute pas que vous ne reſſentiez mêmes allarmes pour les vôtres. Ainſi pendant que nous jouiſſons de la vie, travaillons à ne laiſſer expoſé au caprice de la mort, que le moins d'ouvrages que nous pourrons. Adieu.

LETTRE VI.

A Apollinaire.

J'AI été ſenſible à votre attention ſur moi, & à votre inquiétude; lorſqu'informé que je devois aller cet Eté à ma Terre de Toſcane, vous avez eſſayé de m'en dé-

tourner, parce que vous n'en croyez pas l'air ſain. Il eſt vrai que le Canton de Toſcane qui s'étend le long de la mer, eſt dangereux & empeſté; mais ma Terre en eſt fort éloignée. Elle eſt un peu au-deſſous de l'Apennin, dont l'air eſt plus pur, que d'aucune autre montagne. Et afin que vous ſoyez bien guéri de votre peur, voici quelle eſt la température du climat, la ſituation du pays, la beauté de la maiſon. Vous n'aurez guére moins de plaiſir à lire ma deſcription, que moi à vous la faire. En Hyver, l'air y eſt froid, & il y gêle; il y eſt fort contraire aux myrthes, aux oliviers, & aux autres eſpéces d'arbres qui ne ſe plaiſent que dans la chaleur. Cependant il y vient des lauriers, qui conſervent toute leur verdure, malgré la rigueur de la ſaiſon. Véritablement elle en fait quelquefois mourir: mais ce n'eſt pas plus ſouvent, qu'aux environs de Rome. L'Eté y eſt merveilleuſement doux: vous y avez toujours de l'air; mais les vents y reſpirent plus qu'ils n'y ſoufflent. Rien n'eſt plus commun que d'y voir de jeunes gens qui ont encore leurs grands-peres & leurs biſayeux; que d'entendre ces jeunes gens raconter de vieilles hiſtoires, qu'ils ont appriſes de leurs ancêtres. Quand vous y êtes, vous croyez être né dans un autre ſiécle. La diſpoſition du terrein eſt très-belle.

Imaginez-vous un amphithéâtre immense, & tel que la nature le peut faire ; une vaste plaine environnée de montagnes chargées sur leurs cimes de bois très-hauts & très-anciens. Là, le gibier de différente espéce est très-commun. De-là descendent des taillis par la pente même des montagnes. Entre ces taillis, se rencontrent des collines, d'un terroir si bon & si gras, qu'il seroit difficile d'y trouver une pierre, quand même on l'y chercheroit. Leur fertilité ne le céde point à celle des pleines campagnes ; & si les moissons y sont plus tardives, elles n'y mûrissent pas moins. Au pied de ces montagnes, on ne voit, tout le long du côteau, que des vignes, qui, comme si elles se touchoient, n'en paroissent qu'une seule. Ces vignes sont bordées par quantité d'arbrisseaux. Ensuite sont des prairies & des terres labourables, si fortes, qu'à peine les meilleures charrues & les mieux attelées peuvent en faire l'ouverture. Alors même, comme la terre est très-liée, elles en enlevent de si grandes mottes, que pour les bien séparer, il y faut repasser le soc jusqu'à neuf fois. Les prés émaillés de fleurs, y fournissent du trefle, & d'autres sortes d'herbes, toujours aussi tendres & aussi pleines de suc, que si elles ne venoient que de naître. Ils tirent cette fertilité des

ruisseaux qui les arrosent, & qui ne tarissent jamais. Cependant en des lieux où l'on trouve tant d'eaux, l'on ne voit point de marécages, parce que la terre disposée en pente, laisse couler dans le Tybre le reste des eaux dont elle ne s'est point abreuvée. Il passe tout au travers des campagnes, & porte des batteaux, sur lesquels pendant l'Hyver & le Printemps, on peut charger toutes sortes de provisions pour Rome. En Eté, il baisse si fort, que son lit presque à sec, l'oblige à quitter son nom de grand fleuve, qu'il reprend en Automne. Vous aurez un grand plaisir, à regarder la situation de ce pays, du haut d'une montagne. Vous ne croirez point voir des terres, mais un paysage peint exprès; tant vos yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, seront charmés par l'arrangement & par la variété des objets. La maison, quoique bâtie au bas de la colline, a la même vûe, que si elle étoit placée au sommet. Cette colline s'éleve par une pente si douce, que l'on s'apperçoit que l'on est monté, sans avoir senti que l'on montoit. Derriére la maison est l'Apennin, mais assez éloigné. Dans les jours les plus calmes & les plus sereins, elle en reçoit des haleines de vent, qui n'ont plus rien de violent & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur force

en chemin. Son expoſition eſt preſque entiérement au midi, & ſemble inviter le Soleil en Eté vers le milieu du jour, en Hyver un peu plutôt, à venir dans une galerie fort large & longue à proportion. La maiſon eſt compoſée de pluſieurs pavillons. L'entrée eſt à la maniére des anciens. Au-devant de la galerie, on voit un parterre, dont les différentes figures ſont tracées avec du buis. Enſuite eſt un lit de gazon peu élevé, & autour duquel le buis repréſente pluſieurs animaux qui ſe regardent. Plus bas, eſt une piéce toute couverte d'achantes *, ſi doux & ſi tendres ſous les pieds, qu'on ne les ſent preſque pas. Cette piéce eſt enfermée dans une promenade environnée d'arbres, qui, preſſés les uns contre les autres, & diverſément taillés, forment une paliſſade. Auprès, eſt une allée tournante en forme de cirque, au-dedans de laquelle on trouve du buis taillé de différentes façons, & des arbres que l'on a ſoin de tenir bas. Tout cela eſt fermé de murailles ſéches, qu'un buis étagé couvre & cache à la vûe. De l'autre côté eſt une prairie, qui ne plaît guéres moins par ſes beautés naturelles, que toutes les choſes dont je viens de parler, par les beautés qu'elles empruntent de l'art. Enſuite ſont des piéces bru-

* Branche Urſine.

tes, des prairies & des arbrisseaux. Au bout de la galerie, est une salle à manger, dont la porte donne sur l'extrémité du parterre, & les fenêtres sur les prairies, & sur une grande partie des piéces brutes. Par ces fenêtres, on voit de côté le parterre, & ce qui de la maison même s'avance en saillie, avec le haut des arbres du manége. De l'un des côtés de la galerie & vers le milieu, on entre dans un appartement qui environne une petite cour ombragée de quatre planes, au milieu desquels est un bassin de marbre, d'où l'eau qui se dérobe entretient par un doux épanchement, la fraîcheur des planes & des plantes qui sont au-dessous. Dans cet appartement, est une chambre à coucher : la voix, le bruit, ni le jour n'y pénétrent point; elle est accompagnée d'une salle où l'on mange d'ordinaire, & quand on veut être en particulier avec ses amis. Une autre galerie donne sur cette petite cour, & a toutes les mêmes vûes que la galerie que je viens de décrire. Il y a encore une chambre, qui, pour être proche de l'un des planes, jouit toujours de la verdure & de l'ombre. Elle est revêtue de marbre tout-au-tour, à hauteur d'appui; & au défaut du marbre est une peinture qui represente des feuillages & des oiseaux sur des branches, mais si délicatement, qu'elle ne céde point à la

beauté du marbre même. Au-dessous est une petite fontaine, qui tombe dans un bassin, d'où l'eau, en s'écoulant par plusieurs petits tuyaux, forme un agréable murmure. D'un coin de la galerie, on passe dans une grande chambre qui est vis-à-vis la salle à manger : elle a ses fenêtres, d'un côté sur le parterre, de l'autre sur la prairie ; & immédiatement au-dessous de ses fenêtres, est une piéce d'eau qui réjouit également les yeux & les oreilles : car l'eau, en y tombant de haut dans un grand bassin de marbre, paroît toute écumante, & forme je ne sçai quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre est fort chaude en hyver, parce que le Soleil y donne de toutes parts. Tout auprès est un poële, qui supplée à la chaleur du Soleil, quand les nuages le cachent. De l'autre côté, est une salle où l'on se deshabille pour prendre le bain. Elle est grande & fort gaye. Près de-là, on trouve la salle du bain d'eau froide, où est une baignoire très-spacieuse & assez sombre. Si vous voulez vous baigner plus au large & plus chaudement, il y a dans la cour un bain, & tout auprès un puits, d'où l'on peut avoir de l'eau froide, quand la chaleur incommode. A côté de la salle du bain froid, est celle du bain tiéde, que le Soleil échauffe beaucoup, mais moins

que celle du bain chaud, parce que celle-ci ſort en ſaillie. On deſcend dans cette derniere ſalle par trois eſcaliers, dont deux ſont expoſés au grand Soleil; le troiſiéme en eſt plus éloigné, & n'eſt pourtant pas plus obſcur. Au-deſſus de la chambre, où l'on quitte ſes habits pour le bain, eſt un jeu de paûme, où l'on peut prendre différentes ſortes d'exercices, & qui pour cela eſt partagé en pluſieurs réduits. Non loin du bain, eſt un eſcalier qui conduit dans une galerie fermée, & auparavant dans trois appartemens, dont l'un voit ſur la petite cour ombragée de planes, l'autre ſur la prairie, le troiſiéme ſur des vignes; en ſorte que ſon expoſition eſt auſſi différente que ſes vûes. A l'extrémité de la galerie fermée, eſt une chambre priſe dans la galerie même, & qui regarde le manége, les vignes, les montagnes. Près de cette chambre, en eſt une autre fort expoſée au Soleil, ſur-tout pendant l'Hyver. De-là, on entre dans un appartement, qui joint le manége à la maiſon. Voilà ſa façade & ſon aſpect. A l'un des côtés, qui regarde le midi, s'éleve une galerie fermée, d'où l'on ne voit pas ſeulement les vignes, mais d'où l'on croit les toucher. Au milieu de cette galerie, on trouve une ſalle à manger, où les vents qui viennent de l'Apennin, ré-

pandent un air fort ſain. Elle a vûe par de très-grandes fenêtres ſur les vignes ; & encore ſur les mêmes vignes par des portes à deux battans, d'où l'œil traverſe la galerie. Du côté où cette ſalle n'a point de fenêtres, eſt un eſcalier dérobé, par où l'on ſert à manger. A l'extrémité, eſt une chambre, à qui la galerie ne fait pas un aſpect moins agréable que les vignes. Au-deſſous eſt une galerie preſque ſouteraine, & ſi fraiche en Eté, que, contente de l'air qu'elle renferme, elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre. Après ces deux galeries fermées, eſt une ſalle à manger, ſuivie d'une galerie ouverte, froide avant midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle conduit à deux appartemens : l'un eſt compoſé de quatre chambres ; l'autre de trois, qui, ſelon que le Soleil tourne, jouiſſent ou de ſes rayons, ou de l'ombre. Au-devant de ces bâtimens ſi bien entendus & ſi beaux, eſt un vaſte manége : il eſt ouvert par le milieu, & s'offre d'abord tout entier à la vûe de ceux qui entrent ; il eſt entouré de planes ; & ces planes ſont revêtus de lierres. Ainſi le haut de ces arbres eſt verd de ſon propre feuillage, & le bas eſt verd d'un feuillage étranger. Ce lierre court au tour du tronc & des branches ; & paſſant d'un plane à l'autre, les lie enſemble. Entre ces

planes, ſont des buis ; & ces buis ſont par dehors environnés de lauriers, qui mêlent leurs ombrages à celui des planes. L'allée du manége eſt droite ; mais à ſon extrémité, elle change de figure, & ſe termine en demi-cercle. Ce manége eſt entouré & couvert de cyprès, qui en rendent l'ombre & plus épaiſſe & plus noire. Les allées en rond qui ſont au-dedans (car il y en a pluſieurs les unes dans les autres), reçoivent un jour très-pur & très-clair. Les roſes s'y offrent par-tout ; & un agréable Soleil y corrige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au ſortir de ces allées rondes & redoublées, on rentre dans l'allée droite, qui des deux côtés en a beaucoup d'autres ſéparées par des buis. Là, eſt une petite prairie ; ici, le buis même eſt taillé en mille figures différentes, quelquefois en lettres, qui expriment tantôt le nom du maître, tantôt celui de l'ouvrier. Entre ces buis, vous voyez ſucceſſivement de petites pyramides & des pommiers ; & cette beauté ruſtique d'un champ que l'on diroit avoir été tout-à-coup tranſporté dans un endroit ſi peigné, eſt rehauſſé vers le milieu par des planes, que l'on tient fort bas des deux côtés. De-là, vous entrez dans une piéce d'achante flexible, & qui ſe répand, où l'on voit encore quantité de figures & de noms que les plantes

expriment. A l'extrémité eſt un l
pos de marbre blanc, couvert d'u
le ſoutenue par quatre colonnes
bre de Cariſte. On voit l'eau to
deſſous ce lit, comme ſi le poids
qui ſe couchent l'en faiſoit ſortir
tits tuyaux la conduiſent dans u
creuſée exprès ; & de-là, elle e
dans un baſſin de marbre, d'où
coule ſi imperceptiblement & ſi à
qu'il eſt toujours plein, & pourta
borde jamais. Quand on veut m
ce lieu, on range les mets les pl
ſur les bords de ce baſſin ; & on
plus légers dans des vaſes qui fl
l'eau tout-au-tour de vous, &
faits les uns en navires, les autr
ſeaux. A l'un des côtés, eſt une
jailliſſante, qui reçoit dans ſa ſou
qu'elle en a jettée : car après
pouſſée en haut, elle retombe
même ; & par deux ouvertures q
gnent, elle deſcend & remonte
ſe. Vis-à-vis du lit de repos, eſt u
bre qui lui donne autant d'agrémen
en reçoit de lui. Elle eſt toute
de marbre ; ſes portes ſont ent
comme bordées de verdure. Au-
au-deſſous des fenêtres hautes &
on ne voit auſſi que verdure
parts. Auprès, eſt un autre petit

ment, qui semble comme s'enfoncer dans la même chambre, & qui en est pourtant séparé. On y trouve un lit; & quoique cet appartement soit percé de fenêtres partout, l'ombrage qui l'environne, le rend sombre. Une agréable vigne l'embrasse de ses feuillages, & monte jusqu'au faîte. A la pluye près, que vous n'y sentez point, vous croyez être couché dans un bois. On y trouve aussi une fontaine, qui se perd dans le lieu même de sa source. En différens endroits sont placés des siéges de marbre, propres (ainsi que la chambre) à délasser de la promenade. Près de ces siéges sont de petites fontaines; & par-tout le manége, vous entendez le doux murmure des ruisseaux, qui dociles à la main de l'ouvrier, se laissent conduire par de petits canaux, où il lui plaît. Ainsi on arrose tantôt certaines plantes, tantôt d'autres, quelquefois on les arrose toutes. J'aurois fini il y auroit long-temps, de peur de paroître entrer dans un trop grand détail; mais j'avois résolu de visiter tous les coins & recoins de ma maison avec vous. Je me suis imaginé, que ce qui ne vous seroit point ennuyeux à voir, ne vous le seroit point à lire; sur-tout ayant la liberté de faire votre promenade à plusieurs reprises, de laisser là ma letrre, & de vous reposer

autant de fois que vous le trouverez à propos. D'ailleurs j'ai donné quelque chose à ma passion : & j'avoue que j'en ai beaucoup pour tout ce que j'ai commencé ou achevé. En un mot (car pourquoi ne vous pas découvrir mon entêtement ou mon goût ?) je crois que la premiére obligation de tout homme qui écrit, c'est de jetter les yeux de temps en temps sur son titre. Il doit plus d'une fois se demander, quel est le sujet qu'il traite : & sçavoir, que s'il n'en sort point, il n'est jamais long ; mais que s'il s'en écarte, il est toujours très-long. Voyez combien de vers Homere & Virgile employent à décrire, l'un les armes d'Achille, l'autre celles d'Enée. Ils sont courts pourtant, parce qu'ils ne font que ce qu'ils s'étoient proposé de faire. Voyez comment Aratus compte & rassemble les plus petites étoiles ; il n'est point accusé cependant d'être trop étendu : car ce n'est point digression, c'est l'ouvrage même. Ainsi du petit au grand, dans la description que je vous fais de ma maison, si je ne m'égare point en récits étrangers, ce n'est pas ma lettre, c'est la maison elle-même qui est grande. Je reviens à mon sujet, de peur que si je faisois cette digression plus longue, on ne me condamnât par mes propres régles. Vous voilà instruit des rai-

ſons que j'ai de préférer ma Terre de Toſcane à celles que j'ai à Tuſculum *, à Tibur *, à Preneſte. * Outre tous les autres avantages dont je vous ai parlé, on y jouit d'un loiſir d'autant plus sûr & plus tranquille, que les devoirs ne viennent point vous y relancer. Les fâcheux ne ſont point à votre porte ; tout y eſt calme ; tout y eſt paiſible : & comme la bonté du climat y rend le ciel plus ſerein & l'air plus pur, je m'y trouve auſſi le corps plus ſain & l'eſprit plus libre. J'exerce l'un par la chaſſe, l'autre par l'étude. Mes gens en font de même ; ils ne ſe portent nulle part ſi bien : & graces aux Dieux, je n'ai juſqu'ici perdu aucun de ceux que j'ai amenés avec moi. Puiſſent les Dieux me continuer toujours la même faveur, & conſerver toujours à ce lieu les mêmes avantages ! Adieu.

* Aujourd'hui Freſcati, Tivoli, Paleſtrine.



LETTRE VII.

A Calvisius.

IL eſt certain que l'on ne peut, ni inſtituer une Ville héritiére, ni lui rien léguer. Cependant Saturninus, qui m'a fait ſon héritier, légue à notre Patrie un quart de ſa ſucceſſion, & enſuite fixe ce quart à quatre cent mille ſeſterces. * Si l'on conſulte la loi, le legs eſt nul. Si l'on s'en tient à la volonté du mort, le legs eſt valable, & la volonté du mort (je ne ſçai comment les Juriſconſultes prendront ceci) eſt pour moi plus ſacrée que la loi, ſur-tout lorſqu'il s'agit de conſerver à notre Patrie le bien qu'on lui a fait. Quelle apparence qu'après lui avoir donné douze cent mille ſeſterces ** de mon propre bien, je vouluſſe lui diſputer, ſur un bien qui m'eſt en quelque ſorte étranger, le tiers de cette ſomme, c'eſt-à-dire, quatre cent

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.

** Environ ſix vingt mille livres de notre monnoye.

mille ſeſterces? Perſuadé de votre amour pour la Patrie, toujours chére à un bon Citoyen, je compte que vous approuverez ma déciſion. Je vous ſupplie donc de vouloir bien, à la premiére aſſemblée des Décurions, expliquer la diſpoſition du droit en peu de mots, & d'une maniére ſimple. Vous ajouterez enſuite, que je ſuis prèt à payer les quatre cent mille ſeſterces que Saturninus a légués. Rendons à ſa libéralité tout l'honneur qui lui eſt dû; ne nous réſervons que le mérite de l'obéiſſance. Je n'ai pas voulu en écrire directement à l'aſſemblée. La confiance que j'ai en votre amitié & en votre ſageſſe, m'a fait croire que vous pourriez parler pour moi dans cette occaſion, comme vous feriez pour vous. J'ai même appréhendé que ma lettre ne parut s'écarter de ce juſte milieu qu'il vous ſera aiſé de tenir dans le diſcours. L'air de la perſonne, le geſte, le ton, fixent & déterminent le ſens de ce qu'elle dit; mais la lettre deſtituée de tous ces ſecours, n'a rien qui la défende contre les malignes interprétations. Adieu.



LETTRE VIII.

A Capiton.

VOUS me conſeillez d'écrire l'Hiſtoire ; vous n'êtes pas le ſeul ; beaucoup d'autres m'ont donné ce conſeil avant vous ; & il eſt fort de mon goût. Ce n'eſt pas que je préſume de m'en acquitter avec ſuccès : car il y auroit de la témérité à ſe le promettre ſans avoir eſſayé. Mais je ne vois rien de plus glorieux, que d'aſſurer l'immortalité à ceux qui ne devroient jamais mourir, & d'éterniſer ſon nom avec celui des autres. Pour moi, rien ne me touche ſi fort qu'une réputation à l'épreuve des tems, rien ne me paroît plus digne d'un homme, ſurtout de celui qui, n'ayant rien à ſe reprocher, eſt tranquille ſur les jugemens de la poſtérité. Je ſonge donc jour & nuit, par quelle voye auſſi

*Je pourrois m'élever de terre *:*

C'eſt aſſez pour moi : car

De prendre mon vol vers les cieux ;
D'attirer ſur moi tous les yeux,

c'eſt ce qu'il ne m'appartient pas de

* Virgile : 3e. des Géorgiques.

ſouhaiter, *quoique*, *hélas !* .... mais je ſuis aſſez content de ce que la ſeule Hiſtoire ſemble promettre. Les Harangues, les Poëſies ont peu de charmes, ſi elles ne ſont excellentes. L'Hiſtoire plaît, de quelque maniére qu'elle ſoit écrite. Les hommes ſont naturellement curieux ; ils ſont toujours prêts à ſe repaître de nouvelles, & même de contes : la narration la plus ſéche a droit de les divertir. Pour moi, l'exemple domeſtique m'invite encore à ce genre de compoſition. Mon oncle maternel, qui eſt auſſi mon pere par adoption, a compoſé des hiſtoires avec une extrême exactitude. Et les ſages m'apprennent, que rien n'eſt plus beau, que de marcher ſur les traces de ſes ancêtres, quand ils ont pris un bon chemin. Qui m'arrête donc ? le voici. J'ai plaidé beaucoup de grandes cauſes. Quoique je m'en promette bien peu de gloire, je me propoſe de les retoucher, de peur qu'en leur refuſant ce dernier ſoin, je n'expoſe à périr avec moi, un travail qui m'a tant couté. Car par rapport à la poſtérité, rien de ce qui n'eſt pas achevé, n'eſt commencé. Vous pouvez, direz-vous, revoir vos Plaidoyers, & en même-temps travailler à l'Hiſtoire. Et plût à Dieu que cela fût ainſi ! Mais le moindre de ces ouvrages eſt ſi grand, que c'eſt faire aſſez, que d'en

faire un. J'ai plaidé ma premiére cause à dix-neuf ans ; & je ne commence qu'à peine à entrevoir, & même confusément, en quoi consiste la perfection d'un Orateur. Que sera-ce, si je me charge d'une nouvelle étude ? L'Histoire & la Harangue ont à la vérité de grands rapports ; mais dans ces rapports même il se rencontre plus d'une différence. L'une & l'autre narrent, mais bien diversement. La premiére s'accommode souvent de faits communs, peu importans, ou méprisables. La seconde aime tout ce qui est extraordinaire, brillant, sublime. Les os, les muscles, les nerfs peuvent paroître dans celle-là ; la fleur & l'embonpoint sied bien à celle-ci. L'Histoire veut de l'énergie, du feu, de la rapidité ; la Harangue demande de la majesté, de la beauté, de la douceur : l'expression, l'harmonie, la construction en sont toutes différentes. Car il faut bien se conduire autrement (comme dit Thucydide) si l'on attend tout de son siécle, ou si l'on n'attend rien que des siécles à venir. L'Orateur vise au premier de ces objets ; l'Historien au second. Voilà ce qui m'empêche de mêler des ouvrages si peu semblables, & que leur étendue rend nécessairement différens. Je crains que troublé par un mélange si extraordinaire, je n'aille mettre ici ce qui doit être

placé là ; c'eſt pourquoi (pour parler le langage du Barreau), je demande pour un temps diſpenſe de plaider. Commencez à ſonger quel ſiécle nous choiſirons. Si nous nous arrêtons aux ſiécles éloignés, & dont nous avons déja l'hiſtoire , nos matériaux ſont tous prêts ; mais la comparaiſon eſt fâcheuſe à ſoutenir. Si nous prenons ces derniers ſiécles, & dont juſqu'ici l'on n'a rien écrit, nous riſquons de nous faire peu d'amis & beaucoup d'ennemis. Outre que , dans une ſi effroyable corruption de mœurs, on trouve cent actions à condamner, contre une à louer; il arrive encore qu'on vous condamne, de quelque façon que vous vous en acquittiez. Si vous loüez, c'eſt trop peu ; ſi vous blâmez, c'eſt trop, quoique vous ayez fait l'un avec toute la profuſion, l'autre avec toute la retenue poſſible. Mais ce n'eſt pas ce qui m'arrête. Je me ſens aſſez de courage pour me voüer à la vérité. Tout ce que je vous demande , c'eſt de me préparer la voye où vous me voulez faire entrer. Choiſiſſez un ſujet, afin que , prêt à écrire , nulle autre nouvelle raiſon ne puiſſe plus me retarder. Adieu.

LETTRE XI.

A Saturnin.

VOTRE Lettre a fait ſur moi des impreſſions fort différentes ; car elle m'annonçoit tout-à-la-fois d'agréables & de fâcheuſes nouvelles. Les agréables ſont, que vous demeurez à Rome. Vous me dites que vous n'en êtes pas content : mais j'ai bien lieu de l'être moi, puiſque vous m'aſſurez que vous n'attendez que mon retour pour lire publiquement vos ouvrages ; & je ſuis auſſi ſenſible que je le dois à cette marque de votre amitié. Les nouvelles fâcheuſes ſont, que Julius Valens eſt fort malade ; quoiqu'à regarder la maladie par rapport à lui, il n'eſt pas à plaindre. Il ne peut rien lui arriver de mieux, que d'être délivré au plutôt d'un mal incurable. Mais ce qui me paroît triſte, & même cruel, c'eſt que Julius Avitus ſoit mort, en revenant de la Province où il avoit exercé la charge de Tréſorier ; & ſoit mort dans un vaiſſeau, loin de ſon frere qui l'aimoit tendrement, loin de ſa mere & de ſes ſœurs. Cela ne touche plus le

le mort ; mais cela le touchoit, lorſqu'il étoit mourant, & touche encore ceux qui reſtent. Quel chagrin, de voir enlever dans la fleur de l'âge un homme d'une ſi belle eſpérance, & que ſes vertus euſſent élevé au plus haut rang, ſi elles euſſent eu le loiſir de mûrir ! Quel amour n'avoit-il point pour les lettres ! Que n'a-t-il point lu ! combien n'a-t-il point écrit ! Que de biens perdus avec lui pour la poſtérité ! Mais pourquoi me laiſſer aller à la douleur ? Quand on s'y veut abandonner, peut-on manquer de ſujets, de quelque côté qu'on ſe tourne ? Il faut finir ma lettre, ſi je veux arrêter le cours des larmes qu'elle me fait répandre. Adieu.

LETTRE X.

A Antonin

JE ne ſens jamais mieux toute l'excellence de vos vers, que quand j'eſſaye de les imiter. Comme les Peintres qui entreprennent de peindre un viſage, dont la beauté eſt parfaite, conſervent rarement toutes ſes graces dans leur tableau : de même, lorſque je veux me former ſur

ce modéle, je m'apperçois que, malgré mes efforts, je demeure au-dessous. C'est ce qui m'oblige à vous conjurer de plus en plus, de nous donner beaucoup de semblables ouvrages, où tout le monde désire d'atteindre, sans que personne, ou presque personne, le puisse faire. Adieu.

LETTRE XI.

A Suetone.

ACQUITTEZ enfin la promesse que mes vers * ont faite de vos ouvrages à nos amis communs. On les souhaite, on les demande tous les jours avec tant d'empressement, que je crains qu'à la fin ils ne soient cités à comparoître. Vous sçavez que j'hésite autant qu'un autre, quand il s'agit de se donner au Public; mais sur ce point, vous passez de bien loin ma lenteur & ma retenue. Ne différez donc plus à nous satisfaire: ou craignez que je n'arrache par des ** vers aigres & piquans,

* Le texte dit, Hendécassyllabes.

** Le texte dit, que je n'arrache par des Scazons ce que les Hendécassyllabes n'ont pû obtenir.

te que des vers doux & flatteurs n'ont pû obtenir. Votre ouvrage est venu à un point de perfection, où la lime ne sçauroit plus le polir, mais peut seulement l'affoiblir. Donnez-moi le plaisir de voir votre nom à la tête d'un livre. Souffrez que l'on copie, que l'on entende lire, qu'on lise, qu'on achéte les œuvres de mon cher Suetone. Il est bien juste que votre amitié réciproque vous engage à me rendre la même joye que je vous ai donnée. Adieu.

LETTRE XII.

A Fabatus, ayeul de sa femme.

J'AI reçu votre lettre, qui m'apprend que vous avez embelli notre Ville d'un somptueux Portique, sur lequel vous avez fait graver votre nom & celui de votre fils; que le lendemain de la fête célébrée à cette occasion, vous avez promis un fond pour l'embellissement des portes; qu'ainsi la fin d'un bienfait a été le commencement d'un autre. Je me réjouis premiérement de votre gloire, dont une par-

tie rejaillit sur moi par notre alliance; ensuite de ce que de si magnifiques monumens assurent la mémoire de mon beaupere; enfin de ce que notre Patrie devient de plus en plus florissante. Tous les nouveaux ornemens qu'elle reçoit, de quelque main qu'ils viennent, me font plaisir; mais de la vôtre, ils me comblent de joye. Il ne me reste qu'à prier les Dieux de vous conserver dans cette disposition, & de ménager à cette disposition de longues années. Car je compte qu'après avoir fini l'ouvrage que vous venez de promettre, vous en recommencerez un autre. La libéralité ne sçait point s'arrêter, quand une fois elle a pris son cours; & elle est toujours plus belle, plus elle se répand. Adieu.

LETTRE XIII.

A Scaurus.

DANS le dessein de lire une petite harangue de ma façon que je veux donner au Public, j'ai assemblé quelques amis. Ils étoient assez pour me donner lieu de craindre leur jugement; & assez peu, pour

me pouvoir flatter qu'il ſeroit ſincére. Car j'avois deux vûes dans cette lecture. La premiere de redoubler mon attention, par le deſir de plaire. La ſeconde, de profiter de celle des autres, ſur des défauts que ma prévention en ma faveur pouvoit m'avoir cachés. J'ai réuſſi dans mon deſſein. L'on m'a donné des avis; & moi-même j'ai fait mes remarques & me ſuis critiqué. J'ai donc corrigé l'ouvrage, que je vous envoye: le titre vous en apprendra le ſujet, & la piéce même vous expliquera le reſte. Il eſt bon de l'accoutumer dès aujourd'hui à ſe paſſer de préface pour être entendue. Mandez-moi, je vous en ſupplie, ce que vous penſez, non-ſeulement du corps de l'ouvrage, mais encore de chacune de ſes parties. Je ſerai ou plus diſpoſé à le garder, ou plus hardi à le faire paroître, ſelon que vous m'y aurez déterminé. Adieu.

LETTRE XIV.

A Valerianus.

VOUS me priez; & je vous l'ai promis (ſi vous m'en priiez), de vous mander, quel ſuccès avoit eu l'accuſation in-

tentée par Nepos contre Thuſcillus Nominatus. On le fit entrer. Il plaida lui-même ſa cauſe, ſans que perſonne parût contre lui; car les Députés des Vicentins, non-ſeulement ne le chargerent point; mais ils le favoriſerent. Le précis de ſa défenſe fut, qu'il n'avoit point manqué de fidélité, mais de courage; qu'il étoit ſorti de chez lui réſolu de plaider; qu'il avoit même été à l'Audience: mais qu'il s'étoit retiré, effrayé par les diſcours de ſes amis; qu'on l'avoit averti de ne pas s'oppoſer, principalement dans le Sénat, au deſſein qu'un Sénateur avoit ſi fort à cœur, qu'il ne le ſoutenoit plus comme un ſimple établiſſement de Foire, mais comme une affaire où il y alloit de ſon crédit, de ſon honneur & de ſa dignité; qu'à négliger cet avis, il n'y avoit pour lui qu'un reſſentiment inévitable à attendre. Quoiqu'il dit vrai, cela ne fut écouté & reçu favorablement que de fort peu de perſonnes. Il paſſa de-là aux excuſes & aux ſupplications, qu'il accompagna de beaucoup de larmes. D'ailleurs, comme il eſt très-habile, il tourna tout ſon diſcours de maniére, qu'il paroiſſoit plutôt demander grace, que juſtice; & cela étoit en effet & plus inſinuant & plus ſûr. Afranius Dexter, Conſul, fut d'avis de l'abſoudre. Il avoua que Nominatus eût mieux

fait de soutenir la cause des Vicentins, avec le même courage qu'il s'en étoit chargé : mais il prétendit que la faute de Nominatus étant exempte de fraude ; que lui n'étant d'ailleurs convaincu de rien, qui méritât punition, il falloit le renvoyer absous, sans autre condition, que de rendre aux Vicentins ce qu'il en avoit reçu. Tout le monde fut de cette opinion, excepté Flavius Aper. Celui-ci opina à interdire Nominatus pendant cinq ans des fonctions d'Avocat ; & quoique son autorité n'eut pu entraîner personne dans son sentiment, il y demeura ferme. Il alla même, en vertu du pouvoir que la Loi en donne à celui qui peut convoquer le Sénat, jusqu'à faire jurer à Afranius Dexter (le premier qui avoit opiné à l'absolution), qu'il croyoit que cet avis étoit salutaire à la République. Plusieurs se récrierent contre cette proposition, toute juste qu'elle étoit, parce qu'elle sembloit taxer de corruption celui qui avoit opiné. Mais avant que de recueillir les voix, Nigrinus, Tribun du Peuple, fit une remontrance pleine d'éloquence & de force, où il se plaignoit, que les Avocats vendoient leur ministere ; qu'ils vendoient même leur prévarication, que l'on trafiquoit des causes ; & qu'à la gloire (autrefois le seul prix d'un si noble emploi) on

avoit substitué les dépouilles des plus riches Citoyens, dont l'on s'étoit fait de grands & solides revenus. Il cita sommairement les Loix faites sur ce sujet. Il fit souvenir des décrets du Sénat; & il conclut, que puisque les Loix & les Décrets méprisés ne pouvoient arrêter le mal, il falloit supplier l'Empereur de vouloir bien y remédier lui-même. Peu de jours après, le Prince a fait publier un Edit sévére & doux tout ensemble. Vous le lirez. Il est dans les Archives publiques. Que je suis content de ne m'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour les causes dont je me suis chargé, mais d'avoir toujours refusé toutes sortes de présens, & jusqu'à des étrennes ! Il est vrai que tout ce qui n'a pas l'air honnête, se doit éviter, non pas comme s'il étoit défendu, mais comme s'il étoit honteux. Il y a pourtant je ne sçai quelle satisfaction, à voir publiquement défendre ce que vous ne vous êtes jamais permis. Il y aura peut-être (& il n'en faut pas douter); il y aura moins d'honneur & moins de gloire dans mon procédé, lorsque tout le monde fera par force, ce que je faisois volontairement. Je jouis cependant du plaisir d'entendre les uns m'appeller devin *; les au-

* Allusion à la dignité d'Augure, dont il étoit pourvû.

tres me reprocher, en badinant & en plaisantant, qu'on a voulu réprimer mon avarice & mes rapines. Adieu.

LETTRE XV.

A Pontius.

J'ETOIS à Cosme, quand j'ai reçu la nouvelle que Cornutus avoit été commis pour faire travailler aux réparations de la voye Emilienne. Je ne puis vous exprimer combien j'en suis aise, & pour lui & pour moi. Pour lui, parce que bien qu'il soit véritablement sans ambition, un honneur qu'il n'a point recherché, doit pourtant lui faire plaisir. Pour moi, parce que je ressens plus de joye d'avoir été nommé à cette charge, depuis que je vois qu'on en donne une semblable à Cornutus. Car il n'est pas plus agréable de se voir élever, que de se voir égaler aux gens de bien par les dignités. Et où trouver un plus honnête homme que Cornutus, un homme plus intégre, plus formé sur le modéle des anciennes mœurs, plus consommé en tout genre de vertus ? Ce que j'en dis, ce n'est pas sur sa réputation, qui d'ailleurs

est aussi-bien établie, que juste; mais sur la foi d'une très - longue expérience. Nous avons toujours eu pour amis, dans l'un & dans l'autre sexe, tous ceux que de notre temps le mérite a distingués. Cette société d'amitié nous a très-étroitement unis. Les Charges ont achevé, par des engagemens publics, de serrer les nœuds qui nous lient. Vous sçavez que je l'ai eu pour Collégue, comme si l'on eut consulté mes vœux, & quand je fus Surintendant des Finances, & quand je fus Consul. Alors je connus à fond quel homme & de quel prix il étoit. Je l'écoutois comme un maître, je le respectois comme un pere ; & en cela je donnois bien moins à l'âge qu'à la sagesse. Voilà ce qui m'engage à me réjouir, autant pour moi que pour lui, autant en public qu'en particulier, de ce qu'enfin la vertu ne conduit plus comme auparavant au précipice, mais aux honneurs. Je ne finirois point, si je m'abandonnois à ma joye. Je passe à vous dire ce que je faisois, quand votre lettre m'a été rendue. J'étois avec l'ayeul, avec la tante paternelle de ma femme, & avec des amis que je n'avois point vus depuis long-temps; je visitois mes Terres; je recevois les plaintes des paysans, je lisois leurs mémoires & leurs comptes, en courant & bien malgré moi : car je me suis destiné à d'autres

lectures, à d'autres écrits. Je commençois même à me disposer au retour, pressé par mon congé prêt à finir, & averti de retourner à ma Charge, par celle qu'on vient de donner à Cornutus. Je souhaite fort que vous quittiez votre Campanie dans le même temps; afin qu'après mon retour à Rome, il n'y ait aucun jour perdu pour notre commerce. Adieu.

Lettre XVI.

A Marcellin.

Je vous écris accablé de tristesse. La plus jeune fille de notre ami Fundanus vient de mourir. Je n'ai jamais vu une personne plus jolie, plus aimable, plus digne non-seulement de vivre long-temps, mais de vivre toujours. Elle n'avoit pas encore quatorze ans accomplis; & déja elle montroit toute la prudence de la vieillesse. On remarquoit déja dans son air toute la majesté d'une femme de condition; & tout cela ne lui ôtoit rien de cette innocente pudeur, de ces graces naïves qui plaisent si fort dans le premier âge. Avec quelle simplicité ne demeuroit-elle

pas attachée au cou de ſon pere ? Avec quelle douceur & avec quelle modeſtie ne recevoit-elle pas ceux qu'il aimoit ! Avec quelle équité ne partageoit-elle pas ſa tendreſſe, entre ſes nourrices & les maîtres qui avoient cultivé ou ſes mœurs ou ſon eſprit ? Pouvoit-on étudier avec plus d'application, & avec des diſpoſitions plus heureuſes ? Pouvoit-elle mettre moins de temps, & plus de circonſpection dans ſes divertiſſemens ? Vous ne ſçauriez vous imaginer ſa retenue, ſa patience, ſa fermeté même dans ſa derniére maladie. Docile aux Médecins, attentive à conſoler ſon pere & ſa ſœur, après que toutes ſes forces l'eurent abandonnée, elle ſe ſoutenoit encore par ſon ſeul courage. Il l'a accompagné juſqu'à la derniére extrémité, ſans que ni la longueur de la maladie, ni la crainte de la mort, l'ayent pu abattre ; & c'eſt ce qui ne ſert qu'à augmenter & notre douleur & nos regrets. Mort vrayement funeſte & prématurée ; mais conjonċture encore plus funeſte & plus cruelle que la mort. Elle étoit ſur le point d'épouſer un jeune homme très-aimable. Le jour pour les nôces étoit pris ; nous y étions déja invités. Hélas ! quel changement ! Quelle horreur ſuccéde à tant de joye ! Je ne puis vous exprimer de quelle triſteſſe je me ſuis ſenti pénétré,



quand j'ai appris que Fundanus, inſpiré par la douleur toujours féconde en triſtes inventions, a donné ordre lui-même, que tout ce qu'il avoit deſtiné en bijoux, en perles, en diamans, fut employé en beaumes, en eſſences, en parfums. C'eſt un homme ſçavant, & ſage, & qui, dès ſa plus tendre jeuneſſe, s'eſt formé la raiſon par les meilleures ſciences, & par les plus beaux arts; mais aujourd'hui il mépriſe tout ce qu'il a oui dire, & ce qu'il a ſouvent dit lui-même. Enfin toutes ſes vertus diſparoiſſent & l'abandonnent à ſa ſeule tendreſſe. Vous ne vous en tiendrez pas à lui pardonner : vous le loüerez, quand vous ſongerez à ce qu'il a perdu. Il a perdu une fille qui n'avoit pas ſeulement la maniére, l'air, les traits de ſon pere; mais que l'on pouvoit appeller ſon portrait, tant elle lui reſſembloit. Si donc vous lui écrivez ſur un ſi juſte chagrin, ſouvenez-vous de mettre moins de force & de raiſon, que de compaſſion & de douceur dans vos conſolations. Le temps ne contribuera pas peu à les lui faire goûter. Car de même qu'une playe toute récente appréhende la main du Chirurgien, & que dans la ſuite, elle la ſouffre & la ſouhaite : ainſi la nouvelle affliction ſe révolte d'abord contre les conſolations & les écarte; mais peu après elle les cherche

& se tend à celles qui sont adroitement ménagées. Adieu.

LETTRE XVII.

A Spurinna.

JE viens d'entendre Calphurnius Pison. J'ai d'autant plus d'empressement de vous le dire, que je vous connois partisan déclaré des Belles-lettres, & que je sçai quel plaisir vous avez de voir de jeunes gens marcher dignement sur les traces de leurs ancêtres. Le Poëme qu'il a lû, étoit intitulé, *L'amour dupé* *, sujet riche & galant. Il l'a traité en vers Elégiaques. Ils sont coulans, tendres, aisés; & ses expressions ont de la majesté, quand il le faut. Vous le voyez, par une agréable variété, tantôt s'élever, tantôt descendre; mêler, avec un esprit qui ne se dément point, la noblesse à la simplicité, les graces légéres aux beautés plus marquées, l'enjouement au sérieux. Il répandoit sur tout cela de nouveaux agrémens, par une

b Selon quelques-uns, Fête de l'Amour, ou Jeu de l'amour.

prononciation charmante ; & il accompagnoit cette prononciation d'une modeſtie, d'une rougeur, & d'un certain embarras très-propres à faire valoir ce qu'on lit ; car je ne ſçai pourquoi la timidité ſied mieux à un homme de lettres, que la confiance. Il ne tiendroit qu'à moi de vous conter beaucoup d'autres particularités, qui ne ſont ni moins remarquables dans un homme de cet âge, ni moins rares dans un homme de cette condition ; mais il faut retrancher ce détail. La lecture finie, j'embraſſai Piſon long-temps & à pluſieurs repriſes ; & perſuadé qu'il n'y a point de plus puiſſant aiguillon que la louange, je l'exhortai fort de continuer, comme il avoit commencé, & d'illuſtrer autant ſes deſcendans, qu'il avoit été illuſtré par ſes ayeux. J'en fis mes complimens à ſa mere & à ſon frere, qui, par ſon bon naturel, ne ſe fit pas moins d'honneur dans cette occaſion, que Calphurnius s'en eſt fait par ſon eſprit, tant l'inquiétude & la joye parurent tour à tour intéreſſer le premier de ces deux freres pour le ſecond. Faſſe le Ciel que j'aye ſouvent de ſemblables nouvelles à vous mander ! J'affectionne mon ſiécle : je voudrois fort qu'il ne fût point ſans éclat & ſans vertu ; & je ſouhaite avec paſſion, que nos jeunes gens de qualité n'attachent

pas toute leur nobleſſe aux images de leurs ancêtres. Celles que les Piſons voyent chez eux, ſemblent les louer, & (ce qui ſeul doit ſuffire à la gloire de tous deux) les reconnoître. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Macer.

IL ne me manque rien, puiſque vous êtes content. Vous avez avec vous votre femme & votre fils; vous jouiſſez de la mer, de la fraîcheur de vos fontaines, de la beauté de vos campagnes, des agrémens d'une maiſon délicieuſe. Car quelle autre opinion peut-on avoir d'une maiſon, qu'avoit choiſi pour ſa retraite un homme * alors plus heureux encore, que lorſqu'il fut parvenu au comble du bonheur? Pour moi, dans ma maiſon de Toſcane, la chaſſe & l'étude m'amuſent tour à tour, & quelquefois toutes deux enſemble. Cependant je ne puis juſqu'ici décider lequel eſt le plus difficile, de faire une bonne chaſſe, ou un bon ouvrage. Adieu.

* Pline parle ici de Nerva, à qui cette maiſon appartenoit avant qu'il fût Empereur.

LETTRE XIX.

A Paulin.

JE vous avouerai ma douceur pour mes gens, d'autant plus franchement, que je ſçai avec quelle bonté vous traitez les vôtres. J'ai toujours dans l'eſprit ce vers d'Homere :

Il avoit pour ſes gens une douceur de pere;

& je n'oublie point le nom de pere de famille que parmi nous on donne aux maîtres. Mais quand je ſerois moins humain & plus dur, je me laiſſerois toucher par le pitoyable état où ſe trouve mon affranchi Zozime. Plus il a beſoin de compaſſion, plus je lui en dois. C'eſt un homme de bien, officieux ; il a des belles lettres, & réuſſit parfaitement dans la repréſentation de la Comédie, qui eſt ſa profeſſion, & pour ainſi dire ſa charge. Sa déclamation a de la force, de la juſteſſe, de la naïveté, de la grace ; & il joue de la lyre, mieux qu'il n'appartient à un Comédien. Ce n'eſt pas tout. Il lit des Harangues, des Hiſtoires, & des Vers, comme

s'il n'avoit jamais fait autre chose. Je vous mande tout ce détail, afin que vous sçachiez combien de services & de services agréables cet homme seul me rend. Ajoutez-y une ancienne inclination que j'ai conçue pour lui, & que le péril où il est a redoublée. Car la nature nous a fait de telle sorte, que rien ne donne plus d'ardeur & de vivacité à notre tendresse, que la crainte de perdre ce que nous aimons. Et cette crainte, il ne me la cause pas pour la premiére fois. Il y a quelques années que déclamant avec contention & véhémence, il vint tout-à-coup à cracher le sang. Je l'envoyai en Egypte pour se rétablir; & après y avoir fait un assez long séjour, il en est revenu depuis peu en assez bon état. Mais ayant voulu forcer sa voix plusieurs jours de suite, une petite toux le menaça d'abord de rechûte; & peu après, son crachement de sang le reprit. Pour essayer de le guérir, j'ai résolu de l'envoyer à votre Terre de Frioul. Je me souviens de vous avoir souvent oüi dire que l'air y est fort sain, & le lait très-bon, pour ces sortes de maladies. Je vous supplie donc de vouloir bien écrire à vos gens, de le recevoir dans votre maison, & de lui donner tous les secours que lui seront necessaires. Il ne les étendra pas bien loin : car il est si sobre & si retenu, qu'il refuse non-

ſeulement les douceurs que l'état d'un malade peut demander, mais même les choſes que cet état ſemble exiger. Je lui donnerai pour faire ſon voyage ce qu'il faut à un homme & frugal & qui va chez vous. Adieu.

LETTRE XX.

A Urſus.

PEU après que les Bithiniens eurent intenté leur accuſation contre Julius Baſſus, ils en formerent une nouvelle contre Varenus leur Gouverneur, celui-là même, qui, à leur priere, leur avoit été donné pour Avocat contre Baſſus. Lorſqu'ils eurent été introduits dans le Sénat, ils demanderent permiſſion d'informer ; & Varenus, de ſon côté, demanda qu'il lui fût permis de faire entendre les témoins qui pouvoient ſervir à ſa juſtification. Les Bithiniens s'étant oppoſés à la demande de Varenus, il fallut plaider. Je parlai pour lui avec quelque ſorte de ſuccès ; mais ſi je parlai bien ou mal, c'eſt au plaidoyer même à vous l'apprendre. La fortune influe de maniére ou d'autre ſur l'événe-

ment d'une cauſe. La mémoire, le geſte, la prononciation, la conjonćture même, enfin les préventions favorables ou contraires à l'accuſé, vous donnent ou vous ôtent beaucoup. Au lieu que la piéce dans une lećture ne ſe reſſent ni des égards, ni des animoſités, ni des autres hazards heureux qui ſe rencontrent dans une aćtion publique. Fonteïus Magius, l'un des Bithiniens, me répliqua, & dit très-peu de choſes en beaucoup de paroles. C'eſt la coutume de la plupart des Grecs : la volubilité leur tient lieu d'abondance dans le diſcours. Ils prononcent tout d'une haleine, & pouſſent avec une rapidité de torrent les périodes les plus longues, & les plus embarraſſées. Julius Candidus dit donc fort agréablement : *Autre choſe eſt un Diſcoureur, autre choſe un Orateur.* Car l'éloquence n'a été donnée en partage qu'à un homme ou deux au plus, & même à perſonne, ſi nous en voulons croire Marc-Antoine. Mais cette facilité de diſcourir, dont parle Candidus, eſt le talent de beaucoup de gens, & ſouvent des plus téméraires. Le jour ſuivant, Homulus plaida pour Varenus avec beaucoup d'adreſſe, de force, de juſteſſe. Nigrinus répondit d'une maniére ſerrée, preſſante & fleurie. Acilius Rufus, Conſul déſigné, fut d'avis de permettre aux Bithiniens d'in-

former. Il n'opina point sur la demande de Varenus ; & par ce silence, il fit assez entendre qu'il ne croyoit pas qu'on y dût avoir égard. Cornelius Priscus, homme Consulaire, vouloit qu'on accordât également aux accusateurs & à l'accusé ce qu'ils demandoient ; & son opinion prévalut. Nous avons ainsi obtenu ce qui n'étoit autorisé, ni par aucune Loi, ni par aucun usage, quoique d'ailleurs cela fût fort juste. Demandez-vous pourquoi juste ? Ma lettre ne vous en dira rien, car s'il est vrai ce que dit Homere :

Les airs les plus nouveaux sont les plus agréables,

je ne puis prendre trop de soin qu'une lettre indiscrette n'enleve à mon discours cette grace & cette fleur de la nouveauté, qui n'en sont pas le moindre mérite. Adieu.



LETTRE XXI.

A Rufus.

JE m'étois rendu dans la Basilique Julienne, pour entendre les Avocats à qui je devois répondre dans l'audience suivante. Les Juges avoient pris place, les Centumvirs étoient arrivés, tout le monde avoit les yeux tournés sur les Avocats, un profond silence régnoit, lorsqu'il arrive un ordre du Préteur de lever la séance. On nous renvoye, & avec une grande joye de ma part; car je ne suis jamais si bien préparé, qu'un délai ne me fasse plaisir. La cause de ce dérangement vient du Préteur Nepos, qui ramene la sévérité des Loix dans ses Edits. Il en avoit publié un, par lequel il avertissoit & les accusateurs & les accusés, qu'il exécuteroit à la lettre le Décret du Sénat, transcrit à la suite de son Edit. Par ce Décret, il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de quelque nature qu'il fût, de faire serment avant que de plaider, qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait prometre à celui qui s'étoit char-

gé de leur cauſe. Par ces termes, & par une infinité d'autres, il étoit défendu aux Avocats de vendre leur miniſtere, & aux Parties de l'acheter. Cependant on permettoit, après le procès terminé, de donner juſqu'à la concurrence de dix mille ſeſterces. * Le Préteur, qui préſide aux Centumvirs, embarraſſé par cette action de Népos, & incertain s'il en devoit ſuivre l'exemple, a pris ce temps pour en délibérer, & nous a donné ce repos imprévu. Cependant vous n'entendez dans Rome que blâmer & louer cet Edit de Nepos. Les uns s'écrient : Nous avons un réparateur des torts : N'avons-nous donc point eu de Préteurs avant lui ? Et qui eſt donc cet auſtere réformateur ? Les autres diſent : Il a fort bien fait. Sur le point d'exercer la Magiſtrature, il a parcouru le Droit, il s'eſt rempli des Loix ; il a lu exactement les Décrets du Sénat ; il abolit un trafic honteux ; & ne peut ſouffrir que la choſe du monde la plus glorieuſe ſoit vénale. Voilà les diſcours qui ſe tiennent dans les deux partis, & dont l'événement décidera. Rien n'eſt moins raiſonnable, mais rien n'eſt plus commun, que de voir les entrepriſes honnêtes ou honteuſes être approuvées ou blâmées,

* Environ mille livres de notre monnoye.

ſelon le ſuccès. De-là, il arrive ſouvent qu'une même action eſt regardée tantôt comme une action de zéle ou d'oſtentation, tantôt comme un trait de liberté ou de folie. Adieu.

FIN.

TABLE

Des Matieres contenues en ce volume.

Livre Premier.

TABLE.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'

FIN.

